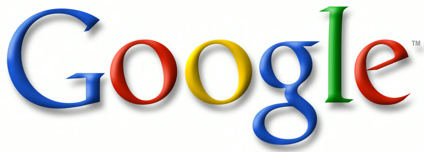


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

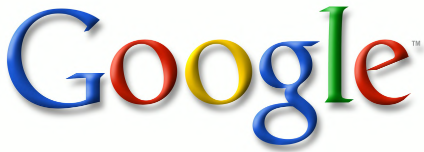
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

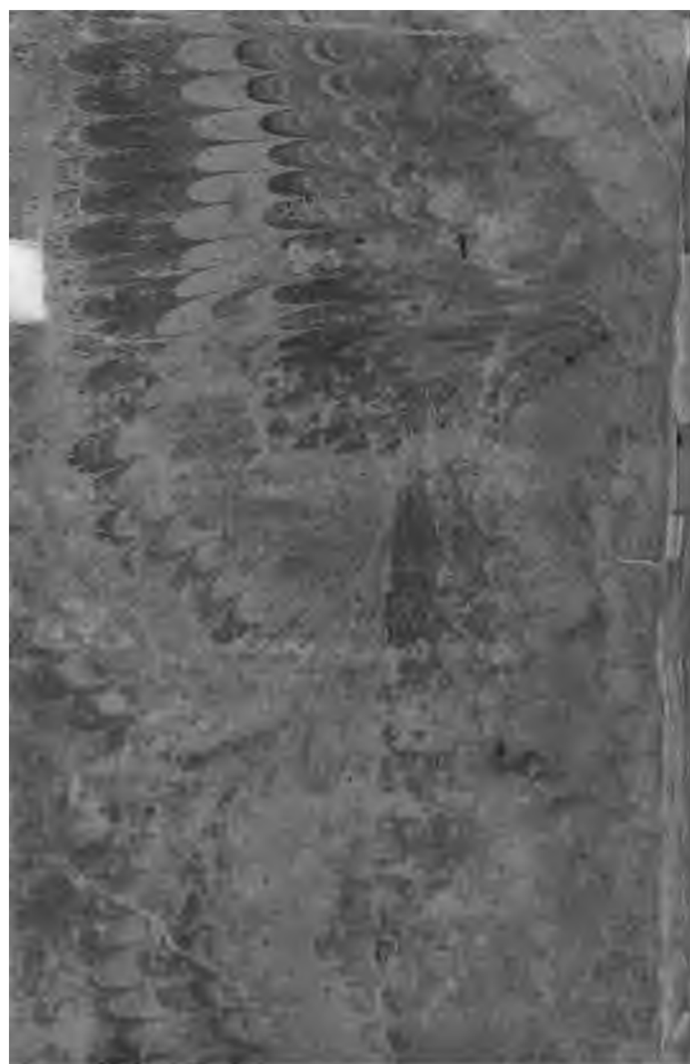
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





287 a 23(2)





Mk I 1225
2196

LE CONTE
DU
TONNEAU

Contenant tout ce que les
ARTS, & les SCIENCES
Ont de plus SUBLIME,
Et de plus MYSTERIEUX.
Avec plusieurs autres Pieces très-curieuses.

Par le fameux Dr. SWIFT

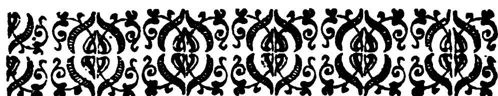
Traduit de l'Anglois.

TOME SECOND



A LA HAYE,
Chez HENRI SCHEURLEER,
M. DCC. XXI.


OXF RD



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

JE suis faché qu'il faille encore retenir ici le Lecteur par un discours préliminaire ; mais il faut absolument, qu'il passe par là, s'il veut lire les piéces suivantes, avec fruit, & avec agrément. Elles passent toutes pour être de l'Auteur du *Conte du Tonneau*, & s'il est possible de former un jugement solide sur le stile & sur le tour d'Esprit, elles en doivent être de necessité.

Comme elles sont presque toutes ironiques, & que les Lecteurs d'une pénétration mediocre, qui font le grand nombre, ont bien de la peine à démêler le veritable sens d'une Ironie un peu poussée, il sera bon de leur en faciliter l'in-

l'intelligence, en disant un mot de chacun de ces petits Ouvrages.

Le premier est une Dissertation *sur l'Operation Mechanique de l'Esprit*. De faux dévots, & d'autres gens peu judicieux ont regardé cette piéce comme un Chef-d'œuvre de profanation, quoique l'Auteur ait pris tous les soins imaginables pour qu'il fût impossible de s'écarter de son veritable but. Il définit l'Enthousiasme en general; *par une élevation de l'ame, & de ses facultez au-dessus de la matiere*; ensuite il indique trois differentes branches de l'Enthousiasme, desquelles il ne prétend pas parler; la premiere est un acte immédiat de la Divinité, qu'on appelle *Esprit de Prophetie, ou inspiration*, la seconde est un acte immédiat du Diable; on l'appelle *possession*; la troisiéme est l'effet de quelque causes naturelles, *force d'imagination, Melancolie, passions violentes, &c.*

Le veritable & unique sujet de son discours est cette Espece d'Enthousiasme, où l'on parvient simplement par Art, & par une operation mechanique, par laquelle en étourdissant les sens, & en étouffant la raison, on réüssit à rem-

remplir le cerveau de visions & de chimeres ; par consequent rien au monde n'est plus mal fondé, que le prétendu libertinage, qu'on trouve dans une piéce qui ne tend qu'à débarasser la Religion du fanatisme le plus honteux aussi bien que le plus ordinaire.

* La *Dissertation sur les Æolistes* turlupine les fanatiques & les faux inspirez en general ; celle-ci n'en veut qu'à ces malheureux, qui adorent les chimeres, dont ils sont eux-mêmes les Auteurs.

Des personnes sensées s'imagineront peut-être, que la supposition, qu'on peut se jetter dans l'Enthousiasme par certains mouvemens, & par certaines contorsions, est une chimere elle-même. Ils se tromperoient asseurément. Un peu de reflexion sur la liaison étroite qu'il y a entre l'imagination, & les mouvemens du corps, le fait voir évidemment. Comme ces mouvemens differens, ces grimaces, ces contorsions répondent toujours à certaines images, qui font de profondes impressions dans le cerveau ; les contorsions & les grimaces font à leur tour naître dans le

 cer-

* Cette Dissertation se trouve dans le premier Tome, Sect. VIII.

cerveau les images qui y répondent ; non ſeulement toutes les regles de la Phyſionomie ſont fondées ſur cette verité ; elle eſt encore prouvée évidemment, par ce qui ſe paſſe tous les jours ſur le Théatre, & dans les galetas où logent les Poëtes. Un bon Acteur ride ſon front, & ſe donne l'air d'un furieux, afin de ſentir lui-même la fureur, & la rage, qu'il veut repreſenter. Si l'imagination d'un Poëte cherche en vain les traits, dont il a beſoin pour dépeindre le dépit ou l'indignation, il ſe leve avec précipitation, ſe promene dans ſa chambre, & ſe mèt dans toutes les attitudes, qui conviennent à ces differentes paſſions ; d'abord les images dont il a beſoin entrent en foule dans ſon cerveau, comme autant de marionettes atachées à des fils d'archal.

C'eſt de la même maniere, que ceux d'entre les * petits Prophetes, qui n'avoient pas intention de tromper les autres, mais qui étoient leurs propres dupes, n'ont été redevables de leurs ridicules inſpirations, qu'aux contorſions violentes qu'ils apprenoient à ſe donner, à l'exemple de leurs Compagnons Impoſteurs.

* Certains foux qui ont courus la Hollande & l'Angleterre au commencement de ce ſiécle.

La ſeconde piéce eſt d'une nature toute differente; elle a pour titre *Recit exact & fidelle d'une Bataille entre les Livres Anciens, & modernes, &c.* C'eſt une des plus heureuſes Allegories, qui ſoient jamais ſorties de l'Eſprit humain, & elle ſert ſurtout à tourner en ridicule deux groſſiers ennemis de l'Antiquité, le *Docteur Bentley*, & M. *Wotton.*

J'ai héſité pendant quelque tems, avant que de me reſoudre à traduire cette piéce en François, parce que parmi les combatans modernes, on ne voit preſque que des Auteurs Anglois. J'y ai remedié de mon mieux, en donnant dans mes remarques les caracteres de la plûpart de ces Ecrivains, & rien n'eſt plus facile à un Lecteur François que de mettre à la place des Etrangers, qu'on turlupine ici, des Auteurs de ſa Nation. Il n'y aura que le choix qui l'embaraſſera; le nombre de ceux qui meritent d'ocuper un rang honorable dans les troupes des modernes, eſt prodigieux en France à l'heure qu'il eſt. Excepté quelques Auteurs de la vieille roche, un *Fontenelle*, un *La Motte*, tous les Auteurs François de nos jours pouroient figurer admirablement à la place de nos Guerriers Anglois.

Toute la France fourmille de gens qui ont de l'Esprit, & qui n'ont que de l'Esprit. A voir la plûpart des productions nouvelles, qui nous viennent de ce païs-là, on diroit, que rien n'est plus ridicule que l'Erudition, & que parmi les nombreux Arrêts de la Cour, il doit en avoir eu quelqu'un qui ait proscrit la Logique.

La troisiéme piéce est une *comparaison entre un Balay & un Homme*, faite dans le stile & dans le gout des méditations de *M. Boyle*. Ceux qui trouveront d'abord cette idée-là bisarre, n'ont qu'à lire ce petit Ouvrage avec attention, pour voir avec étonnement que cette idée n'est que trop juste.

Je me suis fait un plaisir de traduire les *Pensées morales & divertissantes* qui suivent, afin que les François puissent comparer cet Echantillon avec les Reflexions de M. de la Rochefaucault, & avec les caracteres de la Bruiere; je sai que ces livres sont excellens dans leur genre, & qu'ils meritent la grande reputation, qu'ils ont acquise & dans la France, & dans toute l'Europe: j'ose dire pourtant qu'un volume semblable à cet essay de notre Auteur Anglois devroit

vroit être naturellement d'un gout plus général, & plus propre à repondre au but de ces ſortes d'Ouvrages. Il y a une heureuſe varieté, qui entretient l'attention, & qui ſemble la délaſſer. Et c'eſt ce qui manque à mon avis aux livres François, dont je viens de faire mention. Ces réfléxions, & ces caracteres ſont d'un tour concis, ſerré, un peu obſcur, toujours ſerieux; ce ſont autant d'oracles pour ainſi dire; on en peut lire quelques pages, mais inſenſiblement l'Eſprit ſe rebute de ces Sentences, & de ces Portraits.

Qui ſur un même ton ſemblent Pſalmodier.

L'Eſſay dans le gout le plus moderne, eſt une des plus plaiſantes piéces, qu'il eſt poſſible de voir; l'Auteur y imite admirablement bien certains novices, qui avec la mince proviſion de dix ou de douze lieux communs, ont la démangeaiſon inſurmontable de ſe faire imprimer, & qui ſemblent s'imaginer, que ce qu'ils viennent fraiſchement d'aprendre, aura pour le Public la même grace de la nouveauté, dont ils ſont charmez eux-mêmes.

Le ſujet que l'Auteur ſemble prendre

ſont les *Facultez de l'Ame*, dont il ne dit pourtant qu'un ſeul mot par hasard; tout le reſte conſiſte en penſées incidentes, à qui la moindre reſſemblance de mots donne une eſpece de liaiſon fortuite; il brode tout cet aſſemblage ridicule, de quelques paſſages Latins, qui ſervent d'ordinaire d'exemples dans la grammaire, & dans la ſyntaxe, qu'on aprend dans les plus baſſes Claſſes, & il aſſaiſonne tout ce rare Ouvrage de cette oſtentation pedanteſque, que les aprentifs Auteurs affectent, pour reſſembler aux Ecrivains d'importance.

Je conſidere la piéce qui ſuit comme le Chef d'œuvre du Docteur Swift, c'eſt une *Diſſertation contre le projet d'abolir le Chriſtianiſme en Angleterre*. Ceux qui ſavent ſuivre les idées d'un Auteur, & ſaiſir le veritable ſens d'une Ironie, en la conſiderant de tous ſes differens cotez, n'auront garde de trouver de l'Irreligion dans cet Ouvrage; ils le regarderont au contraire comme une ſatyre ſanglante, de *l'Eſprit fort* & du *Libertinage*. On ne parle pas ici du *Chriſtianiſme réel*: on le conſidere comme banni de la grande Bretagne, depuis très-long-tems; il ne s'agit que de

de ce *Christianisme de nom*, qui consiste en certaines Cérémonies, & en certains devoirs exterieurs. L'Auteur fait semblant de croire que tout le Peuple est du sentiment unanime, que le bien public exige qu'on renonce entierement à ce *Christianisme*, & en faisant sentir que les avantages qu'on attend de ce projèt ne seront pas si considerables qu'on l'espere, il découvre avec une adresse infinie le ridicule de l'Esprit fort, & de l'Irreligion, qui se sont répendus si généralement dans sa Patrie.

Pour mettre le public en Etat de déveloper entierement le Génie de nôtre Auteur, j'ai joint à cette piéce badine un Ouvrage très-serieux intitulé *Projèt pour avancer la Religion, & la Pieté en Angleterre, &c.* Il contient un détail afreux des progrès, que le vice & l'Irreligion ont fait dans la Grande Bretagne, & des moïens efficaces, pour en arrêter le cours, & pour faire fleurir dans ce païs la Religion & les bonnes mœurs; l'Auteur y fait voir fort au long, qu'une pareille reforme dépend absolument du Souverain, qui étant Maître de toutes les charges, peut tenir le crime & le vice en bride, en les fai-

faiſant conſiderer comme des obſtacles invincibles à la fortune.

Ce ſecond Tome finit par les *Prédictions*, pour l'an 1708. que l'Auteur publia ſous le nom d'*Iſaac Bickerſtaf* Ecuïer, & par deux autres petites piéces qui en furent une ſuite.

Ces Pronoſtics ont été traduits dans preſque toutes les Langues de l'Europe, elles étonnerent les Eſprits foibles, & ne laiſſerent pas d'intriguer un peu les gens ſenſez. Quoiqu'il fût aſſez naturel de croire que ces Propheties n'avoient pour but que de badiner avec la credulité des hommes; la maniere dont elles étoient, débitées, avoit quelque choſe de ſi particulier quelle ne pouvoit qu'embaraſſer l'eſprit.

Non ſeulement l'Auteur parloit de la maniere du monde la plus grave & la plus ſerieuſe, mais il *particulariſoit* les évenemens comme s'il en donnoit l'Hiſtoire plûtôt que la Prédiction; d'ailleurs rien de plus clair, de plus net, de plus éloigné de cette obſcurité épaiſſe, que le ſot Peuple, charmé d'aider l'impoſture, interprete toujours d'une maniere favorable aux Aſtrologues, & à tous ceux qui ſe mêlent de dévoiler l'avenir. Ce qui ſurprenoit le plus c'eſt que

le prétendu *Bickerstaf* paroît sur de son fait, & qu'avec un air de confiance, il n'exige du public que de vouloir bien suspendre son jugement pour un petit nombre de semaines.

Le premier Article de ces Prédictions prophetisoit la mort d'un certain *Partrige* Faiseur d'Almanacs & prétendu Astrologue, ce qui fut cause d'une des plus divertissantes farces, qui ait jamais diverti tout un Peuple, aux dépens d'un Particulier. On dit que le Pronostic fit de si profondes impressions sur le cerveau du pauvre *Partrige*, qu'il en tomba effectivement dans une grande maladie.

Quoiqu'il n'en mourut point, l'Auteur ne laissa pas de donner au public une Lettre adressée à un homme de qualité, contenant la relation de la mort de ce ridicule Astrologue, avec toutes ses circonstances.

Cette lettre courut par toute la Ville & un garçon, qui crioit à pleine tête, *Rélation fidéle de la mort de M. Partrige*, fut rencontré par malheur par le pauvre *défunct* lui-même, qui le roua de coups. Peu content encore de cette vengeance, il fut assez extravagant pour vomir mille & mil-

mille injures, dans ſon Almanac ſuivant, contre le Sieur *Bickerſtaf*, & pour déclarer formellement au public, *qu'il vivoit encore, & qu'il avoit vecu, le même jour, où l'Impoſteur avoit fixé ſa mort*.

Une Déclaration ſi plaiſante donna lieu à l'Auteur de pouſſer la plaiſanterie plus loin. Il prit le même air ſerieux pour faire ſon Apologie, & il ſe ſervit de pluſieurs Argumens auſſi ingenieux que Comiques, pour prouver à *Partrige* qu'il étoit réellement défunct.

L'affaire n'en reſta pas là; toute cette Hiſtoire fournit aux Auteurs du *Tatler* ou *Babillard*, Ouvrage de la même nature que le *Spectateur*, le ſujet du monde le plus particulier, & plus utile; ils y font voir qu'un grand nombre de gens ont le plus grand tort du monde de ſe ranger parmi les vivans, & ils ſoutiennent que tout homme inutile à la Societé, & à lui-même, eſt réellement mort; j'ai vu dans le Mercure de Paris une de ces piéces ſur cet Article, traduit en François; on l'y donne comme l'échantillon d'une traduction générale de tout cet Ouvrage. S'il en faut juger par ce petit morceau, le Traducteur eſt très-capable d'y reuſſir, & ce ſeroit dommage qu'il n'exécutât pas ſon projet.



DISSERTATION

En forme de Lettre

SUR

L'OPERATION MECHANIQUE

DE L'ESPRIT.

A Monsieur T. H. Ecuïer, dans son appartement à l'Academie des Beaux-Esprits *dans la* Nouvelle Hollande.

MONSIEUR,

IL y a déja long-tems que j'ai la tête chargée d'une nouveauté fort importante pour le public, & de laquelle il faut que je me délivre au plus vite si je veux avoir soin de ma santé; il ne s'agit plus que de savoir dans quelle forme elle paroitra le plus à son avantage. Pour pren-

dre un parti là-dessus j'ai employé trois jours entiers à parcourir la *sale de Westmunster*, *le Cimetiere de St. Paul*, *Fleet-street*, *& tous les autres endroits qui fourmillent de boutiques de Libraires*, pour voir quels titres sont le plus à la mode, & je n'en ai point trouvé qui eut une aussi grande vogue que *Lettre à un Ami*.

Rien n'est plus Commun à présent que de voir de longues Epitres adressées à certaines Personnes, & destinées pour certains endroits sans qu'on puisse s'imaginer la moindre raison qui ait porté leurs Auteurs à les écrire.

Telles sont *une Lettre à mon plus proche Voisin*. *Epitre à un étranger que je ne connois ni d'Eve ni d'Adam*. *Lettre à un homme de qualité resident dans les nuées*. Ces piéces d'ailleurs roulent la plûpart sur des sujèts, qui naturellement n'ont rien à démêler avec la Poste: ce sont de *longs Systêmes de Philosophie*; *d'obscurs & merveilleux traitez de Politique*; *des Dissertations laborieuses sur la Critique & sur les antiquitez*; *des avis donnez au Parlement*; & d'autres Ouvrages de cette nature.

Je

Je n'ai pas hésité un moment à imiter de si excellens modelles, & puisque je suis persuadez que vous publierez cette lettre dès que vous l'aurez reçûë, quelque chose que je puisse dire pour vous en détourner, j'ai une grace à vous demander, sans laquelle il ne me sera pas possible de figurer comme il faut avec mes Collegues les Auteurs Epistolaires de nos jours.

C'est, Monsieur, de vouloir bien témoigner en ma faveur devant le tribunal du public, que cette lettre a été griffonnée à la hâte, que je n'ai commencé à songer à cette matiere que hier, lorsqu'en discourant ensemble de choses & d'autres, nous tombâmes par hazard sur ce sujèt; que je ne me portois pas trop bien quand nous nous separâmes, & que pour ne pas manquer la poste, je n'ai pas eu le loisir de bien arranger mes matériaux, & de corriger mon stile; enfin, Monsieur, je vous conjure de ne pas négliger la moindre de ces sortes d'*excuses modernes* qui puisse être de quelque usage pour pallier la négligence d'un Auteur.

Je vous prie, Monſieur, que lorſque vous écrirez aux *Virtuoſi Iroquois* vous les aſſeuriez de mes reſpects, & de la promtitude avec laquelle je leur enverai *l'explication des Phenomenes*, que vous ſavez, dès qu'elle aura été *reglée* dans notre Collége de *Gresham*.

Je n'ai pas reçû, les trois derniers ordinaires, un ſeul mot de lettre des Savans de *Topinambou*.

En voilà bien aſſez, Monſieur, pour ce qui regarde les affaires, & les formalitez requiſes; vous ne trouverez pas mauvais, j'eſpere, que j'en vienne au ſujet, en laiſſant-là le ſtile Epiſtolaire, juſqu'à la concluſion de ma lettre.

SECTION I.

L'Hiſtoire de *Mahomet* nous raporte, qu'aïant un jour une viſite à rendre dans le Ciel, il rejeta toutes les voitures qu'on lui ofroit; comme *Chariots enflammez*, *Chevaux aîlez*, &c. & qu'il aima mieux y être porté, par ſon *Ane*. Ce choix de *Mahomet*, quelque ſingulier qu'il paroiſſe, a été imité par un grand nombre de Chrêtiens dévots,

vots, avec beaucoup de raiſon à mon avis; car comme cet Arabe a emprunté des Chrêtiens une grande moitié de ſon Syſtême de Religion, il eſt juſte qu'on uſe de répréſailles ſur lui en tems & lieux. Notre bon Peuple Anglois ſur tout n'y a pas manqué, & quoiqu'il n'y ait point de Nation dans le monde ſi bien fournie de toutes ſortes de * voitures pour ce voïage, auſſi ſeures, que commodes, il y a pourtant beaucoup de gens parmi nous qui préferent celle de Mahomet à toutes les autres.

Pour moi, je dois avouer que j'ai une vénération toute particuliere pour l'animal en queſtion, qui, à mon avis, repreſente parfaitement bien la Nature humaine dans toutes ſes qualitez, auſſi bien que dans toutes ſes opérations; je ne manque jamais de placer dans mon *recueil de lieux Communs* tout ce que je trouve dans ma lecture ſur ſon Chapitre, & quand j'ai occaſion de m'étendre ſur la *raiſon humaine*, *la politique*, *l'éloquence*, &

* Il eſt aparent que l'Auteur recommande ici la méthode d'aller au Ciel établie par l'Egliſe Anglicane.

& l'érudition, j'en trouve l'aplication la plus aisée, & la plus exacte du monde. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans les anciens, ni dans les modernes, parmi les qualitez qui composent le caractere de *l'Ane*, aucune mention faite du *talent de porter son Cavalier au Ciel*, si l'on en excepte les deux exemples que je viens de raporter.

Par consequent, c'est ici une matiere qui peut passer pour toute neuve, & je ne doute pas que le public ne souhaite avec ardeur d'être éclairci sur tout ce qui regarde ce merveilleux talent, & sur la maniere dont il doit être mis en œuvre. C'est-là ce que j'ai entrepris de faire dans le discours suivant : le sujet est vaste & demande de profondes recherches, puisque pour réüssir dansle voïage dont il s'agit ici, il faut un grand nombre de proprietez très-particulieres, tant dans l'Ane, que dans le Cavalier, je ferai tous mes efforts, pour en donner le détail avec toute la clarté qu'il me sera possible.

La crainte d'offenser qui que ce soit, m'oblige à ne pas continuer la tractation de cette matiere aussi littéralement, que

que je l'ai commencée, & à l'envelopper plûtôt dans une Allegorie. Je m'y prendrai pourtant d'une telle maniere que le Lecteur judicieux sera toûjours en état de passer du sens figuré au sens propre & naturel, sans être obligé de donner long-tems la torture à son esprit. A la place du terme d'*Ane* j'emploïerai desormais celui de *Docteur illuminé*, & je troquerai celui de *Cavalier* contre celui d'*Auditoire fanatique*, ou contre quelqu'autre *denomination* de la même force.

Aïant aplani de cette maniere toutes les difficultez, le grand point qui reste à éclaircir, est la Methode par laquelle le *Docteur* parvient à ses *dons spirituels*, ou à *son illumination*, & par quelle route il les communique à son auditoire.

Mon grand but a été dans tous mes ouvrages, non de les approprier à quelques circonstances particulieres de tems, de lieux, ou de personnes, mais de les destiner à l'utilité de tous les siécles, & de tous les hommes en général. Pour être persuadé que la dissertation présente sera du même genre, on n'a qu'à réflechir sur la nature du *sujet*. Il est cer-

certain qu'il n'y a point de disposition du corps, ou de qualité de l'esprit, qui aïent été si fort le centre de toutes les inclinations humaines, qu'une pointe de fanatisme, & une teinture d'Enthousiasme. Ce penchant universel animé, & cultivé par de certaines societez d'hommes, a été capable de produire dans l'Univers les révolutions les plus étonnantes, comme il est connu par tous ceux, qui ont une legere idée de ce qui s'est jamais passé de plus remarquable, dans l'*Arabie*, dans la *Perse*, dans les *Indes*, dans la *Chine*, dans le *Maroc*, & dans le *Perou*.

Cette noble inclination a eu sur tout de grandes influences sur l'empire du Savoir, où il est difficile d'indiquer une seule science particuliere, qui ne soit pas relevée par quelque broderie de fanatisme; du nombre de ces ornemens sont la *Pierre Philosophale*, *le grand Elixir*, *les mondes Planetaires*, *la quadrature du Cercle*, *le Souverain bien*, *les Republiques Utopiennes*, & quelques autres, qui n'ont d'autres usage dans le monde, que d'entretenir, & d'amuser ce penchant vers le fanatisme, dont

cha-

chaque individu humain eſt ſi heureuſement animé.

Mais ſi cette *plante* a trouvé un terroir convenable dans les Campagnes de la *Politique & des Sciences*, elle a ſur tout jetté de profondes racines, en *Terre Sainte*, où elle a été connuë ſous le nom General *d'Enthouſiaſme*, quoi qu'elle y ait pouſſé pluſieurs branches d'une nature fort differente qu'on a pourtant pluſieurs fois confonduës.

Le terme dans ſa ſignification la plus generale, peut-être défini, par une *Elevation de l'Ame, ou de ſes Facultez au deſſus de la matiere.* Si l'on veut l'apliquer particulierement à la Religion, on verra, que par trois differens moïens l'ame prend l'eſſor, & ſe tranſporte au-deſſus de la Sphere des choſes materielles; le premier ſe fait par un Acte immédiat de la Divinité, & elle eſt apellée *inſpiration*, ou *Eſprit Prophétique.* Le ſecond provient d'un Acte immédiat du Diable; & on le nomme *Poſſeſſion.* Le troiſiéme a ſa ſource dans certaines cauſes naturelles, comme *force d'imagination*, *Ratte*, *colere*, *fraïeur*, *douleur violente*, &c.

Ces trois ſortes d'Enthouſiaſme trai-

tées à fond par d'autres Auteurs, n'occuperont point ici mes recherches ; mais il y a une quatriéme methode de donner à l'ame un essor religieux, par une opération artificielle, fondée sur les simples regles du Mechanisme ; ce sujet a été négligé, ou du moins traité fort maigrement jusqu'ici, quoi que ce soit un Art d'une très-grande antiquité, mais borné pendant long-tems dans un petit nombre de personnes, il n'a acquis que depuis peu ces rafinemens, & cette vogue qui le rendent à présent si respectable & si digne de notre curiosité.

C'est cette *Operation Mechanique de l'Esprit*, telle qu'elle est pratiquée dans nos jours par nos Ouvriers Britanniques, qui sera le sujet de la presente Dissertation. Je communiquerai à mes Lecteurs plusieurs remarques judicieuses que j'ai faites sur cette matiere, je déveloperai avec toute l'exactitude, qui me sera possible, tous les secrets de ce métier, j'en éclaircirai toutes les particularitez par des exemples paralleles, & je gratifierai le public de plusieurs belles découvertes, sur ce sujet, qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer.

J'ai dit qu'il y a une certaine branche d'*En-*

d'*Enthousiasme Religieux*, qui est un simple effet de la *Nature*; au lieu que celle dont je vais parler provient uniquement de l'*Art*, qui ne laisse pas de travailler avec plus de succès sur certains temperamens, que sur d'autres. Il est vrai qu'il y a plusieurs operations qui purement *artificielles* dans leur origine deviennent, *naturelles* par une longue habitude; *Hypocrate* raporte, par exemple, que parmi nos Ancêtres, les *Scythes*, il y avoit un Peuple apellé *têtes longues*.

Il commença à mériter cette *dénomination*, par la coutume qu'avoient les sages Femmes & les nourrices de changer la forme naturelle des têtes des Enfans nouveau-nez en les pressant par certains bandages, par lesquels les esprits-animaux détournez de leur Cours ordinaire, étoient forcez à se pousser en haut, où ils ne trouvoient aucune resistance, & de donner à ces têtes la figure d'un *pain de sucre*.

La nature aïant été obligée par force de prendre cette route pendant quelques generations, la sût trouver enfin d'elle-même, sans avoir besoin du secours de l'Art; voilà l'origine des *Scy-*

thes à tête longue, & c'eſt ainſi qu'une coutume peut d'une *ſeconde nature* devenir la *nature même*.

Il eſt arrivé quelque choſe de fort ſemblable parmi les Anglois modernes, veritable poſterité de cette nation renommée & polie, dont je viens de parler. Du tems de nos Peres une eſpece d'hommes, ſe fit diſtinguer dans cette Ile ſous le nom de * *têtes rondes*, dont à préſent la race eſt répanduë dans tous les trois Roïaumes; elle fut produite au commencement par une pure opération de l'Art; une certaine maniere de leur

* Ceux qui ont lu avec quelque attention l'Hiſtoire Angloiſe, ou du moins l'Ouvrage de M. Rapin ſur les Whigs & les Torys, entendront facilement ce Paſſage; pour les autres je leur dirai en peu de mots, que pendant les troubles qui arriverent en Angleterre ſous le regne du malheureux *Charles I.* ceux qui ſuivoient le parti du Roi furent appellez *Cavaliers*, au lieu que les Partiſans du prétendu Parlement furent appellez *têtes Rondes*. Ce nom leur vint ſans doute de ce qu'étant Presbyteriens pour la plûpart & ennemis du luxe, ils ſe coeffoient fort uniment, & ſe faiſoient couper les cheveux près de l'oreille; ce qui fait paroitre une tête dans toute ſa rondeur. Les *Torys* d'à-préſent ſont venus des *Cavaliers*, comme les *Whigs des têtes rondes*.

leur presser le visage, un coup de ciseaux dans les cheveux, & un bonnet noir, en faisoit l'affaire. Ces têtes Spheriques s'attiroient dans toutes les Assemblées une attention particuliere de la part du beau-Sexe, & il en reçut de si fortes impressions dans le cerveau, qu'elles influérent sur toute la posterité, & que la nature entrant dans cette idée de l'Art, apprit à la suivre d'elle-même; depuis ce temps-là *une tête ronde* a été aussi familiaire à nôtre vuë, qu'une *tête longue* l'étoit autrefois parmi les *Scythes*.

Conformement à ces exemples, & à d'autres, qu'il me seroit aisé de produire, je prie le Lecteur curieux de distinguer d'abord entre *un effet simplement naturel, & un effet qui, artificiel dans son origine, est devenu naturel par l'habitude*. En second lieu; *entre un effet absolument produit par la nature, & un effet, qui a une baze naturelle sur laquelle l'art a trouvé à propos de bâtir*.

Ce sont les dernieres branches de ces deux divisions, qui doivent être le sujet de mes recherches; c'est-là l'état de la question, que j'ai cru devoir poser, avec toute l'exactitude imaginable,

pour éviter toutes les objections, qu'on pourroit faire, contre ce que j'avancerai dans la suite.

Ceux qui mettent en pratique cet art admirable, se fondent d'ordinaire sur ce Principe General; *la corruption des sens, est la génération de l'Esprit.* La preuve qu'ils en donnent, c'est que les sens sont autant d'avenuës qui mènent à la raison humaine, laquelle doit être emprisonnée de necessité pendant toute *l'operation*, si l'on veut s'en promettre un heureux succès. Par consequent il faut faire tous ses efforts, pour lier, garotter, détourner, stupéfier, emousser les sens, ou pour les mettre aux mains les uns avec les autres; c'est précisement dans le tems qu'on les a envoïez promener ou qu'ils sont ensemble le coup de poing, que l'esprit entre, & qu'il jouë son rôle.

Pour ce qui regarde la *methode*, dont on se sert pour mettre les sens dans la situation dont j'ai parlé, je serai fort exact à la décrire, autant qu'il m'est permis; j'ai eu autrefois l'honneur d'être initié dans ces mysteres, & par consequent je dois être excusable, si je n'en raporte pas certaines particularitez, qui

qui doivent reſter cachées aux *Profanes*.

Mais avant que d'aller plus loin, il eſt bon que je réponde à une objection, qui merite bien qu'on s'y arrête; certains critiques ſoutiennent à cors & à cris, que l'eſprit ne ſauroit être introduit dans une aſſemblée de *Béats modernes*; puiſque dans pluſieurs circonſtances eſſentielles, ils ſont ſi éloignez de la ſituation, dans laquelle ſe trouvoient les *Saints* honorez de *l'inſpiration primitive*. Nous ſommes informez, que ces derniers *étoient tous d'accord dans un même lieu*, ce qui ſignifie qu'il régnoit parmi eux une parfaite harmonie, tant par raport aux opinions, qu'à l'égard du culte & du Cérémonial, au lieu que parmi les illuminez modernes à peine y a-t-il deux têtes remplies des mêmes idées.

En ſecond lieu les *Saints de la primitive Egliſe* reçûrent le don des langues; au lieu que les *modernes* n'entendent pas ſeulement la proprieté des mots dans leur langue maternelle; enfin les derniers ſemblent faire tous leurs efforts pour défendre l'entrée à *l'Eſprit* en ſe couvrant la tête avec tout le ſoin poſſible,

[illegible] cette objec- [illegible] fen- [illegible] têtes [illegible]

[illegible] de l'ob- [illegible] les diffe- [illegible] terme [illegible] un fe- [illegible] de dehors, [illegible] elle tombe [illegible] par la [illegible] dedans, [illegible] C'est [illegible] nos [illegible] [illegible] de faire [illegible] voir [illegible]

[illegible] il faut re-

[illegible]

remarquer que dans cette operation l'Aſſemblée jouë un rôle conſiderable, auſſi bien que le Docteur.

Tout le ſecret par raport aux Auditeurs conſiſte en ceci. Ils tournent de toute leur force leur prunelle en dedans, & ferment à moitié leurs paupieres; enſuite ils ſe dandinent perpetuellement ſur leurs chaiſes, faiſant en même tems un long bourdonnement toûjours entretenu à peu près à la même hauteur; ils le finiſſent, & recommencent à certaines periodes a meſure que la *marée de l'Eſprit* eſt haute, ou baſſe dans le cerveau du Docteur. Cette pratique n'eſt pas ſi ſinguliere & ſi deſtituée de ſens commun, qu'on n'en puiſſe trouver des exemples chez d'autres Nations. Les *Yanguis*, ou Saints illuminez des *Indes* * ſe mettent en état d'avoir des viſions en tournant & en comprimant leurs yeux de la même maniere. D'ailleurs l'art de ſe procurer des *extaſes artificielles* en ſe dandinant ſur une poutre ſuſpenduë ou ſur une corde, eſt encor fort en vogue parmi les *Femmes Scythes*, † & il eſt très-poſſible que les *ſecouſſes*

* *Bernier* Memoires du Mogol.

† *Guagnini* Hiſt: Sarm.

Methodiques que nos *Saints* se donnent dans la même intention soient dérivées de cette Nation jusqu'à nous, leur Posterité.

Les Irlandois Naturels ont encor rafiné là-dessus, aussi est-ce un fait constant, que cet illustre Peuple a moins dégénéré que tous les autres de la *pureté des anciens* * *Tartares*. On y voit souvent une troupe d'hommes & de Femmes *arracher leur ame de la matiere*, *étourdir tous leurs sens*, *devenir Visionaires*, *& spirituels*, par l'influence d'une pipe de Tabac qui fait le tour de la Compagnie; chacun garde la fumée dans la bouche, jusqu'à ce que son tour revienne & qu'il en puisse prendre de fraiche. En même tems on entend un concert de bourdonnement interrompu & renouvellé de tems en tems par un pur instinct, & l'on voit continuellement leur corps tantôt se baisser, & tantôt se lever assez haut pour que la tête & les pieds soient paralleles à l'Horison. Vous voïez leurs paupieres levées

* Tartares & Scythes, c'est la même Nation.

vées en haut avec la même contrainte qu'on remarque aux yeux d'un homme, qui fait tous les efforts pour ne pas ſuccomber au ſommeil. Par tous ces Symtomes il paroît évidemment que la Faculté de raiſonner eſt alors entierement ſuſpenduë dans leurs ames, & que l'imagination s'étant rendu Maîtreſſe du cerveau y répand par tout une foule de chiméres.

Je laiſſe-là cette digreſſion, pour décrire les degrès par leſquels *l'Eſprit* approche peu à peu vers la region ſuperieure des cerveaux aſſemblez dès que vos yeux ſont dans la diſpoſition requiſe, vous ne voïez rien d'abord; mais après un court intervalle, une petite lumiere tremblante commence à paroitre, & ſemble dancer dans l'air devant vous. Enſuite à force de hauſſer, & de baiſſer votre corps, les vapeurs commençent à monter vers le çerveau avec rapidité, juſqu'à ce que vous vous ſentiez appeſanti, & étourdi comme un homme qui a trop bu à jeun. Le Docteur commence ſon operation en même tems; il débute par un bourdonnement d'un *beaux-creux*, qui vous perce l'ame de part en part. L'Auditoire le lui rend auſſi-tôt,

poussé à l'imiter par un motif dont il n'est pas le Maître, & qui le force à agir, sans savoir ce qu'il fait. Les intervalles de ce bourdonnement reciproque sont remplis par le Docteur, afin que par une trop longue pause *l'Esprit* ne vienne pas à languir, & à disparoitre.

Voilà tout ce qui m'est permis de découvrir du progrès de l'esprit autant que ce mystere est relatif à l'operation de l'auditoire; mais je serai plus étendu, & j'entrerai dans un plus grand détail à l'égard du rôle que joue le *Docteur*, dans cette affaire.

SECTION II.

SI vous voulez lire avec attention les livres de ces hommes véritablement éloquens apellez *Voyageurs modernes*, vous y verrez cette observation remarquable, que la difference essentielle de notre religion, & de celle des Indiens consiste en ce que nous *adorons Dieu*, & qu'ils *adorent le Diable*.

Il y a pourtant certains critiques, qui ne veulent en aucune maniere admettre

cet-

cette distinction, soutenant que toutes les Nations, quelles qu'elles puissent être, adorent *la véritable Divinité*, parce que elles adressent toutes leur culte à quelque puissance invisible, qui a toute la bonté, & tout le pouvoir nécessaire pour subvenir à leurs besoins; Notion qui renferme en effèt les plus glorieux attributs de l'être suprême, il y a d'autres Auteurs qui nous enseignent que ces idolatres adorent deux *Principes*, l'un *comme source de tout bien*, l'autre *comme origine de tout mal.* Et certainement voilà ce qui me paroit l'idée la plus naturelle que les hommes puissent concevoir des choses invisibles par les simples lumieres de la nature; la maniere dont les Indiens & les Habitans de l'Europe ont manié cette idée, & les differentes consequences, qu'ils en ont voulu tirer les uns & les autres à leur avantage, c'est là à mon avis un point qui mérite un examen très-serieux.

La principale distinction, qu'il y a à faire là-dessus, selon mon petit jugement, consiste en ce que les prémiers sont plus souvent portez à la devotion *par leurs craintes*, que les autres, *par leurs désirs*, & que le mauvais principe

arache des *Prieres* aux Idolatres, & à nous des *imprécations*. Mais ce que j'aprouve extrêmement dans les *Indiens*, c'eſt leur exactitude à renfermer chacune de leurs Divinitez dans les bornes de leur differentes juriſdictions, à ne jamais confondre l'amour qu'ils doivent à l'une, avec les fraïeurs que l'autre leur inſpire, & à ne jamaïs mêler la Liturgie qui concerne leur *Dieu blanc* avec celle, qui regarde leur *Dieu noir*. Nous ſommes bien éloignez d'une conduite ſi prudente, nous qui par nos lumieres acquiſes, étendant les domaines d'une de ces puiſſances inviſibles, & reſſerrant celles de l'autre, avons par une ignorance impardonnable confondu groſſierement les frontiéres du *bien* & du *mal*.

Nous avons élevé le Trône de notre Dieu, juſqu'au *Ciel Empyrée*, nous avons orné cet *Etre* de tous les attributs, & de toutes les perfections que nous conſiderons comme les plus eſtimables; en même tems nous avons rabaiſſé le *principe du mal* juſqu'au centre de l'univers, nous l'avons accablé de chaines, chargé de maledictions, & après l'avoir fourni de toutes les abominables qualitez,

tez d'un Scelerat de diſtinction, nous lui avons donné une *queuë*, *des cornes*, *des griffes*, *& des yeux horribles*. Cependant ce qu'il y a de riſible au ſuprême degré, nous diſputons fort ſérieuſement, tous les jours, pour ſavoir ſi *certains chemins* & *certains routes*, ſont du Territoire de *Dieu*, ou *du Diable*; ſi telles, ou telles influences viennent dans notre ame *d'en haut*, ou *d'en bas*; ſi certaines paſſions, & certaines diſpoſitions du cœur ſont guidez par le *bon Principe*, ou *par le mauvais*.

Dum fas atque nefas exiguo fine libidinum
Diſcernunt avidi. . . . .

C'eſt ainſi que ces beaux raiſonneurs confondent Chriſt avec Belial & broüillent enſemble les *pieds fendus* & les *langues fenduës*.

Du nombre de ces points diſputez eſt le ſujet que j'ai à-préſent entre les mains; depuis plus de cent ans on s'eſt batu à forces égales ſur les *geſtes emportez* & ſur le *jargon* des nos *Orateurs Enthouſiaſmes*, ſans qu'il ſoit decidé juſqu'ici ſi c'eſt *poſſeſſion*, ou *inſpiration*, & les armées de *Syllogiſmes* qu'on a miſes en Cam-

Campagne pour vuider cette querelle, se sont en vain disputé la victoire.

On veut absolument que ce soit l'un ou l'autre, quoique dans la vie humaine tout comme dans une Tragedie ce soit un grand défaut de justesse d'esprit, & d'imagination d'emploier le secours de quelque être surnaturel sans une necessité absoluë. Notre vanité mène pourtant là tout droit ; il n'y a point d'individu humain si vil & si meprisable, qui ne s'imagine que tout l'univers s'interesse dans le moindre accident, qui lui arrive ; s'il a le bonheur de sauter un ruisseau ; sans se crotter les bas, il ne faut pas douter qu'un Ange ne soit déscendu du Ciel exprès pour avoir soin de la propreté de ses habits. S'il se coigne la tête contre un poteau, il est certain que l'enfer a lâché quelque petit diable polisson, pour lui faire piece. En verité, il ne se peut rien de plus sot qu'une pareille imagination. Comment peut-on se mettre dans l'esprit avec un seul grain de bon sens, que quand un chetif mortel, se démène, crie, réve, au milieu d'une multitude, le Ciel, ou l'Enfer doivent se donner la peine de se mêler de ses extrava-

gances. Pour moi, je ne donnerai jamais dans une absurdité si risible, & je ne negligerai rien, pour déraciner cette impertinence de l'esprit des hommes, en faisant voir clairement que tout le Mistere de communiquer à un Auditoire les *Dons spirituels*, n'est rien qu'un métier, qu'on apprend, & qu'on exerce comme tous les autres. On n'en doutera pas un moment quand j'aurai arrangé par ordre toute la suite de cette operation, selon les methodes differentes qu'on y employe

. . . .

. . . . . . ici étoit exposé tout le plan
. . . . . . du Mechanisme spirituel
. . . . . . avec toute la parade nécessaire d'une grande lecture &
. . . . . . d'une force superieure de
. . . . . . raisonnemens, mais des raisons très-fortes, l'ont empêché de voir le jour.

. . . .

Je ne ferai pas mal, je crois, de dire ici quelque chose de la loüable coutume de nos Saints du prémier ordre,

de

de porter des * *Calottes matelaſſées*. Ce n'eſt pas là uniquement une mode, comme des gens ſuperficiels pourroient le penſer ; c'eſt une invention d'une grande utilité, & celui qui en eſt l'Auteur merite de grands éloges, par ſa ſagacité & par ſon induſtrie. Ces Calottes duëment humectées par la Sueur empêchent la tranſpiration fermant tout paſſage par en haut à la chaleur de l'eſprit, & par là elles le forçent à ne s'évaporer que par la bouche, tout de même qu'on couvre le deſſus d'un fourneau d'un torchon mouillé pour faire ſortir toute la chaleur par en bas.

On verra encore plus évidemment les grands uſages, qu'on tire de ces ſortes de *Couvre-chefs*, ſi l'on veut bien examiner avec attention certain Syſtême de quelque *virtuoſi* du premier calibre.

* Les Presbyteriens, & d'autres Sectes encore plus bigottes, ont en horreur tout ce qui ſert d'ornement au corps :

Et de péché mortel traitent chaque perruque.

Cependant pour défendre une tête chenue, contre les injures de l'air il faut quelque Couvre-chef, & ils en trouvent un fort bon & fort dévot dans une *Calotte* double.

bre. Ils croïent, que le cerveau n'eſt autre choſe qu'une grande quantité de petits animaux, armez de dents & de griffes extrêmement aigues, leſquels par ce moïen s'atachent les uns aux autres, comme s'ils ne faiſoient tous enſemble, qu'un ſeul, & même corps, ſemblable, à un eſſài d'abeilles qu'on découvre ſur un arbre, ou bien, à une charogne changée en vermine, qui ne laiſſe pas de conſerver ſa figure primitive; toute *invention*, ſelon l'opinion de ces illuſtres, procéde de la morſure de quelques uns de ces *Animalcules* ſur certains* *nerfs capillaires*, qui répandent deux de leurs petites branches dans la langue, & un troiſiéme dans la main droite; ces animaux ſont d'une Conſtitution extrêmement froide, leur nourriture eſt l'air, que nous reſpirons; *les flegmes* ſont leur excrement, & ce que nous apellons d'ordinaire *Rhûme*, n'eſt autre choſe qu'un cours de ventre épidemique, auquel ce petit Peuple eſt

* Une des grandes parties de la Rhétorique devote, c'eſt le ſimple mouvement de la langue, & de la main droite dirigées l'un & l'autre uniquement par le hazard.

eſt extrêmement ſujet, à cauſe du Climat ſous lequel il habite. Il n'y a qu'un degré de chaleur extraordinaire, qui puiſſe décramponer ces petites *beſtioles*, & leur donner la vigueur néceſſaire, pour imprimer dans leſdits *nerfs capillaires* les marques de leurs petites dents pointues; * ſelon ces mêmes Naturaliſtes, ſi la morſure eſt *hexagonale*, elle produit la Poeſie; eſt-elle *circulaire*, elle cauſe l'éloquence, & quand ſa figure eſt *conique*, elle excite la perſonne, qui en ſent les impreſſions, à ſe perdre en profondes ſpéculations ſur les affaires d'Etat.

Il eſt tems à préſent de décrire en peu de mots, l'artifice, par lequel la voix doit être gouvernée, pour la communication, & l'augmentation de cet eſpéce *d'eſprit*, qui eſt le ſujet de tout ce grave diſcours. La choſe eſt de la derniere importance, car ſans l'art de donner le ton & la cadance néceſſaire,

* J'avoüe que je n'entends rien dans le ſentiment de ces Naturaliſtes, & je ne vois dans ces morſures hexagonales, circulaires, & coniques aucun raport naturel avec la poeſie, l'Eloquence, & les ſpéculations politiques.

à chaque mot, à chaque Syllabe, à chaque Lettre, toute l'operation eſt incomplette, elle manque les organes de l'Auditeur, & elle force l'artiſan lui-même à mille contorſions inefficaces, pour y ſuppléer.

Il faut ſavoir que dans le *langage ſpirituel*, un certain *chant*, & un certain *bourdonnement*, tiennent la place, qu'ocupent dans le langage humain le bon ſens, & la raiſon. & que dans les harangues ſanctifiantes, la diſpoſition des termes conformes aux regles de la grammaire n'eſt d'aucune utilité; toute la Rhetorique y conſiſte dans le choix, & dans l'harmonie des ſyllabes, & l'Orateur s'y doit prendre de la même maniere, qu'un profond Muſicien, qui pour faire un air ſur des paroles, en change tellement l'ordre, qu'il en fait du Galimatias, avant que d'en faire une chanſon. Auſſi y a-t-il d'habiles gens, qui ſoutiennent que l'art de produire ce *chant ſpirituel*, n'eſt jamais dans toute ſa perfection, que quand il eſt conduit, & dirigé par l'ignorance; ils pretendent même, que *Plutarque* s'eſt expliqué là-deſſus d'une maniere enigmatique, en diſant, que les meilleurs,

leurs instrumens de Musique se font des os d'un *Ane*. Le mot dont il se sert, désigne, selon sa signification propre, & naturelle, une *Machoire*, quoique d'autres avancent, que dans ce passage, il s'agit de *l'os pubis*. Je ne suis pas assez temeraire pour décider d'un point de critique si délicat, & si épineux, & je laisse au Lecteur pénétrant à suivre l'opinion qu'il trouvera la plus probable.

Le prémier ingredient, qui doit entrer dans la composition de ce chant devot, est une grande doze *de lumiere interieure*. C'est-à-dire en stile ordinaire, une vaste memoire richement assortie de Phrases Theologiques, & des textes les plus mysterieux de l'Ecriture Sainte, appliquez, & digerez, par les Opérations Mechaniques, dont j'ai déja fait mention; les Porteurs de cette lumiere doivent ressembler parfaitement à ces lanternes faites de feuilles de vieilles Bibles de *Geneve*, & si fort recommandées par le Chevalier * *Humphry Edwin* de Sainte memoire qui

* Il est fort naturel de croire qu'effectivement ce Lord Maire poussoit l'extravagance devote, jus-

qui pendant qu'il étoit *Lord Maire*, ne négligea rien pour en introduire l'usage, sous prétexte d'acomplir par la à la Lettre le texte, que voici. *Ta parole est une lanterne à mes pieds, & une lumiere à mes sentiers.*

Quand on est bien & duëment fourni de cette provision, il ne s'agit plus, comme je l'ai déja insinué, que d'ajuster le ton de la voix à chaque parole, que *l'esprit* dicte, afin qu'elle frape les oreilles de l'Auditoire, par la cadence la plus significative; la force, & l'Energie de cette sorte d'éloquence, ne consiste pas, comme dans les Harangues des anciens Orateurs, dans le tour concis & laconique d'une sentence, ni dans le nombre Harmonieux, qu'on ménage à des periodes entieres, mais se conformant aux roulemens rafinez, & savans, de la musique moderne, elle s'atache à répandre du pathetique sur des Lettres, & sur des syllabes. Vous voïez souvent une seule voyelle aracher de profonds soupirs des entrailles de tous les Auditeurs, souvent

jusqu'à sanctifier les lanternes, & qu'il alleguoit le passage cité ici pour y fonder sa bisarrerie.

vent la musique touchante d'une seule *liquide* fait sanglotter tout un Peuple, & même on observe, que des sons inarticulez, ne produisent pas des effets d'une moindre force; quelquefois un *Maitre Artisan* se mouche le nez avec ses doits, d'une maniere si efficace, qu'il perce l'ame de tous ses Auditeurs portez à recevoir avec un respect également religieux, les excremens, & les productions de son cerveau; *éternuer*, *cracher*, *rotter*, défauts si marquez de l'éloquence humaine, sont les ornemens, les figures, & les fleurs de cette Rhetorique spirituelle. C'est toûjours le même esprit qui se communique par là, à la multitude; & il n'importe, par quel vehicule il y passe.

Ce seroit une affaire d'une difficulté qui aprocheroit de l'impossible, que d'entreprendre de renfermer les principes de cet Art fameux dans les bornes de quelques regles convenables. Cependant je pourrois bien un jour favoriser le public, de mon * *Essay sur le jargon de-*

* Voyez devant la premiere partie le Catalogue des livres que l'Auteur promet au public.

devot consideré Physiquement Philosophiquement, & Musicalement.

Parmi tous les secours, que l'Esprit tire de la voix, il n'y en a point qui puisse être comparé à l'Art de faire passer les sons par le nez, art merveilleux, qui a eu une reception si favorable dans le monde, sous la dénomination de *Nasillonnement*. L'origine de cette pieuse institution est fort ténébreuse; mais comme j'ai été initié dans ce Mystere, & qu'on m'a donné permission d'en instruire le public, je vais en donner la rélation la plus exacte, qu'il me sera possible.

Cet Art, comme plusieurs autres inventions celebres, doit sa naissance, ou du moins sa perfection au hasard; mais il ne laisse pas d'être fondé sur des raisons très-solides, qui l'ont fait fleurir dans toute notre Ile depuis qu'il a été connu, jusqu'à présent. Tout le monde convient que l'Epoque de sa naissance, est la décadence des * *Musettes*, qui

* On a déja vu dans le *Conte du Tonneau* que la musique est la chose du monde, qui choque le plus les Oreilles devotes des Enthousiastes. L'Auteur dit ici, que les Musettes tomberent en

qui après avoir soufert long-tems sous la persecution des *Freres spirituels*, chancelérent à la fin, & tombérent entiérement avec la Monarchie.

Avant que le Saint *Nasillonnement* fut encore en réputation. Il arriva un jour qu'un Béat de la premiere Classe. S'étant engagé fort avant, parmi les *Tabernacles des Méchans*, sentit son *homme exterieur* ému par des agitations violentes, & fortement excité même par *l'homme intérieur*; Symtome assez ordinaire aux *inspirez modernes*; car on prétend, que *l'Esprit* est capable de se jetter sur la chair, comme des guepes affamées sur la viande crue. D'autres s'imaginent que *l'Esprit*, & *la Chair* jouent ensemble, sans discontinuer, * *à porter l'Ane*, & qu'ils font tour à tour tan-

en Angleterre avec la Monarchie. Il veut parler du Regne du Fanatisme, qui fut presque despotique dans la Grande Bretagne sous *Olivier Cromwel*, après la mort de *Charles Premier*, qui entraina avec elle celle de l'Eglise Anglicane.

* C'est un jeu fort usité parmi les jeunes garçons, qui sautent les uns sur les autres, & qui de cette maniere font tour à tour *les Chevaux*, & *les Cavaliers*.

tantôt le Cheval, & tantôt le Cavalier. Ils y ajoutent, que quand *la Chair monte l'Esprit*, elle est armée d'énormes éperons, & que lorsque c'est son tour de porter, elle a la bouche prodigieusement dure.

Quoi qu'il en soit, il arriva, que par un effet naturel d'une forte inspiration le *Beat* sentit son *Vaisseau* s'étendre terriblement de tous cotez, & le tems & le lieu se trouvant également peu convenables, pour évaporer *l'Esprit superflu*, par en haut, moïennant la *lecture*, *la priere & la repetition*, il fut forcé de lui ouvrir un passage d'un autre coté. En un mot il lutta si longtems contre sa chair rebelle, qu'il la domta à la fin, & qu'il sortit victorieux du combat avec des blessures glorieuses. Le Chirurgien vint bientôt à bout de guerir les parties affectées; mais le *mal* chassé de son poste, monta dans la tête, & semblable à un habile général, qui battu en raze Campagne, se retire avec rapidité vers la Ville capitale pour y faire tête à l'ennemi, il se fortifia tout auprès du cerveau; voïant qu'on faisoit des préparatifs pour l'attaquer par le nez, il abatit le pont,

boucha le paſſage, & ſe retira dans les conduits les plus reculez du cerveau même.

Or les Naturaliſtes obſervent qu'il y a dans les nez humains une eſpece d'*Idioſyncraſie*, par la vertu de laquelle, plus ils ſont bouchez, & plus la voix ſe delecte à y chercher un paſſage, tout de même que la muſique ne paſſe par une flute que lorſque pluſieurs trous en ſont exactement fermez. C'eſt par là que ce *bourdonnement* de nez reſſemble parfaitement à celui d'une muſette, & qu'il flatte auſſi agréablement les oreilles Britanniques, que faiſoit jadis le ſon de cet inſtrument diſgracié.

Le *Beat* en queſtion en fut bientôt convaincu par ſa propre experience, & dans l'Operation Mechanique de l'Eſprit il emploia avec tout le ſuccès imaginable l'heureuſe faculté qu'il venoit d'aquerir; en peu de tems aucune Doctrine ne merita les Epithetes de ſaine, & d'Orthodoxe, à moins de paſſer par le nez; bientôt chaque Artiſan ſe mit à copier ce bienheureux original, & ceux qui ne pouvoient pas atteindre à ce haut degré de *Naſillonnement* par l'art ſeul, pouſſez par un noble zèle eurent recours

à

à la nature, & imitérent exactement la Sainte lute du prémier Inventeur. C'est ainsi qu'on peut soutenir à la Lettre que les spiritualisez ont acquis l'empire de la Sainteté par le *Nasillonnement* d'un animal, comme * *Darius* acquit celui de *Perse* par le Hannissement d'un autre: la comparaison est d'autant plus juste, que la bête Persienne avoit couvert une Cavalle le jour avant l'élection, & que par là il avoit atrapé la Faculté de hannir à propos.

Je mettrois ici des bornes à cette Dissertation aussi curieuse, qu'importan-

 te,

* *Herodote*, & d'autres Historiens nous aprenent, qu'après la mort des Mages, qui par fourberie avoient placé un d'entr'eux sur le Trone de *Cyrus*, sous le nom de *Smerdis*, Frere de *Cambyse*, *Darius* Fils d'*Hystaspe* & six autres Seigneurs, qui avoient délivré leur Patrie, de cette tyrannie infame, resolurent de donner la Royauté à celui des sept dont le Cheval auroit hanni le premier; pour abandonner de cette maniere ce choix important au sort, ils devoient s'assembler tous hors de la Ville au lever du Soleil. L'écuier de *Darius* instruit de cette convention, y mena le soir avant l'élection le Cheval de son Maître, & le fit aprocher d'une Cavalle; ce qui porta la bête à faire de grands Hannissemens dès que le lendemain il fut arrivé dans le même endroit.

te, ſi je n'étois pas convaincu que tout ce que j'ai avancé ſur ce ſujet doit être de neceſſité defendu, contre une objection des plus fortes. En ſupoſant vrai tout ce que j'ai dit, on peut ſoutenir que l'*Enthouſiaſme artificiel* ne ſauroit réüſſir, ſans quelques diſpoſitions naturelles, dans la Conſtitution de certains individus, qui ne ſe trouvent pas dans le temperamment de certains autres.

Cette objection ne paroit pas entierement deſtituée de ſolidité; obſervez le geſte, l'action, le mouvement, & la contenance, de quelques artizans du premier ordre, même dans les circonſtances ordinaires de la vie, vous les prendrez pour une race differente du reſte des créatures humaines. Je dis plus; jettez les yeux ſur les prétendans les plus communs de la *lumiere interieure*, voïez comme ils ſont ſombres, ténébreux, & ſales en dehors, ils ſont comme ces Lanternes, qui plus elles ſont illuminées en dedans, plus elles répandent de la fumée, plus le dehors en eſt couvert de ſuie, & d'autres matieres *fuligineuſes*; prêtez l'oreille à leurs diſcours les plus ordinaires, & exa-

examinez la maniere, dont ils les prononcent, vous croirez entendre un ancien oracle, & vous en deviendrez tout aussi savant.

Par ces raisons, & par d'autres semblables, on prétend prouver d'une maniere invincible, qu'une source naturelle de l'*Esprit* doit préceder l'*Art*, & occuper déja la tête des *Saints*, avant qu'ils commencent l'opération. Il y en a même qui soutiennent que ce fond naturel n'est autre chose que la chaleur du zèle qui fait sortir l'Esprit de la lie de l'ignorance, comme de certaines lies on fait tirer d'autres Esprits par la chaleur du feu.

Pour placer ce sujet dans son veritable jour, je deduirai ici d'une maniere concise toute l'histoire du Fanatisme, des tems les plus anciens jusqu'à l'âge présent. Si nous y trouvons quelque point fondamental, sur lequel tous les Professeurs de cet art merveilleux, s'acordent unanimement, je pense que nous pouvons nous en saisir sans scrupule, & le prendre hardiment, pour la semence, ou pour le principe de *l'Esprit*.

C'est parmi les *Egyptiens* que les Histoires anciennes nous découvrent les

prémieres traces du fanatiſme, ils ont inſtitué ces fêtes connues dans la *Grece* ſous les noms *de Orgyes*, *Panegyres*, *&* *Donyſies*. Si elles ont été introduites par *Orphée*, ou par *Melampus*, c'eſt ce que nous n'examinerons pas pour le préſent, & que probablement nous n'examinerons pas non plus dans la ſuite. Elles étoient celebrées à l'honneur d'*Oſyris*, que les Grecs appelloient *Dionyſius*, & qui eſt le même que *Bacchus*, ce fameux conquerant des *Indes*; de là quelques Lecteurs ſuperficiels ont conclu mal-à-propos, qu'il ne s'agiſſoit dans ces ceremonies, que des extravagances d'une troupe de bruïants yvrognes. Mais c'eſt là une erreur groſſiere jettée à la tête des hommes par quelques Auteurs modernes, qui croïant que l'antiquité doit être ſaiſie par la queuë, liſent à la maniere des *Juifs*, en commençant par la fin.

Ces gens d'une entendement trop litteral, prétendent conquerir tout un livre, en battant l'eſtrade dans l'*Index*; tout comme ſi un Voyageur vouloit nous donner la deſcription d'un Palais dont il n'auroit vu que les *privez*. Qu'ils ſachent ces ignorans-là, que lors de l'in-

l'inſtitution de ces Myſteres, l'uſage qu'on pouvoit tirer du fruit de la vigne n'étoit pas encore connu dans l'Egypte, & que les gens du Païs ne buvoient que de la groſſe bierre, qui a ſervi de boiſſon aux hommes long-tems avant le vin. Cette liqueur non ſeulement doit ſon origine aux *Egyptiens*, mais à *Oſyris* ou *Bacchus* lui-même qui dans ſa fameuſe expédition, en avoit la *recepte* dans ſa poche, & la communiquoit genereuſement aux Nations, à meſure qu'il les ſoumettoit à ſon pouvoir.

D'ailleurs *Bacchus* ne doit pas avoir été fort ſouvent yvre, parce qu'il étoit l'inventeur de la *Mitre*, qu'il portoit toûjours auſſi bien que tous ſes compagnons, pour prévenir par là les vapeurs, & les maux de tête, qui ſuivent d'ordinaire l'uſage exceſſif des liqueurs fortes. C'eſt pour cette raiſon, ſelon quelques Auteurs, que la *grande Paillarde*, quand elle enyvre les Rois de la Terre de ſa *coupe d'abomination*, ne ſe ſoule pas elle-même, quoiqu'elle ne refuſe jamais de vuider le verre à ſon tour; elle ſe ſoutient, & elle demeure

ferme sur ses pieds, par la vertu de son *triple Diademe.*

Quoiqu'il en soit ces fêtes appellez *Bacchanales*, ont été instituées en memoire de cette fameuse expedition de *Bacchus*, & toutes les ceremonies de ces fêtes, en étoient autant de symboles, & d'Images. Il est clair par consequent, que les rites fanatiques de ces *Bacchanales*, au lieu d'être mis sur le compte de la vigne, doivent être attribuez à une source plus profonde, & plus difficile a déterrer.

Pour y réüssir, il est bon de prendre garde à quelques circonstances de ces fameux Misteres, il faut remarquer d'abord, que dans ces *processions cérémonielles*, il y avoit un mélange confus des deux Sexes, qui affectoient de courir ensemble par les montagnes, & par les deserts. Ils étoient couronnez de Guirlandes faites de lierre & de Pampre, emblêmes de l'union & de l'atachement, & quelquefois aussi de branches de sapin, proche parent du *Therebinthe* si reconnu par sa chaleur. Ils imitoient les Satyres, ils avoient des Boucs à leur suite, & ils montoient des Anes, qui sont tous des drôles renommez pour

leurs

leurs talens en matiere de galanterie: Au lieu de drapeaux, ils portoient certaines machines très-curieuses dressées au haut de quelques perches & très-semblables aux armes du Dieu des jardins avec leurs dépendances. C'étoient autant d'ombres, ou de figures de tout le mistere amoureux, ou bien autant de trophées érigées par le beau Sexe en memoire de ses triomphes. Une autre circonstance plus remarquable encore c'est que dans une certaine Ville de *l'Attique*, toute la Ceremonie se dépoüilloit de tout ce qu'elle avoit d'emblematique, & de figuré; on les celebroit *in puris naturalibus*, & les Pelerins ne s'arrangeoient pas en differentes bandes, mais en differens couples.

On peut tirer la même conclusion de la Mort d'*Orphée*, un des Fondateurs de ces Rites, qui fut dechiré par les Femmes parce qu'il refusoit de leur communiquer ses *Orgyes*, ou comme disent les autres, parce qu'il s'étoit privé des témoins des plaisirs qu'il avoit goutez avec sa Femme, poussé à cette inhumanité par la douleur de l'avoir perduë.

Sans m'arrêter plus long-tems aux fanatiques du Paganisme, je remarque-

rai que les premiers Enthousiastes de distinction, qu'on a trouvez parmi les Chrêtiens, ont été ces Sectes nombreuses d'Hérétiques, qui ont paru dans les cinq premiers Siécles, depuis *Simon le Magicien*, jusqu'à *Eutiches*; j'ai rassemblé leurs Systêmes différens par le travail d'une lecture infinie, & en les comparant avec ceux qui ont suivi leurs traces dans les tems plus modernes, je trouve que les irregularitez & les extravagances même de l'Esprit humain ont leurs bornes, & que s'éloignant les uns des autres dans la plûpart de leurs reveries, ils ne laissent pas de se rencontrer dans un point capital, savoir la Communauté des Femmes. Plusieurs de leurs idées se sont toûjours abouties-là, & il y a dans tous leurs Systêmes quelques articles, qui tendent à établir cette agréable confusion.

Les derniers fanatiques de marque furent ceux qui se leverent en *Allemagne* comme des Champignons, peu de tems après la réformation de *Luther*; tels furent *Jean de Leyden*, *David George*, *Adam Neuser*, & plusieurs autres, dont les visions, & les revelations se

ter-

terminoient toutes à la liberté de mener chacun avec soi une demi-douzaine de *Femmes-Sœurs*, & à faire de cette pratique une partie essentielle de leur Systême.

La vie humaine est une navigation perpetuelle, & si nous voulons que nos *Vaisseaux* passent en sureté, au travers des vagues, & des tempêtes de ce monde orageux, il faut de necessité faire une bonne provision de ce qu'on apelle en langage devot, *la chair*, comme les Mariniers, qui ont à faire un Voyage de long cours se fournissent d'une ample quantité de bœuf salé.

Je laisse-là les *Mahometans*, & d'autres qui pourroient donner une nouvelle force à mon argument, & je passe encore sous silence plusieurs subdivisions de Sectes parmi nous, comme * *la Famille de l'amour*, les *doux chantres d'Israël*, & d'autres; il me suffit du court examen, que je viens de faire des principales Sectes de fanatiques anciennes, & modernes, pour conclure du

* Ce sont de petites Sectes subdivisées de fanatiques dans la Grande Bretagne.

du point de doctrine fondamental, dans lequel ils se sont tous acordez unanimement, que le principe ou la semence, des visions touchant les matieres invisibles, a toujours été d'une nature corporelle ; aussi les plus profonds Chymistes nous asseurent, que les *Esprits* les plus forts peuvent être tirez de la chair humaine. D'ailleurs la moëlle spinale n'étant autre chose que la continuation du cerveau, doit de necessité faire une communication fort libre entre les facultez superieures & inferieures de l'homme, & par la l'éguillon *dans la chair*, peut devenir un *éperon* pour animer *l'Esprit*.

Ajoûtons à toutes ces veritez incontestables que tous les medecins conviennent, que rien n'affecte d'avantage le cerveau que les esprits amoureux détournez de leur Cours ordinaire, & renvoïez vers la tête, & qu'elle y cause souvent la frenesie, & la fureur.

Un illustre membre de la faculté m'asseura un jour, que quand les *Quakres* commencérent à paroitre dans notre Ile il lui vint des Patients Feminins

en:

en foule, toutes très-propres à ocuper les petites maisons de *Cythere*; il n'y a rien la d'étonnant; en general il n'y a point de personnes d'une complexion plus amoureuse, que les dévots visionnaires de l'un, & de l'autre Sexe. Le zèle emprunte sa chaleur bien souvent de la même cause que l'amour, & de la tendresse fraternelle à la galanterie, il n'y a que la main. Il est certain même que rien ne ressemble mieux à la conduite des *Spiritualisez*, que le procedé des Amans. Le commencement de la galanterie consiste d'ordinaire dans une maniere devote de tourner les yeux, le ton des amants est un espece de chant plaintif entrecoupé par intervalles bien compassez, de soupirs & de gemissemens. Leur stile est un Galimatias éloquent, un tas de paroles confuses & très-sujettes à la repetition. Ce sont la certainement les manieres les plus propres à gagner les cœurs des Femmes, & tout le monde conviendra, je croi, que les *Beats* les savent emploïer avec plus de dexterité que les galans les plus stilez à conter fleurettes au beau Sexe.

Si après tant de demonſtrations d'une force invincible, quelqu'un eſt encore aſſez ſtupide, pour douter de ma theſe, je lui dirai, que je ſuis informé moi-même par quelques *Freres Sanguins* de la prémiere Sainteté qu'il leur eſt arrivé frequemment, dans le plus haut degré de leur *orgaſme* ſpirituel de: . . . . & de ſentir auſſi-tôt que l'eſprit s'affoibliſſoit avec les nerfs, ce qui les forçoit à ſe hâter de conclure leurs diſcours.

Cette experience eſt encore confirmée par le penchant merveilleux, & ſurprenant, que tout le beau Sexe en général a pour les Prédicateurs fanatiques, quelques deſagréables qu'ils puiſſent être, dans leur figure, & dans leurs airs. On ſuppoſe d'ordinaire, que cette eſpece de tendreſſe n'eſt fondée que ſur des vuës purement ſpirituelles, ſans aucun mélange de *la chair*, mais mille petits accidens ſont capables de prouver le contraire, & je ſuis perſuadé quant à moi, que les Femmes jugent des talens des hommes par certaines marques Charactériſtiques, dont nous n'avons pas la moindre idée nous-mêmes nous autres mâles.

Sans

Sans aller à la recherche des causes de cette habileté dans le beau Sexe, je conclurai de toutes mes preuves précedentes, que les *intrigues spirituelles* finissent généralement comme toutes les autres ; & que la tendresse devote quoi qu'elle pousse quelque branches vers le Ciel, ne laisse pas d'avoir sa racine dans la terre. Une contemplation trop forte n'est pas l'affaire de la chair & du sang ; elle a beau s'atacher à l'esprit ; en peu de tems elle est obligée de lâcher prise, & de tomber dans la matiere. Ceux qui s'aiment sous prétexte d'un Commerce spirituel, qui n'a que le Ciel en vuë, ne sont qu'une Secte de *Platoniques*, qui croïent voir le Firmament & les étoiles dans les yeux des belles, sans songer seulement à des vuës plus basses ; mais le même puits s'ouvre sous la *sublimité d'Esprit* des uns & des autres ; ils representent parfaitement bien ce Philosophe, qui, pendant que ses yeux & son esprit, étoient fixez sur des constellations, fut entrainé dans un fossé par la pesanteur de ce qu'il avoit de materiel.

Je m'étendrois d'avantage sur cette partie de mon sujet, mais la poste va par-

partir, & je ſuis contraint de mettre des bornes à ma Lettre, je ſuis.

Je vous prie de brûler cette lettre dès que vous l'aurez lue.



RE-

RECIT VERITABLE, & EXACT,

d'une

BATAILLE

Entre les Livres

ANCIENS & MODERNES,

Donnée Vendredi passé

DANS LA

BIBLIOTHEQUE

DE

ST. JAMES.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

LE discours suivant est incontestablement du même Auteur, que les Ouvrages qui précedent, & il a vû le jour pour la prémiere fois à peu près dans le même tems que les autres, je veux dire l'an 1697. lorsque la fameuse dispute sur les anciens, & sur les modernes, étoit dans son plus haut point de chaleur. Elle tira son origine d'un Essay du Chevalier *Guillaume Temple* sur ce sujet; *M. Wotton* y répondit & le fameux *M. Bentley* ajoûta à cette réponse un Appendix, dans lequel il s'efforce de décrediter *Æsope* & *Phalaris*, que le Chevalier avoient extrêmement louez dans son Essay. Cet *Appendix* se jette avec fureur sur une nouvelle édition de Phalaris publiée par le Sieur *Charles Boyle*, à présent Comte d'Orery, qui refuta le Docteur vertement, mais avec beaucoup d'Esprit

&

& d'érudition; M. Bentley *rispolta* par un grand volume, où le Chevalier ne fut pas épargné, non plus qu'il l'avoit été par la Dissertation du Sieur Wotton.

Tout le monde savant & poli fut offensé de voir un homme du Caractere du Chevalier Temple traité avec tant de rudesse de ces deux Champions des Modernes, sans jamais avoir reçû la moindre offense de cet homme illustre, & l'on souhaita ardemment que quelque bonne plume les fit répentir de leur grossiereté; notre Auteur l'entreprit & l'executa avec tout le succès imaginable.

Il nous dit que les Livres de la Bibliotheque de *St. James*, se considerant comme parties extrêmement interessées dans cette dispute, entreprirent eux-mêmes de la décider par le sort des armes, & qu'ils en vinrent à une Bataille décisive. Il en décrit plusieurs particularitez, mais malheureusement le Manuscrit, n'importe par quel accident, est tellement gâté, qu'il y a plusieurs lacunes considerables, & que le Lecteur curieux ne sauroit aprendre pour

pour quel parti la victoire s'étoit déclarée.

Je suis obligé en conscience d'avertir ici le public, que tout ce qui se dit ici doit être apliqué, dans le sens le plus literal, au caractere des Livres, dont il s'agit, & non pas à celui de leurs Auteurs; quand, par exemple il est parlé de *Virgile*, il ne faut pas entendre par là le fameux Poëte, qui a porté ce nom; mais uniquement certaines feuilles de papier reliées, qui contiennent ses Ouvrages. Le but de l'Auteur n'est que de personaliser les Livres, & de les faire agir d'une maniere conforme au tour d'esprit, qu'on y trouve.

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

LA Satyre est une espece de Miroir où l'on voit les visages de tout le monde sans y découvrir ses propres traits; c'est là la raison principale de la reception favorable, qu'elle rencontre, dans le monde, & du peu de chagrin qu'elle y donne à ceux-là même, qui en sont les objets. Si ce que je donne ici au public n'a pas le même heureux sort, contre la regle generale, je m'en mettrai fort peu en peine. J'ai appris par une longue experience, qu'il n'y a pas de grands inconveniens à craindre, de la part de certains genies, tels que ceux que j'ataque ici; la colere & la fureur, quoi qu'elles ajoutent de nouvelles forces au corps, ne font qu'affoiblir l'Esprit & rendre tous ses efforts vains, & inutiles.

Il y a tel cerveau, qui ne sauroit, pour ainsi dire, être écrémé, *qu'une seule fois; son proprietaire fait bien d'assembler cette heu-*

heureuſe créme, avec ſoin & de l'emploïer avec Æconomie; mais qu'il ne ſe hazarde pas à l'expoſer aux coups de foüet de plus habiles gens que lui, s'il ne veut pas qu'elle tourne toute en impertinences, ſans qu'il ait le moindre moïen d'y ſupléer de nouveau.

L'eſprit ſans l'érudition, n'eſt effectivement qu'une eſpece de créme, qu'une ſeule nuit peut faire ſurnager ſur la ſuperficie du cerveau; mais fouettée par une main habile, elle ſe met bientôt entierement en vent & en écume, ſous laquelle, il n'y a que du petit lait, qui n'eſt bon qu'à être jetté aux cochons.

RE-



RECIT FIDELLE, ET EXACT DE LA BATAILLE DES LIVRES.

PLusieurs Livres remplis de Philosophie & de morale débitent gravement, que la *Guerre est l'Enfant de l'Orgueil, & que l'Orgueil est celui de la Richesse*. On peut en quelque sorte souscrire à la première partie de cette *proposition sententieuse*; mais la seconde est certainement très-contraire à l'expérience. *L'Orgueil* est apparenté de près au *besoin*, & à la mendicité tant du coté paternel, que du coté maternel, & pour parler naturellement la Guerre

s'excite rarement parmi les gens, qui croïent avoir tout ce qu'il leur faut ; elle étend d'ordinaire sa course du Nord vers le Sud, c'est-à-dire *de la pauvreté vers l'abondance.*

Les sources les plus anciennes, & les plus naturelles des querelles, & des combats, sont *l'incontinence*, & *l'avarice*, qu'on peut apeller Sœurs de *l'orgueil*, & qui sont sans contredit Filles du *besoin* ; pour parler ici le langage des Auteurs Politiques, on peut observer dans la République des Chiens, qui paroît être originairement, une Democratie, que tout l'Etat est en pleine paix après un bon diner, & que la Guerre Civile s'y allume dès qu'il arrive qu'un Os succulant, & de bonne taille est saisi par quelque *Chien à grand Collier.* S'il en fait part à quelques uns de ses Camarades, le Gouvernement se change, en * *Oligarchie*, & s'il garde tout le butin pour lui seul, il introduit le *Despotisme*, *ou la Tyrannie.*

On peut faire la même remarque sur les dissensions qui se levent parmi eux, à l'occasion de quelque belle du quartier,

* C'est le Gouvernement d'un *petit nombre.*

tier, que la nature porte à la propagation de l'Espece. Dans un cas si délicat, il n'est pas possible d'établir le moindre titre de possession, & il vaut mieux soutenir, que tous les chiens voisins ont sur elle des prétentions également bien fondées, ce qui excite parmi tous les rivaux tant de soupçons, & une si grande jalousie, que la *République Canine* de toute cette ruë est reduite à un état de Guerre ouverte, où chaque citoïen a tout à craindre de tous les autres. Ces troubles, & cette émeute dure, jusqu'à ce qu'un membre de cette Societé plus heureux, plus brave ou plus fin que les autres saisisse la proïe, & en fasse ses Choux gras, ce qui attire à ce galant favori la jalousie & les *Grogneries* de tous les amans disgraciez.

Si nous jettons les yeux sur de pareilles Républiques engagées dans une Guerre étrangere offensive, ou défensive, nous y découvrirons les mêmes motifs; la pauvreté ou le besoin réel, ou imaginaire, car c'est la même chose par raport aux effets, y influë toûjours tout autant que l'orgueil, du moins du coté de l'aggresseur.

Si l'on veut bien apliquer ce Systême à un *Etat intelligent*, *ou République de Lettres*, on découvrira bientôt la source de la Guerre, qu'on pousse à présent avec tant de vigueur de coté & d'autre, & l'on pourra juger sans peine, quel parti a la cause la plus juste. Il est vrai que la victoire ne panche pas toûjours du même coté que la justice.

Les Dieux sont pour César, mais Caton
suit Pompée.

Et il est difficile de déviner jusqu'à présent, à quoi aboutiront tant de cruels combats; chaque parti voit à sa tête des Chefs tellement animez, & les prétensions de coté, & d'autre, sont si exorbitantes, qu'elles ne sont pas susceptibles de la moindre ouverture d'accommodement.

Le sujet de la querelle n'est autre chose qu'un terrain de petite étenduë, situé sur une des collines du *Parnasse*; celle, qui est la plus spacieuse, & la plus haute, a été de tems immémorial dans la possession de certaines gens nommez les *Anciens*, & la plus basse est pos-

possédée par ceux, qui prennent le titre de *Modernes*. Ces derniers mécontens du poste, qu'ils ocupoient, s'avisérent un jour d'envoïer des Ambassadeurs aux *Anciens*, pour se plaindre, comme d'un grief considerable, de ce que la hauteur de la partie du Parnasse ocupée par leurs voisins, leur bornoit la vuë, principalement du coté de * l'Est; pour éviter tout sujet de querelle ils leur proposérent cette alternative gracieuse; ou de déloger de cette colline élevée & de se transporter avec tous leurs effets, sur le coupeau le plus bas, que les modernes leur cederoient avec plaisir; ou bien de permettre auxdits modernes, de venir avec des *pelles* & des *beches* pour abaisser la colline la plus élevée, comme ils le trouveroient à propos.

Les anciens répondirent aux Ambassadeurs; qu'ils ne s'étoient attendus à rien moins, qu'à une pareille proposition de la part d'une colonie, à qui par pure grace ils avoient donné la li-

* C'est du coté de l'Orient que les Arts les Sciences, & le bel Esprit se sont répandus dans le monde.

berté de s'établir dans leur voisinage ; que rien n'étoit plus absurde que de prétendre, qu'ils délogeassent d'un endroit, qui avoit été la Patrie de leurs Ancêtres depuis la naissance du monde, & que si la hauteur de leur colline bornoit trop la vuë des *modernes*, c'étoit un inconvenient, ou ils ne pouvoient pas remédier ; mais que lesdits modernes devoient considérer, qu'ils en étoient suffisamment dédommagez par l'ombre dont cette même hauteur les favorisoit ; que pour ce qui régardoit l'offre, qu'ils faisoient d'abaisser le *coupeau*, dont la hauteur leur étoit importune, il y avoit de la folie, & de l'ignorance à le proposer, puisque toute cette colline, étoit d'un roc si dur, qu'ils ne feroient, qu'y user en vain leurs outils, & leurs forces ; que par conséquent les *modernes* feroient mieux de songer à élever leur propre terrain, & que tout le Peuple des *anciens* ne le permettroit pas seulement, mais qu'il s'offroit à y contribuer de tout son pouvoir.

Cet expédient fut rejetté avec beaucoup de mépris par les modernes, qui continuoient toujours à insister sur leur al-

alternative, que les anciens n'avoient garde d'accepter.

Là-dessus on en vint à une rupture ouverte suivie d'une Guerre cruelle, & opiniâtre soutenuë du coté des anciens par la valeur des chefs & par le secours de quelques braves Alliez, & du coté des modernes par la supériorité du nombre, qui par des recruës continuelles réparoit en moins de rien les pertes, qu'ils soufroient dans les combats ; peu de jours se passent qu'il n'y ait quelque rencontre, & déja on a répandu des ruisseaux entiers d'Ancre ; qui n'ont fait qu'augmenter l'aigreur, & l'animosité des deux partis.

Je suis obligé d'avertir ici le Lecteur que ce qui sert de fleches & de javelots dans les *Combats Savans*, c'est cet *Encre* qu'on fait sortir avec violence de certaines machines nommées *plumes*, qui sont lancées sur l'ennemi par les Heros des deux Armées, avec force, & avec adresse ce qui fait ressembler leurs Batailles aux Combats des *Porc-Epics*.

Cette liqueur dangereuse a été composée par l'Ingenieur qui l'inventa, de deux Ingrédiens, de *noix de Galle* &

de *Couperose*, qui par leur amertume, & leur venin sont convenables au caractere des Combattans, & propres à enflammer leur Bile & leur animosité.

C'étoit une coutume, parmi les Grecs, après un combat dont la victoire pouvoit en quelque sorte passer pour douteuse, de dresser des trophées de coté, & d'autre; ceux qui avoient réellement eu le dessous, vouloient bien faire cette dépense, aussi bien que les vainqueurs, pour ne pas abatre le courage de leur parti; il y avoit dans cette coutume quelque chose de si noble, & de si prudent qu'on l'a fait revivre depuis peu, & qu'on en a fait un Article important de l'Art militaire.

Nos Savans Guerriers ont trouvé bon de l'adopter, & d'y rafiner encore; après une dispute opiniâtre & sanglante, chaque parti dresse des trophées à sa prétenduë victoire, avec de magnifiques inscriptions contenant les preuves de la justice de sa cause, avec un recit fidelle & impartial de la Bataille, & de toutes les particularitez, qui doivent le faire passer pour *vainqueur*; les

tro-

trophées de ceux, qui ont été batus sont toujours les plus pompeux, & les plus chargez d'ostentation. On leur donne les titres d'*Argumens*, de *Disputes*, de *Considerations Briéves*, de *Reponses*, de *Repliques*, de *Remarques*, de *Reflexions*, d'*Objections*, & de *Refutations*; on les érige en * original, & quelquefois aussi en † *abregé* dans toutes les places publiques, pour les exposer à la curiosité, & à l'admiration de tous ceux, qui passent; de là les principaux, & les plus grands sont transportez dans certains Magazins, qu'on apelle *Bibliotheques*, où on leur assigne un quartier à part, dans lequel ils commencent à briller sous le nom de *Livres de Controverses*.

§ Ces Livres conservent d'une ma-

 niere

* Les Ouvrages mêmes.

† Les titres affichez aux coins des ruës.

§ Toute cette allegorie est pleine de beautez, & il est difficile de trouver aucune production de l'Esprit humain, où il y ait tant de feu, tant de force d'imagination, & une ironie aussi fine; il faut pourtant avouër qu'elle est extrêmement forcée, & que l'imagination du Lecteur a de la peine à se prêter à des livres qui sont armez de Cuirasses, de Javelots, &c. qui montent à Cheval,

niere presque miraculeuse le caractere, & l'Esprit qui a animé les Heros euxmêmes, pendant qu'ils étoient en vie; soit que l'ame de ces Guerriers si vienne loger après leur mort par une Metampsicose assez naturelle, comme c'est l'opinion la plus generalement reçûë; soit qu'il arrive dans les Bibliotheques ce qui est ordinaire dans les autres *Cimetieres*, où l'on prétend qu'un certain Esprit, ou une certaine Ombre rode à l'entoure du monument jusqu'à ce que le cadavre soit entierement réduit en poussiere.

Ces

val, qui ont des bras, des jambes, une tête. La vraisemblance est l'ame de la fiction. On pourroit pourtant diminuer un peu cet inconvenient, si l'on vouloit suposer, que toutes ces actions guerrieres & tout cet équipage est attribué ici à ces *Ombres* qui hantent les Bibliotheques, à ce que dit l'Auteur, commes les Ombres des corps humains rodent autour des Cimetieres. S'il avoit voulu un peu mieux déveloper cet expedient, l'imagination du Lecteur en auroit été extrêmement soulagée; c'est dommage que dans certains endroits il paroit boucher lui-même l'ouverture qu'il nous donne ici, en mettant un livre veritable à la place d'un Cavalier, avec tout son équipage. J'ai trouvé bon de tourner ces endroits un peu autrement, pour ne pas choquer la Critique délicate du public François.

Ces *Esprits*, qui hantent les Bibliotheques sont généralement d'un naturel fort inquiet, & sur tout ceux qui appartiennent aux livres de controverses sont d'une violence, & d'une fougue si épouvantable, que les Bibliothecaires sont obligez de les releguer dans quelque coin à part; la prudence de nos Ancêtres est allé même jusqu'à les lier de * chaines de fer pour empêcher leurs violences, & pour les forcer à la Paix; voici le motif qui leur inspira cette pensée salutaire. Dès que les Ouvrages de *Scot* parurent dans le monde, on les plaça dans une certaine Bibliotheque très-fameuse, & on leur assigna leur quartier; mais à peine cet Auteur fut il établi dans ce séjour, qu'il alla faire une visite à son Maitre *Aristote*; après les complimens ordinaires ils firent une Conspiration contre *Platon*, qu'ils résolurent de saisir par force, & d'aracher du poste, qu'il avoit occupé parmi les Theologiens depuis plus

* Les livres dans les Bibliotheques publiques en Angleterre sont atachez aux planches par de petites chaines, afin qu'on ne les emporte pas.

avoit été un des plus fiers champions ; dans une Escarmouche, qui étoit arrivée sur le *Parnasse* il avoit fait veu de terrasser de ses propres mains deux chefs du parti opposé, qui gardoient un défilé au haut du roc ; mais en s'efforçant de grimper jusque-là, il avoit été extrêmement traversé par sa Pesanteur, & par sa *force centripete*, une qualité fort ordinaire parmi ceux, qui ont embrassé le parti des modernes.

Comme ils ont la tête fort legere, ils ont une grande vivacité dans leurs speculations ; il n'y a rien de si élevé, où ils ne s'imaginent pouvoir atteindre sans peine, mais quand ils veulent mettre leurs speculations en pratique, ils sentent un poids extraordinaire autour de leur talons, & de toutes les parties inférieures de leur corps.

Aïant manqué de cette maniere un dessein si glorieux, le Heros disgracié de la fortune, en eut une rancune prodigieuse contre les *anciens* ; il ne négligea rien pour en donner des marques, en plaçant dans les apartemens les plus magnifiques du Château les Ouvrages de leurs adversaires, dans le tems que tout livre, qui osoit se déclarer

rer fauteur des anciens, étoit enterré tout vif dans quelque reduit obscur, & menacé d'être jetté par les fenêtres, dès qu'il donneroit la moindre marque d'être mécontent d'un traitement si inhumain.

Il arriva environ le même tems, que parmi tous les livres de cette fameuse Bibliotheque il regnoit une grande confusion de rang, dont on donnoit plusieurs raisons differentes; quelques uns l'attribuoient à une bonne quantité de *poussiere savante*, qu'un tourbillon de vent avoit enlevé d'une planche remplie de modernes, & jettée dans les yeux du *Seigneur Chatelain*.

D'autres asseuroient, qu'il se faisoit un plaisir *d'éplucher les vers des Auteurs Scolastiques*, & de les manger tout en vie, à son déjeuner, & que par malheur quelques uns de ces insectes s'étoient glissez dans sa ratte dans le tems que d'autres étoient montez dans son cerveau, ce qui ne pouvoit que causer de grands troubles dans l'une & dans l'autre de ces parties. Il y en avoit enfin, qui soutenoient, qu'à force de se promener dans les ténébres, par les Galeries de la Bibliotheque, il en avoit

ab-

absolument oublié la situation, & que par là, quand il s'agissoit de remettre les livres dans leurs niches, il étoit sujet à se méprendre, & à placer *Des-Cartes*, a côté d'*Aristote*. C'est ainsi que le pauvre *Platon* se trouvoit entre, *Hobbes*, & entre *l'Histoire des sept Sages*, & que *Virgile* avoit pour plus proches voisins, *Dryden* d'un coté, & *Withers* de l'autre.

Les affaires se trouvant dans cette situation, les livres, qui s'étoient déclarez les patrons des modernes, choisirent un d'entr'eux pour faire le tour de la Bibliotheque, afin d'examer le nombre & la force de ceux de leur parti.

Le Deputé s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse, & aporta avec lui une liste de tous leurs Partisans qui étoient en état de porter les armes, ils étoient en tout cinquante mille, la plûpart Chevaux-legers, Infanterie pesemment Armée, & Troupes Mercenaires, il est vrai que les Fantassins avoit d'assez mauvaises armes, & de plus mauvais habits. Les Cavaliers étoient d'une grande taille, mais sans vigueur, & sans feu, excepté quelques uns, qui étoient devenus d'as-
sez

ſez bons Guerriers, en voïageant parmi les anciens.

Tout étoit alors dans une grande criſe, la Diſcorde, qui poſe ſes pieds à terre, & qui leve ſon front juſques dans les Cieux, s'étoit ſaiſi du cœur des Heros; le ſang leur bouillonnoit dans les veines, & leur haine commença à éclàter par des invectives.

Dans ces circonſtances un Ancien ſe trouvant tout ſeul de ſon parti ſur une planche, qui ſe plioit ſous les Modernes, offrit avec beaucoup de moderation, de plaider la cauſe de ſon parti, & de faire voir par de bonnes preuves, qu'il méritoit le premier rang, par ſa longue poſſeſſion, par la prudence de ſa conduite, par ſon antiquité; & ſur tout, par les bienfaits, dont il avoit comblé les modernes. Les autres nierent hardiment toutes ces propoſitions; ils s'étonnerent ſur tout de ce que les anciens oſoient inſiſter ſur leur *antiquité*, pendant qu'il étoit de la derniere évidence, que c'étoient préciſement les *modernes*, *qui étoient les plus anciens*. *D'ailleurs* continuerent-ils, *vous avez grand tort de parler des obligations*, *que nous avons à ceux de votre parti*, *il eſt vrai*

vrai que nous ſommes informez, que quelques uns d'entre nous ont été aſſez lâches, pour vous emprunter leur ſubſiſtance; mais les autres, qui ſont le plus grand nombre ſans comparaiſon, & ſur tout nous autres Anglois & François, *Nous ſommes ſi éloignez d'imiter un exemple ſi honteux, qu'à peine avons-nous eu jamais un quart d'heure de converſation avec vous autres. Nos Chevaux ſont nourris dans nos propres haras, nos armes ſortent de nos propres forges, & c'eſt à notre propre adreſſe, que nous devons l'étoffe, & la façon de nos habits*; par haſard *Platon* ſe trouva ſur la planche voiſine, & voïant que ceux, qui venoient de parler, étoient tout en *guenilles*, comme je l'ai tantôt inſinué; que leurs Chevaux, n'étoient que des haridelles, que leurs Armes n'étoient que de bois pourri; & que la rouille couvroit leurs cuiraſſes d'un bout à l'autre, il ſe mit à rire, & prenant cet air ironique qu'il avoit herité de *Socrate*, il jura par l'ame de ſon Maître *qu'il étoit de leur ſentiment.*

Les *Modernes* ne s'étoient pas conduits dans leurs brigues, avec aſſez de ſecret, pour en dérober la connoiſſance

ce à leurs adverſaires; ceux qui avoient commencé la querelle, en voulant diſputer le rang aux *anciens*, avoient parlé ſi haut, d'en venir à une Bataille, que *Temple* l'ayant entendu en avoit averti ſes bons Amis, qui là-deſſus raſſemblerent leurs forces diſperſées, dans l'intention d'agir défenſivement; ce qui fit deſerter pluſieurs modernes, & entre autres *Temple* lui-même, pour ſe ranger ſous les Etendarts des *anciens*. Il avoit été élevé parmi eux, & les habitudes qu'il avoit contractées avec leurs chefs, avoient établi entre eux & lui un Commerce d'amitié étroite. Auſſi leur rendit-il dans cette célébre action des ſervices ſignalez.

Dans ces entrefaites il arriva par haſard un accident très-remarquable; au haut d'une grande fenetre vivoit une certaine *araignée* enflée juſqu'à la *premiere grandeur* par la deſtruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles étoient répanduës devant la porte de ſon Palais, comme les os de pluſieurs corps humains déchirez ſont étalez devant la caverne de quelque Geant; les avenuës de ſon Château étoient toutes fortifiées à la moderne,

&

& renduës de difficile aproche par un grand nombre de *piquets*, *& de Palissades*; après avoir passé par differentes Cours, on venoit au centre de la Citadelle, où l'on voïoit l'Heroïne elle-même dans son apartement dont les fenêtres répondoient à chaque avenuë, & où il y avoit force portes, par lesquelles elle pouvoit faire des sorties, pour aller à la petite Guerre, ou pour repousser ses ennemis.

Dans cette demeure elle avoit vécu long-tems au milieu de la Paix & de l'abondance, sans avoir rien à craindre des ataques des hyrondelles, & des balais. Elle étoit encore dans cette agréable situation, quand l'aveugle fortune conduisit de ce côté-là le vol d'une *Abeille*, qui voïant une vitre cassée offrir une ouverture à sa curiosité se glissa dans l'apartement & après l'avoir traversé plusieurs fois d'un bout à l'autre se percha par hasard sur un Ouvrage de dehors de la Citadelle que je viens de dépeindre. Le foible édifice pliant sous ce poids superieur fut ébranlé jusqu'aux fondemens; trois fois l'abeille emploïa toutes ses forces pour se fraïer un passage, & trois fois le Châ-

teau

teau menaça de crouler ſur ſa baze. *L'Araignée* qui étoit placée dans le centre, ſentant ces terribles ſecouſſes, s'imagina que l'univers alloit rentrer dans le Cahos, ou que Lucifer, avec toutes ſes legions, étoit venu pour vanger le meurtre de tant de miliers de *Couſins*, & de *Mouches*, qui par les maux qu'ils cauſent à la race humaine, peuvent fort bien paſſer pour *ſes Amis & ſes Alliez.*

La guerriere ne laiſſa pas de ramaſſer tout ſon courage, & de ſortir vaillamment de ſon apartement, pour aller à la rencontre de ſa deſtinée; mais l'ennemi étoit déja bien loin; *l'Abeille* s'étant enfin tirée de ce labyrinthe, s'étoient poſtée à quelque diſtance de là, ocupée à ſe débaraſſer les aîles, des reſtes du piége qu'elle avoit briſé, & dont elle avoit emportée une grande partie. *L'Araignée* étoit ſortie cependant de ſa niche, & voïant le déſordre, & les ruines de ſes fortifications, penſa perdre l'Eſprit; elle ſe mit à renier avec beaucoup d'Emphaze, & fut ſur le point de créver à force d'enfler ſa bedaine, jettant à la fin les yeux ſur *l'Abeille* & devinant la cauſe par l'effet,

fet, comme une personne d'une grande Sagesse ; *la peste t'étouffe*, dit-elle, *double Fille de chienne ; c'est toi aparemment qui a causé ici tout ce Diable de fracas ; ne pouvois-tu pas voir où tu allois, impertinente étourdie, que tu ès crois-tu que je n'ai rien à faire qu'à reparer tes sottises ? Tout doucement, tout doucement, ma grande Amie* ; repondit *l'Abeille*, qui étoient déja netoïée, & que la satisfaction de s'être tirée des Pates de Dame *Araignée* rendoit fort disposée à la raillerie ; *je vous donne ma parole d'honneur, que de ma vie je ne mettrai plus les pieds dans votre magnifique Palais ; foi d'*Abeille *d'honneur, ma curiosité est pleinement satisfaite. Malheureuse*, repliqua l'Araignée *si ce n'étoit pas une coutume inviolable de toute notre illustre maison de ne pas sortir en raze Campagne, pour combattre un ennemi, j'irois t'aprendre à être plus circonspecte dans ta conduite. Fi donc*, Madame, *ne vous fachez pas*, *repartit* l'Abeille, *si la colere vous enfle de cette force-là vous perdrez absolument tous les materiaux, dont votre ventre est le Magazin, & je crois que vous n'en aurez pas trop, pour reparer votre Chateau,*

&

& pour lui rendre son premier éclat. Comment donc, Scelerate, dit la Fille d'Arachné, *tu as encore l'effronterie de faire la railleuse ? tu ferois bien d'avoir un peu plus de respect, pour une personne, qui t'est si fort superieure de l'aveu de tout le monde*. En verité Madame, dit l'Abeille, *le parallele entre vous & moi, seroit une piéce d'esprit des plus divertissantes, vous m'obligeriez fort si vous vouliez bien l'entreprendre, & me communiquer les raisons, qui portent tout le monde à vous mettre si fort au-dessus de moi*.

A ce discours l'*Araignée* s'étant donné, à force de s'enfler, le veritable volume d'un disputeur ardent & impetueux, commença à argumenter dans le veritable esprit de la controverse, bien résoluë de pousser ses preuves avec toute la *scurrilité* d'une harangere, de n'avoir aucun égard aux objections, & de ne point changer de sentiment à quelque prix que ce fut.

Je crains bien, dit-elle, *de me faire tort en me comparant à une malheureuse comme toi ; tu n'ès qu'une vagabonde, une gueuse, qui n'as ni feu ni lieu, ni provisions, ni heritage ; tes parents ne t'ont*

t'ont donné qu'une paire d'aîles, & un impertinent basson *dont le bourdonnement te fait donner au Diable; tu ne trouves ta substance, que dans un brigandage universel, tu n'ès que la* flibustiere *des Campagnes & des jardins, & tu as tant de panchant pour le larçin, que tu déro-bes les orties comme les violettes, simple-ment pour le plaisir de dérober. Pour moi je suis une heritiere considerable enrichie par la nature même, & c'est de mon pro-pre corps, que je tire tout ce qui m'est nécessaire, pour ma subsistance. Mon ha-bileté égale mes thrésors, & pour te fai-re voir quel progrès j'ai fait dans les * Mathematiques examine bien ce Châ-teau, non seulement tous les materiaux en sont emanez de ma substance même; mais mes propres mains l'ont bâtie, j'en suis l'Architecte moi-même.*

Je suis bien-aisé, repartit l'Abeille, *d'une maniere gaie & tranquille, que vous daigniez avoüer que j'ai acquis mes aîles & ma musique, par des voïes legi-times, & que je n'en suis redevable qu'à la*

* C'est le grand fort des modernes, c'est au public à juger si l'Auteur a raison de les turlu-piner là-dessus.

la nature. Il eſt à croire pourtant que la providence ne m'auroit pas acordé ces deux dons conſiderables ſans les deſtiner aux fins les plus nobles.

Je vous avouë volontiers, que je vais chercher ma ſubſiſtance dans les Campagnes, & dans les jardins, & que je n'en épargne pas les moindres fleurs; mais ce que j'en receuilles m'enrichit, ſans leur rien faire perdre de leur beauté, de leur gout, & de leur odeur, je dirai peu de choſe de votre habileté dans l'Architecture, & dans les Mathematiques. Je vois aſſez que dans cet Edifice, dont vous étes ſi fiere, il y a du travail & de la methode, mais il eſt évident par une ſeule experience, également facheuſe pour vous & pour moi, que les materiaux n'en valent rien, & j'eſpere que deſormais vous aurez autant d'égard à la ſolidité de la matiere, qu'à la methode, & à l'Art. Vous vous ventez avec beaucoup d'oſtentation, que vous n'avez pas la moindre obligation à aucune autre créature, & que vous tirez de vous même tout ce qui vous eſt néceſſaire. S'il eſt permis de juger de la liqueur contenuë dans un Vaiſſeau, par celle, qui en ſort; tout ce diſcours pompeux veut dire ſeulement, que votre poi-

trine eſt un magazin d'ordure & de poiſon, & quoique je n'aïe pas le moindre intérêt à diminuer la proviſion, que vous poſſedez, de l'une & de l'autre de ces richeſſes, je doute pourtant que pour les entretenir toujours dans une abondance égale, vous n'aïez beſoin de quelque ſecours étranger; les exhalaiſons, qui viennent de la terre, ſuppléent indubitablement aux Vilenies, que vous diſſipez continuellement, & la mort d'un inſecte vous fournit du poiſon pour en détruire quelque autre.

Pour ne me pas étendre beaucoup ſur un ſujet auſſi déſagreable, je vous dirai que toute la diſpute entre nous ſe réduit à ceci; quel Etre doit paſſer pour le plus noble, ou celui qui enflé d'un ſot orgueil, s'amuſe à une contemplation, qui ne s'étend qu'à l'eſpace de quatre pouces à l'entour de lui, & qui tirant tout de ſoi-même, convertit tous les alimens en excremens & en venin, & ne produit rien qu'une toile ſale & inutile, ou bien celui qui par le moïen d'une agitation continuelle, d'une recherche penible, d'une aplication aſſidue, d'un jugement ſolide, & d'un diſcernement délicat enrichit ſa maiſon de Cire & de Miel?

Ce

Ce sujet fut débatu avec tant de chaleur, & d'un ton de voix si haut, & si aigre, que les deux parties qui étoient en armes, au-dessous de ces animaux suspendirent leurs animositez, pour atendre la fin de cette dispute; elle ne fatigua pas leur patience, car *l'abeille* ménagére du tems, n'eut pas plûtôt fini son plaidoïé, qu'elle s'envola vers un bocage de rosiers, sans atendre la rèplique de son Antagoniste, qui étoit alors précisement dans la situation d'un Avocat, qui médite une réponse à des raisons qu'il ne s'est pas donné la peine d'écouter.

Les deux partis ennemis se remirent à songer là-dessus à leurs propres affaires, dont ce qui venoit de se passer étoit dans le fond une image assez ressemblante; * *Æsope* fut le prémier, qui rompit le silence; il avoit été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politesse du *Chatelain*, qui avoit

* On a vu dans la Préface du Libraire, que *Bentley* avoit extrêmement maltraité *Æsope* & *Phalaris*, il avoit fait tous ses efforts pour dégrader Æsope, pour lui ôter sa grande antiquité, & plusieurs Ouvrages, qu'on lui a toujours attribuez.

avoit déchiré son Titre, effacé la moitié de ses Pages, & qui l'avoit enchainé dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de modernes.

Prévoïant qu'on en viendroit bientôt aux extrêmitez les plus fâcheuses, il se servit de toute son industrie, & il revetit mille formes differentes, pour échaper de ses fers; à la fin aïant emprunté la figure d'un Ane, il fut pris par le Seigneur Châtelain pour un *moderne*, & par là il trouva l'occasion de s'échaper, & d'aller joindre ses Compagnons les *anciens*, justement dans le même instant que l'Araignée, & l'Abeille entroient en matiére sur la superiorité de leur rang, & de leur mérite; il leur prêta l'atention la plus forte, & écouta leurs Harangues avec tout le plaisir imaginable, quand elles furent finies, il jura qu'il n'avoit jamais vû deux sujets aussi exactement paralleles, que celui qui se traitoit au haut de la fenêtre & l'autre dont il s'agissoit dans les Galeries; *les Antagonistes que nous venons d'entendre ont admirablement bien fait valoir leurs avantages*, dit-il, *& ils n'ont rien négligé de tout ce qui étoit capable de donner de la vraisemblance à leurs*

leurs preuves, on peut dire qu'ils ont épuisé la matiere; il ne s'agit que d'apliquer leurs raisonnemens à notre querelle, & de comparer ensemble les travaux, & les productions de ceux de notre parti, & de ceux du parti contraire; si nous voulons bien suivre cette methode judicieuse de l'Abeille, *notre plaidoïer est fait, & la Sentence peut être prononcée dans le moment même.*

*Dites moi, Messieurs, je vous prie, peut-on s'imaginer quelque chose, qui represente mieux les modernes, que l'*Araignée, *& qui en atrape mieux les manieres, le tour d'esprit, & les Paradoxes; elle plaide pour elle-même & pour ses bons Amis les modernes, en faisant une grande parade de ses trésors naturels, de son grand Genie, & de son talent à tirer d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire, sans être obligée du moindre secours à qui que ce soit; elle étale encore sa grande habileté dans l'Architecture, & les progrès, qu'elle a fait dans les Mathematiques.* L'Abeille, *Avocat de nous autres anciens lui répond, que s'il faut juger du Génie, & de l'invention des modernes par leurs productions, il n'est pas possible de ne pas éclater de rire en entendant de pareilles*

*Gasconnades ; dressez les plus beaux plans du monde, avec tout ce que l'Art & la methode peuvent fournir de plus exact & de mieux arrangé, cependant si vous n'emploïez à vos édifices, que des ordures tirées de vos propres entrailles, ou des chimeres émanées de votre propre cerveau moderne, tout ce beau plan n'aboutira, qu'à une toile d'*Araignée*, & si elle n'est pas d'abord détruite, il ne faudra l'attribuer, qu'à l'oubli, à la négligence, ou à l'obscurité de l'endroit, qui lui tient lieu d'Asyle ; voilà tout ce qu'on peut attendre du grand Génie des modernes, si l'on y ajoute une riche veine de chicanes, de Satyres, qui ne répond pas mal à la source abondante de venin, dont se glorifie* Dame Araignée ; *ils prétendent comme elle, ne devoir à personne ce fond inépuisable de poison, & comme elle, ils l'entretiennent continuellement par la nouriture qu'ils tirent des insectes, de la vermine du siècle. Pour nous autres Anciens, nous sommes contens, comme l'*Abeille, *de n'avoir à nous que nos aîles & nos voix, c'est-à dire, nos courses & notre langage; tout ce que nous acquerons d'ailleurs nous coute des travaux, des recherches, & des Voïages penibles dans toute l'étenduë de la natu-*

nature ; mais au lieu de ne nous fournir que de Venin, nous remplissons nos Ruches de Miel & de Cire, & ainsi nous communiquons au genre-humain ce qu'il y a de meilleur & de plus noble, la Douceur & la Lumiere.

Il est très-difficile d'exprimer le tumulte horrible, qui suivit ce long Commentaire d'*Esope* : les deux differens partis, quoique les impressions, qu'ils en reçûrent, fussent d'une nature fort differente, furent par là également excitez à décider la querelle par une Bataille ; d'abord tous les Guerriers se rangérent sous leurs drapeaux, dans les deux extrêmitez oposées de la Sale, où l'on se mit à déliberer de coté & d'autre sur les moïens de remporter l'honneur de cette grande, & importante journée.

Les Modernes avoient toutes les peines imaginables à s'acorder sur le choix de leurs Commandans, & rien n'étoit capable d'empêcher des mutineries parmi eux, que le péril prochain, dont les menaçoit un ennemi puissant ; la discorde sur ce sujet fut terrible surtout dans la Cavallerie, où le moindre Guerrier prétendoit à la dignité de Generalissime,

lissime, depuis le [a] *Tasse* & *Milton*, jusqu'à *Dryden* & *Withers*. Ces troubles furent enfin apaisez; la Cavalerie légère fut confiée à la prudence & à la valeur, de [b] *Cowley*, & de *Perrault*; le Commandement des Archers fut donné à *Des-Cartes*, *Gassendi*, & *Hobbes*, Chefs d'une bravoure, & d'une conduite experimentées; leur force étoit si grande qu'ils pouvoient faire voler leurs fleches, au-dessus de l'Athmosphere de la Terre, sans qu'elles y retombassent jamais; à cette hauteur elles se changeoient en *Meteores*, semblables à la fle-

[a] *Le Tasse* & *Milton*, sont deux Poëtes Epiques modernes dont l'Auteur fait le plus de cas, au lieu qu'il méprise fort *Dryden*, & *Withers*, qui ont écrit dans le même genre; Milton a fait un Poëme intitulé le *Paradis perdu*, sujet bisarre, qu'il n'a pas laissé de manier avec une très-grande habileté; il y a de très-grandes beautez dans ce Poëme.

[b] *Cowley* est un fameux Poëte Anglois célébre par sa poësie lyrique & sur tout par ses Odes tendres. Dans l'Original on lui donne pour Compagnon *Despreaux*; j'ai mis *Perrault* à la place, parce que je conjecture qu'il doit être dans le MS. *Despreaux* a pris trop de peines pour défendre les Anciens, pour qu'il ne doive pas avoir pris leur parti aussi bien que *Temple*.

flèche [a] d'*Evandre*, ou aux fusées, qui dans l'air se metamorphosent en étoiles. [b] *Paracelse* menoit des montagnes de la Rhétie, toûjours couvertes de nege, un Bataillon fort adroit à jetter des Carcasses très-puantes; & un grand corps de Dragons composé de differens Peuples suivoit les enseignes de leur Capitaine [c] *Harvey*; ils étoient armez en partie de feaux, les armes de la mort, en partie de lances, & de longs couteaux tous trampez dans le poison, & en partie ils tiroient des [d] balles d'une nature très-pernicieuse, & ils ne se servoient que de [e] poudre blanche,

 qui

[a] Virgile dit dans l'Eneïde que dans les jeux celebrez à l'honneur d'Anchise, la fleche d'*Evandre* fut changée en astre; l'Auteur turlupine ici le Systême des Tourbillons.

[b] *Paracelse* fameux Medecin Chimiste de la Suisse : il a pris toute une autre methode que celle de Galien, & il a fait tous ses efforts pour le décrediter; ces *Carcasses puantes* indiquent ici les *remedes Chimiques*.

[c] *Harvey* étoit Medecin du Roi Charles I. on lui atribue generalement d'avoir découvert la *Circulation du Sang*.

[d] Pilulles.

[e] Cette poudre blanche est de la mort-aux-rats. L'Auteur traite ici les Medecins modernes d'empoisonneurs & d'assassins; c'est pour cette raison qu'il

qui tuoit infailliblement tous ceux qu'elle touchoit. Il y avoit encore plusieurs gros Bataillons de Fantassins pesemment armez, tous étrangers & mercenaires commandez par les Capitaines *Guicciardin*, *Davila*, *Polydore Vergile*, *Buchanan*, *Mariana*, *Camden*, & d'autres de la même reputation. Les Ingenieurs avoient pour Chefs [a] *Regiomontanus* & *Wilkins*. Il y avoit encore de grandes Troupes, qui dans le fond n'étoient qu'une multitude confuse menée par [b] *Scot*, *St. Thomas*, & *Bellarmin*; c'étoient des Gens d'une taille énorme, mais destituez d'armes, de courage, & de discipline militaire. Le reste de l'Armée ne consistoit que dans une foule mal reglée de Valets & de Marodeurs conduits par [c] *l'Estrange*,

qu'il les armes de fleaux, de couteaux envenimez, &c.

[a] Mathematiciens de reputation.

[b] Les Scolastiques Auteurs confus, & qui donnent dans le Verbiage.

[c] C'est un Traducteur de plusieurs Ouvrages de morale. On parle ici des livres de ces sortes de gens comme indignes de la relieure; & on les apelle marodeurs, parce qu'ils ne se parent que des dépouilles d'autrui.

ge, ce n'étoit que des faquins qui ſuivoient le Camp uniquement pour faire quelque butin; à peine avoient-ils quelques lambeaux pour ſe couvrir.

L'armée des *Anciens* étoit beaucoup inferieure en nombre; [a] *Homere* commandoit la Cavallerie, & *Pindare* les Chevaux-legers, *Euclide* étoit Ingenieur-General, *Platon*, & *Ariſtote* commandoient les Archers, *Herodote* & *Tite-Live* les Fantaſſins, & *Hypocrate* les Dragons; les Alliez avoient pour Chef *Voſſius*, & le corps de reſerve étoit ſous le Commandement le *Temple*.

Dans le tems qu'on ſe préparoit à en venir aux mains, la Renommée qui faiſoit autrefois ſon ſéjour d'un grand appartement de la Bibliotheque Roïale, vola à tire-d'ailes vers le Palais de *Jupiter*, à qui elle fit un raport fidelle de tout ce qui s'étoit paſſé entre les deux partis ennemis; cette Déeſſe, quoique

[a] Par la *Cavallerie* l'Auteur entend les Poëmes Epiques; par les *Chevaux legers* les Odes, & d'autres pieces de petite étenduë. Par les *Archers* les Philoſophes; par les *Dragons* les Medecins; par les *Ingenieurs* les Geometres, par les *Fantaſſins* les Hiſtoriens.

acoutumée à semer de faux-bruits parmi les hommes, dit toujours la verité, quand elle parle aux Dieux. Le Pere des Dieux & des hommes consterné de cette mauvaise nouvelle, assemble aussitôt dans la voïe lactée le Conseil des Divinitez du prémier ordre; il leur déclare le motif qui le portoit à les assembler, & les instruit de la cruelle Bataille, qui étoit sur le point de se donner entre des créatures Anciennes, & modernes apellées *Livres*; affaire de la derniere importance, où l'Olympe devoit prendre le plus grand intérêt. *Momus* Patron des Modernes fit une Harangue excellente en leur faveur, qui fut aussitôt réfuté par la sage *Minerve* Protectrice des Anciens.

La discorde alloit diviser toute l'Assemblée en deux factions differentes, quand *Jupiter* ordonna qu'on apportât le *Livre des Destinées*; *Mercure* mit aussitôt devant le Maître du monde quatre grands volumes, qui contenoient tous les évenemens passez, présens & futurs; dès que *Jupiter* eut lû tout bas le décret, qui regardoit cette fatale journée, il referma le livre sans communiquer

à

à qui que ce fut ce qu'il venoit d'aprendre.

Hors des portes du Palais, où se tenoit le Conseil, il y avoit une grande troupe de Divinitez légères, Domestiques du Pere des Dieux; c'est par leurs moïens qu'il regle toutes les affaires sublunaires; ces Dieux voïagent d'ordinaire ensemble en guise de Caravane, tantôt plus tantôt moins nombreuse; & ils sont atachez ensemble comme une Troupe de Galeriens par des chaines extrêmement deliées, qui sont atachées au grand orteuil de *Jupiter*. Quand ils lui font quelque raport, ils n'aprochent jamais que jusques au degré le plus bas de son Trône, & ils ne lui parlent que par un long tuiau, afin que leur Maître seul puisse entendre ce qu'ils ont à lui dire. Ces Divinitez sont nommées par les hommes *accidens*, ou *hazards*, mais les Dieux les apellent *Causes Secondes*.

Jupiter ayant instruit de ses ordres quelques uns de ces Ministres de ses volontez absolus, ils s'envolérent avec rapidité & se posérent sur le faîte de la Bibliotheque Roïale, d'où, après avoir consulté ensemble pendant quelques mi-

 nutes,

nutes, il se glisserent sans être vus dans les Galeries & se préparérent à executer les commandemens du Souverain du haut Olympe.

Momus saisi d'aprehension, & se rapellant dans l'esprit une ancienne Prophetie, qui ne prognostiquoit rien de bon à ses chers Enfans les Modernes, dirigea son vol vers le séjour d'une Divinité maligne apellée *Critique*. Elle à son Palais dans la *Nouvelle Zemble* au haut d'une montagne couverte de Neges éternelles. Il la trouvà étenduë dans sa caverne sur les dépouilles d'un nombre infini de volumes moitié devorez. A sa droite étoit assis le Dieu de *l'ignorance* son Pere & en même tems son époux, aveuglé par l'âge ; elle avoit à sa gauche *l'orgueil* sa Mere, qui ornoit la tête de sa Fille d'une coeffure de papier qu'elle avoit déchiré elle-même ; près d'elle étoit sa Sœur l'*opinion* au pied leger ; elle a les yeux bandez, la tête dure, & pesante, & cependant elle est pleine de vivacité & dans un mouvement perpetuel.

Il vit badiner à l'entour d'elle ses Enfans *le bruit* & *l'impudence*, la *stupidité*, & la *vanité*, la *décision*, la *pedanterie*,

& la *grossiereté*. La Déesse avoit des griffes semblables à celles d'un chat, sa tête, sa voix, & ses oreilles, representent celles d'un Ane, sa prunelle étoit tournée en dedans, comme si elle ne se plaisoit qu'à se considerer elle même; elle avoit pour nourriture les écoulemens de sa propre bile, & sa ratte étoit d'une si prodigieuse grosseur qu'elle causoit une élevation, de ce côté de son corps, égale à une mamelle de la prémiere grandeur. Sur le dehors de cette espece de bosse, il y avoit plusieurs *bouts*, que quelques monstres afreux venoient sucer avec une grande avidité, & ce qu'il y a de difficile à concevoir, c'est que cette ratte prodigieuse se remplissoit de nouveau plus vite que ces monstres n'étoient capables de la vuider.

Déesse, lui dit *Momus*, *à quoi songez vous? Avez-vous le cœur de vous plonger ici dans l'indolence, dans le tems que vos chers Adorateurs, les* Modernes, *vont entrer dans une cruelle Bataille? que dis-je, peut-être dans cet instant même tombent-ils déja sous le glaive redoutable de leurs fiers ennemis; quel homme voudra à l'avenir dresser des autels & faire des sacrifices à l'honneur de nos Divinitez.*

Hâ-

Hâtez-vous Déesse, précipitez votre vol vers l'Ile Britannique *& prévenez, s'il est possible, la destruction de nos favoris, tandis que je remplirai tout l'Olympe de brigues, & que je ne négligerai aucun artifice pour mettre les Dieux dans notre parti.*

Momus s'étant expliqué de cette maniere ne s'arrêta pas pour atendre une reponse, mais il livra la Déesse à ses propres réfléxions; furieuse elle se leve précipitemment, & comme il est ordinaire dans ces sortes de cas, elle évapore sa colere dans le Soliloque suivant.

C'est moi, qui donne la Sagesse aux Enfans & aux Idiots; par mon secours les Fils sont plus habiles que leurs Peres; par moi les petits Maîtres deviennent profonds Politiques, & les Ecoliers Arbitres de la Philosophie; par moi des Sophistes disputent & décident sur les profondeurs des Sciences; les beaux-Génies des Cafez inspirez par moi savent corriger le stile d'un Auteur, & déveloper ses moindres meprises, sans entendre ni son sujet, ni son langage; animez de mon Esprit les jeunes gens dépensent leur jugement, comme ils dépensent leur héritage, avant que d'en

*d'en avoir la possession, c'est moi, qui ai araché à l'Esprit & à l'érudition l'Empire, qu'ils exerçoient sur la Poësie, & qui ai su me placer, & me maintenir sur leur Trône; & un petit nombre d'*Anciens *séditieux osera se soulever contre mon pouvoir despotique? Allons chers Auteurs de mes jours, chassez pour un moment l'indolence de la vieillesse, qui vous accable, venez mes Enfans cheris, & vous ma charmante Sœur; montons sur mon Char & volons au secours des* Modernes, *qui se sont devouez absolument à mon service, & qui dans ce même moment s'ocupent à m'offrir une* Hecatombe, *dont l'agréable odeur frape déja mes narines.*

Elle dit; & se jettant rapidément sur son Char tiré par des Oyes apprivoisées, elle vole par dessus une grande étenduë de Païs, en répendant ses influences par tout où elle les croïoit nécessaires. Elle arriva bientôt à son Ile cherie, & en perçant l'Atmosphere épais qui en couvre la Capitale, elle répandit ses faveurs les plus précieuses sur ses deux Seminaires de * *Gresham* & de *Covent-garden*. Elle

* Assemblées de beaux-Esprits & de savans Modernes.

nos Troupes, pour leur Conseiller de donner au plûtôt le signal de la Bataille.

Ayant parlé ainsi elle saisit le plus afreux de ces monstres qui s'enflent du Suc de sa ratte, & le lui jetta dans la bouche d'une maniere invisible. Dans le même moment les yeux du Heros s'enflent, les prunelles semblent lui sortir de la tête, elles ne lancent que des regards furieux; des nuages noirs & épais couvrent son cerveau, où le monstre, qui s'y étoit glissé, avoit fait des ravages épouventables. Peu contente encore du secours qu'elle venoit de lui donner, la Déesse ordonna à deux de ses Enfans *stupidité* & *grossiereté*, de suivre par tout les pas du Guerrier, & de l'assister dans toutes les rencontres. Aïant pris de cette maniere tout le soin possible de sa chere *Progeniture*, elle s'évanouit dans un brouillard, & le Heros la reconnut pour la Déesse sa Mere.

L'Heure fatale étant enfin arrivée, le combat s'engagea, mais avant que d'oser entreprendre d'en raporter les évenemens differens, & les revolutions merveilleuses; je dois à l'exemple de plusieurs autres fameux Auteurs deman-

der

der aux Dieux cent langues, & autant de plumes. Encore n'y en auroit-il pas assez pour executer, comme il faut, une pareille entreprise.

Dis-moi, Déesse qui préside sur l'Histoire, dis-moi, qui fut le premier qui s'avança au milieu du champ de Bataille.

Paracelse étant à la tête de ses Troupes aperçut *Galien* dans l'aîle qui lui étoit oposée; il saisit un *javelot noüeux*, & le lui lance avec une force presque surnaturelle; le vaillant Ancien le reçoit sur son bouclier, & la pointe se brise dans la seconde doublure faite du cuir d'un puissant taureau. . . . .

. . . .

hic pauca desunt. . . . .

. . . .

. . . .

Ils portérent leur Chef dangereusement blessé dans son Char. . . . .

. . . .

Desunt nonnulla. . . . .

. . . .

. . . .

Aristote voïant *Bacon* * qui se poussoit

* C'est ce fameux Chancelier d'Angleterre.

ſoit dans la plaine d'un air furieux, place ſur ſon arc une fleche bien acerée ; il aproche la fatale corde juſqu'à ſa tête ; la fleche aîlée fend l'air avec la rapidité de la foudre, elle manque le brave moderne ; & vole par-deſſus ſa tête en ſiflant, mais elle frape le grand *Des-Cartes* ; la pointe trouve le défaut de ſon caſque, elle perce le cuir qui l'atache, & lui entre dans l'œuil droit ; la violence de la douleur fait pirouetter le vaillant *Archer*, comme une tempête agite les branches d'un jeune ſapin. Il accuſe les aſtres, de ſa deſtinée, juſqu'à ce que la mort comme une étoile d'une force ſuperieure l'envelope dans ſon tourbillon.

. . . . *Ingens hiatus hic in M. S.* . . . .
. . . .

Homere parut alors à la tête de la Cavalerie monté ſur un Cheval fougueux, que le Cavalier lui-même avoit de la peine à gouverner, mais dont un autre mortel n'oſeroit aprocher ſeulement. Il

ſe

ſe jette au milieu des rangs les plus ſerrez des ennemis, & renverſe tout ce qui s'opoſe à ſon paſſage, comme un tourbillon d'eau pouſſé par un ouragan abat une foible digue, qu'on lui opoſe. Raconte-moi, Déeſſe, qui fut le prémier qui tomba ſous ſa main foudroïante, & qui fut le dernier, qui eut la gloire de perir par ſes armes invincibles. *Gondibert* eut la temerité de vouloir l'arrêter ; ce Guerrier couvert d'une Cuiraſſe péſante, montoit un foible Hongre, moins fameux par ſon agilité, que par la docilité, qu'il montroit en ſe mettant à genoux toutes les fois, que ſon Maître vouloit monter ou deſcendre ; il avoit fait vœu à la Guerriere *Pallas* de ne pas quitter le Champ de Bataille avant que d'avoir dépouillé *Homere* de ſes armes ; inſenſé ! il ne connoit pas celui, qui les porte, il n'a pas la moindre idée de ſa force ; *Homere* le renverſe avec ſon cheval dans la pouſſiere, où il eſt foulé aux pieds des Courſiers ; ſaiſiſſant enſuite une puiſſante lance, il abat * *Denham* un moderne

* Poëte aſſez fameux mais qui à des endroits très-foibles ; c'eſt pour cette raiſon qu'on lui donne une Mere mortelle, & *Apollon* pour Pere.

ne plein de courage, il étoit descendue d'*Apollon* du coté paternel, mais sa Mere étoit de race mortelle ; le Dieu en prend la partie celeste, & en fait une étoile ; mais ce qu'il y avoit de terrestre dans ce malheureux Heros se vautre à terre dans son propre sang.

Tandis que le cheval d'*Homere* tue * *Westley* d'un coup de son pied nerveux, le Guerrier lui-même saisit *Perrault* l'arache de dessus son cheval, le jette contre *Fontenelle*, & du même coup il leur fait sauter la cervelle à l'un & à l'autre.

A l'aîle gauche, *Virgile* † parut à la tête de la Cavallerie, vetu d'armes d'un éclat extraordinaire & admirablement bien proportionnées à ses membres ; il pressoit les flancs d'un puissant Coursier gris-pommelé, qui marchoit d'un pas lent, mais dont la lenteur n'étoit qu'un effet de fierté & de vigueur. Ce Heros jetta les yeux sur l'Escadron qui lui étoit oposé, impatient d'y découvrir un objet digne de sa valeur.

* Poëte Meprisable.

† Le Caractere de *Virgile* moins fougueux & plus exact qu'*Homere*.

leur. Bientôt il vit sur un Hongre d'une taille monstrueuse un Guerrier sortir des Esquadrons les plus épais de l'Armée ennemie. Il avançoit lentement, mais avec un bruit effroïable. Son cheval vieux & maigre consumoit la lie de ses forces dans un grand trot, qui sans faire beaucoup de chemin, faisoit résonner les armes du Cavalier de la maniere la plus terrible.

Deja les deux Guerriers s'étoient aprochez jusqu'à la portée du javelot, quand l'inconnu demanda une tréve, & fit signe qu'il souhaitoit de parler à son illustre ennemi. Il leve aussi-tôt la visiere de son casque, au fond duquel on aperçut à peine un visage, qui, après un long examen, fut enfin reconnu pour celui de *Dryden*. A ce spectacle le brave Ancien parut saisi d'étonnement, car le casque avoit * neuf fois plus de volume que la tête, qui dans cet enfoncement avoit l'air d'une souris placé sous un dais, ou du front ridé d'un vieux Petit-Maître enterré dans le vaste contour d'une Perruque carée. La

* Stile magnifique de Dryden, qui cache un sens fort mince.

voix de ce Champion répondoit à son visage, le son en étoit maigre & foible. Il fit une longue Harangue pour s'insinuer dans l'esprit de ce bon Ancien, & par une longue suite de Généalogies, il lui fit paroître clairement qu'ils étoient unis ensemble par les liens respectables du sang. Il proposa ensuite un * troc d'armes comme une marque éternelle d'*Hospitalité* entre eux.

Virgile y consentit, car une Divinité ennemie vint d'une main invisible, répandre devant ses yeux un noir brouillard, & il donna des armes d'or de la valeur de cent Bœufs, pour des armes de fer mangées par la rouille. Il est vrai que cette cuirasse brillante, convenoit encore moins aux foibles membres du Moderne que celle qu'il venoit de quitter.

Ils convinrent ensuite de faire un échange de leurs chevaux, mais quand *Dry-*

* *Dryden* a traduit *Virgile*, & en troquant, pour ainsi dire, son Eneïde Angloise contre l'original, il donne des armes de fer contre des armes d'or, cet endroit est une imitation d'un passage d'*Homere* où *Glaucus* troque ses armes d'or contre les armes d'airain de *Diomede*.

Dryden voulut monter celui de *Virgile*, il fut effrayé ; une sueur froide. . . .

. . . .

alter hiatus in MS. . . . . .

. . . .

. . . .

* *Lucain* poussa au devant de son Escadron, lachant la bride à un cheval plein de feu & d'une beauté parfaite, mais si indocile, que souvent n'obéïssant point à la main de son Maître il le portoit à travers la Campagne, comme s'il avoit pris le mords aux dents. Il fit un carnage terrible dans la Cavalerie ennemie, & il auroit détruit des Troupes entieres, si † *Black-more*, un fameux Moderne, ne s'étoit jetté au devant de lui pour empêcher la destruction totale de son Escadron. Ce fier Guerrier lança à *Lucain* un javelot, qui bien que dardé

 d'u-

* Par les *Chevaux* il faut entendre le Genie, ou l'imagination des Auteurs; *Lucain* a le Génie beau, mais il n'est pas assez judicieux pour en retenir toujours la fougue.

† Poëte estimé; il a fait un Poëme de la Création du Monde, ou il détruit les Principes de *Lucrece*.

d'une main vigoureuse, ne parvint pas jusqu'au but, mais entra bien avant dans la terre ; le Heros ancien darde son javelot à son tour, mais * *Esculape* caché dans un nuage détourne le pointe terrible, du corps de son favori. *Brave Moderne*, dit Lucain, *je vois que quelque Divinité vous protege ; car jamais mon bras ne ma trompé de cette maniere ; mais que peut un foible mortel contre une Divinité ? Ne poussons pas le combat plus loin, & donnons nous des presens mutuels* ; † là-dessus il donna à son ennemi une paire magnifique d'Eperons, & *Black-more* lui fit present d'une bride très-artistement faite. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . . *Pauca desunt*.

. . . .

§ *Creech*, mais la Déesse *stupidité* se ser-

* L'Auteur veut indiquer ici que *Blackmore* n'a pas dans l'Esprit assez de force & d'élevation.

† Rien n'est plus ingenieux que ce passage ; *Lucain* manque d'exactitude & de justesse ; *Blackmore* n'a pas assez de feu & de vivacité ; *Lucain* reçoit une *bride*, & il donne à son Antagoniste des *Eperons*.

§ *Creech* a passé pour un un fort bon Poëte ; il

ſervit d'une nuage, auquel elle donna la figure d'*Horace*, & elle le plaça devant le Moderne dans la poſture d'un fuïard. Le Guerrier charmé d'entrer en combat avec un ennemi qui lui tournoit le dos, pourſuivit cette vaine image, avec vigueur, en l'accablant de menaces, juſqu'à ce qu'elle l'eut conduit juſqu'à la *ferme paiſible* de ſon Pere * *Ogleby*, par lequel il fut déſarmé, & placé ſur un lit, pour ſe refaire de la fatigue de cette journée.

Pindare tua....&...., & *Oldham* & † l'Amazone *Afra* au pied leger. Il n'alloit jamais à l'ennemi en ligne directe,

il s'étoit aquis de la reputation par une Edition Latine de *Lucrece*, & ſur tout par une Traduction du même Auteur, qui fut admirée de tous ſes compatriotes; encouragé par ce ſuccès, il entreprit de traduire *Horace* en vers Anglois; mais n'y aïant pas réüſſi il ſe pendit de deſeſpoir.

* Il a traduit Homere & Virgile; l'Auteur l'apelle le Pere de *Creech*, parce qu'il a écrit avant lui; par la *ferme paiſible* d'Ogleby on entend le *tombeau*.

† C'eſt indubitablement quelque Dame Angloiſe, qui s'eſt mêlé de faire des *Odes*; il s'en eſt trouvé plus d'une en Angleterre & j'ignore qui eſt celle que l'Auteur a ici en vuë.

lombe, & la Déesse l'attela à son Char. . . . .

. . . . *Hiatus valde deflendus in MS.* . . . . .

. . . .

Le Char du blond Phébus penchoit déja vers la Mer, & les forces des modernes sembloient se préparer à la retraite, quand d'un Bataillon épais de leur Infanterie pésemment Armée sortit un Capitaine dont le nom étoit *Bentley*, le mortel le plus difforme d'entre tous les Modernes. Il étoit grand sans taille, épais sans force, & sans proportion; ses armes étoient un amas de mille piéces incapables d'être jointes ensemble avec exactitude. Quand il marchoit, elles donnoient un son afreux & sec, semblable à la chute d'un morceau de plomb, qu'une tempête précipite du haut d'un Clocher; son casque étoit d'un fer tout rouillé; mais la visiere étoit d'un Airain qui, empoisonné par son haleine, s'étoit changé en *couperose*; quand le Guerrier étoit harassé par le travail,

vail, ou agité par la colere, on lui voïoit découler des levres une espece d'ancre d'une nature très-maligne. De sa main droite il saisit un * torchon, & pour ne pas manquer d'armes offensives, il munit sa gauche d'un Vaisseau rempli d'ordures; se trouvant de cette maniere armé dans les formes, il avança d'un pas lourd & tardif vers l'endroit où les Chefs des Modernes consultoient ensemble. Quoi qu'ils fussent dans un terrible embaras, ils ne purent pas néanmoins s'empêcher de rire, en voïant ses jambes Cagneuses, & son épaule haute, qui étoient exposées à la vuë malgré ses Guêtres & sa Cuirasse forcées a prendre le pli de son corps.

Les Généraux de son parti l'estimoient pour son talent *d'invectiver*, qui lorsqu'il restoit dans certaines bornes, étoit souvent d'un très-grand service pour la cause commune, mais qui dans

* Il en fait les armes de *Bentley*, par ce que ce savant a un Talent particulier pour *effacer* les Ouvrages des Anciens, je veux dire pour leur ôter les Livres qu'on leur a attribué de tout tems; par le Vaisseaux plein d'ordures, il faut entendre les invectives dont il accable ses *Antagonistes*.

d'autres occasions leur faisoit plus de mal que de bien; à la moindre offense, & quelques fois même sans aucun motif, semblable à un Elephant blessé, il tournoit sa fureur contre ses Conducteurs mêmes.

Il étoit alors précisement dans cette disposition; aigri de voir l'avantage du côté des ennemis, & mécontent de la conduite de tout le monde, hormis de la sienne, il déclara à ses Généraux d'une maniere aussi gracieuse que soumise, qu'ils n'étoient qu'un tas de *Marauts*, *de Fous*, *de Fils de Chiennes*, *de poules mouillées*, *de têtes dures*, *& de faquins destituez de sens-commun*; *si l'on m'avoit établi Generalissime*, continua-t-il, *les* Anciens, *ces Chiens présomptueux*, *auroient été bientôt forcez à chercher leur salut dans la fuite*, *vous restez ici*, *vous autres*, *les bras croisez*, *& quand moi*, *ou quelqu'autre vaillant* Moderne, *nous tuons quelque ennemi*, *d'abord vous vous en appropriez les dépouilles*; *mais soïez seurs*, *que je ne marcherai pas*, *si vous ne me jurez tous que vous m'accorderez la possession tranquille des armes de tous ceux que je ferai Prisonniers*, *ou que j'enverrai dans le noir Tartare*. Quand il eut parlé de cette

ma-

maniere, *Scaliger* lui jettant un regard méprisant : *miserable Babillard*, dit-il, *unique Admirateur de ton propre merite, sache que dans tes invectives, il n'y a ni esprit, ni prudence, ni verité; la malignité de ton temperamment passe les bornes de la nature même; ton érudition te rend plus barbare, & les humanitez plus inhumain; par ton Commerce avec les Poëtes, tu n'a attrapé que plus de bassesse & de stupidité; tout ce qui civilise les autres hommes te rend farouche, & intraitable; la Cour t'a donné de la grossiereté, & la conversation des gens polis t'a affermi dans la Pédanterie; d'ailleurs tu ès un poltron fieffé, s'il y en a un dans l'Armée. N'aïe pas peur qu'on t'envie le fruit de tes victoires; je te réponds, que toutes les dépouilles, que tu prendras, t'appartiendront; mais je m'attends bientôt à voir ta vile Carcasse devenir la proïe des Corbeaux & des vers.*

Bentley n'osa pas repliquer, mais crevant de dépit & de rage il se retira, dans la résolution de faire parler de lui par quelque haute entreprise. Il prit pour son Compagnon d'armes son cher *Wotton*, & ils formérent ensemble le

dessein de tomber sur quelque quartier négligé du Camp ennemi. Ils marchent sur les cadavres de leurs Amis massacrez, & enfin par plusieurs detours tortueux ils parviennent tout tremblans aux Gardes avancées des *Anciens* ; ils jettent les yeux de tous cotez pour voir s'il ne découvriroient pas quelques Guerriers blessez ou quelque Heros que la lassitude ait ensevelis dans un profond sommeil. Tels deux Chiens Domestiques, que leur Gourmandise naturelle & la disette de la maison associent, se preparent malgré leur lâcheté, à ataquer pendant les tenebres de la nuit le bercail de quelque riche Pasteur. La Lune témoin de leur dessein criminel darde perpendiculairement ses raïons sur leurs têtes coupables; quoique de tems en tems ils en découvrent le brillant visage dans quelque Bourbier, ils n'osent pas y abboïer ; mais taciturnes, & la queuë basse, ils avancent vers la proïe d'un pas lent & circonspect. L'un s'arrête pour voir s'il ne découvre rien, dans la plaine d'alantour, pendant que l'autre va reconnoître par tout, esperant trouver à quelque distance du bercail, les membres de quelqu'agneau à demi devoré,

ré, restes méprisables des Loups affamez, ou des Corbeaux sinistres.

Avec la même crainte, & la même circonspection marchoit ce couple de tendres Amis, quand de loin il découvrit deux Cuirasses brillantes suspenduës à un Chesne, & près de là leurs Possesseurs ensevelis dans un agréable sommeil. Les deux Amis décidérent par le sort à qui cette entreprise tomberoit en partage, & la destinée se déclara pour *Bentley*. Il se met aussi-tôt en marche, devant lui vont la confusion & l'étonnement; l'horreur & la fraïeur suivent ses pas. Quand il fut tout près du butin, il vit * *Phalaris* & *Æsope*, deux Heros de marque parmi les anciens, profondement endormis. Il bruloit d'envie de les dépêcher l'un & l'autre, & déja il se préparoit à lancer vers la poitrine de *Phalaris* son redoutable *torchon* ataché à une longue perche; mais la Déesse *fraïeur* retint son favori entre ses bras glacez, voïant le danger qui menaçoit ses jours, & le força à se retirer au plus vite. Dans le même moment les deux Guerriers sans se reveiller se tour-

* Voïez l'Avertissement du Libraire.

nerent avec impetuofité; le mouvement de leurs corps répondant aux images trompeufes qui les amufoient pendant le fommeil. *Phalaris* fongeoit qu'un vil Poëtereau l'aïant fatirifé, il l'avoit enfermé dans fon Taureau d'airain où le malheureux rempliffoit l'air de fes meuglemens. Pour *Æfope* il révoit qu'il étoit étendu à terre avec d'autres Chefs des *Anciens*, & qu'un Ane s'étant détaché les fouloit aux pieds & les ataquoit par des ruades redoubles. Le divin *Bentley* efraïé du mouvement involontaire de ces deux Capitaines, n'ofa rien entreprendre contre eux, il fe contenta de faifir leurs armes, & il fe retira pour aller rejoindre fon cher *Wotton*.

Ce jeune Heros cependant avoit traverfé les Campagnes pour chercher quelque avanture digne de lui; il parvint à la fin au bord d'un petit ruiffeau, qui près de là a fa fource, que les mortels apellent *Hypocrene*. Il s'y arrêta & preffé de la foif, il voulut l'apaifer dans ce criftal liquide; trois fois fes mains portérent l'eau facrée à fa bouche, & trois fois elle s'écoula à travers fes doits. Il fe jette à terre pour ne plus tromper fa cruelle foif, mais fes le-

vres

vres n'avoient pas encore baisé cette onde pure, quand *Appollon* arriva près de là; ce Dieu plaça son bouclier entre la source & le *ruisseau*, & *Wotton* plongeant sa tête jusqu'au fond ne se remplit la bouche que d'une bouë épaisse.

Quoiqu'aucune fontaine de l'univers n'ose comparer la pureté de ses eaux, avec celle de ces ondes sacrées il ne laisse pas d'y avoir au fond une espece de sediment de limon & de bouë; * *Jupiter* a donné cette qualité à l'*Hypocrene*, à la priere d'*Apollon*, afin que la punition fût toute prête pour ceux qui oseroient y toucher d'une bouche impure, & pour les imprudens qui se hazarderoient à s'y plonger trop avant.

Près de la source même, *Wotton* apperçut deux Heros d'entre les ennemis. Il ne reconnut pas le premier, mais il distingua clairement les traits de *Temple*, Général des Alliez des Anciens. Il étoit ocupé a

* L'Auteur prétend ici turlupiner l'exacte critique des modernes, qui creusent trop dans la Poësie des Anciens, & qui l'examinent avec beaucoup de rigueur par les regles steriles du bon sens.

à puiser cette onde pure dans son casque, & à la boire à coups redoublez ; à cette vûë, *Wotton* sentit ses mains trembler, ses genoux chancellerent, & cependant il se parla ainsi à lui-même : *O si je pouvois terrasser ici ce Destructeur fatal de nos Troupes ! quelle ne seroit pas ma réputation parmi nos Chefs ; mais de l'ataquer de front, d'oposer poitrine à poitrine, bouclier à bouclier, lance à lance, quel Moderne oseroit y penser seulement, car il combat comme un Dieu,* Apollon *ou la guerriere* Pallas *se trouvent toûjours à ses côtez. O ma Mere,* continua-t-il, *si la renommée ne trompe pas les foibles mortels, en publiant que je suis fils d'une si grande Déesse, acordez-moi d'atteindre* Temple *avec ce javelot. Que le coup l'envoïe sur les rives du noir Cocyte, & que chargé de dépouilles je retourne triomphant à l'Armée que vous favorisez.*

Les Dieux exaucérent une partie de sa priere, par l'intercession de sa Mere & de *Momus*, mais un vent excité par la destinée dissipa le reste dans les airs.

Wotton saisit son javelot & après l'avoir branlé avec toute la force dont il étoit capable, & que sa Mere augmentoit

toit encore, il le darde au Heros, qui ne s'y attend pas ; le dard perce l'air en siflant, parvient à peine jusqu'au baudrier du grand *Temple*, & tombe à terre comme un fardeau inutile. Le Heros ne sentit pas seulement que le javelot le touchoit, il ne l'entendit pas même tomber, & *Wotton* auroit pu regagner ses Troupes avec la gloire d'avoir lancé impunement son dard contre un Chef de cette reputation. Mais *Apollon* courroucé de ce qu'un javelot dardé par l'assistance d'une Divinité si infame, avoit profané les bords de sa fontaine, prit la figure d'un. . . . .
Il aprocha d'une démarche lente du jeune *Boyle*, qui se trouvoit auprès de *Temple*, il lui montra le javelot & le Moderne, qui avoit eu l'audace de le lancer, & ordonna au jeune Guerrier d'en prendre une promte vengeance.

Boyle couvert d'Armes que les Habitans du haut Olimpe lui avoient données d'un commun acord avance aussitôt sur l'ennemi tremblant, qui n'ose l'attendre de pied ferme. Tel un jeune Lion des plaines de la *Lybie*, que son Pere accablé d'âge envoïe à la chasse, ou pour chercher de la proïe, ou pour exer-

exercer ſa vigueur, & pour augmenter ſes forces, traverſe d'une courſe impetueuſe les Collines & les Vallons; il ſouhaite avec ardeur de voir deſcendre des montagnes quelque Tigre carnaſſier ou quelque Ours furieux. Si par hazard un *Ane ſauvage*, par ſa voix importune choque l'oreille de l'animal magnanime, quoique peu avide de tremper ſes griffes dans un ſang ſi vil, fatigué pourtant de ce bruit desagreable, que l'*Echo*, auſſi peu judicieuſe que le reſte de ſon Sexe, repete avec plus de plaiſir que le chant de *Philomele*, il ſe reſoud à vanger l'honneur de la forêt, & d'un ſeul coup de ſes griffes invincibles il déchire la bête bruïante. Tel *Boyle* pourſuivit *Wotton*, qui fuïant devant lui, auroit ſouhaité d'égaler la rapidité du vent. Mais accablé d'armes peſantes, & lourd de ſon naturel il commença à rallentir ſa courſe, quand il apperçut ſon cher *Bentley* chargé des dépouilles des deux Heros Anciens, dont la valeur étoit enſevelie dans le ſommeil. *Boyle* le vit venir, & remarquant d'abord le caſque & le Bouclier de ſon Ami *Phalaris*, que le jeune

* jeune Heros avoit depuis peu poli & doré de ses propres mains, il s'anima d'une noble fureur, & les yeux enflammez de colere il laissa là *Wotton* pour se jetter sur ce nouveau venu. Il désiroit ardemment de vanger ses Amis offensez sur tous les deux, mais ils avoient pris leur fuite de differens cotez. C'est ainsi qu'une Femme rustique, à qui la quenouille fournit dans sa cabane une maigre subsistance, si par hazard ses oyes sont répendus par le village, court tantôt d'un coté & tantôt de l'autre, pour forcer ces animaux vagabonds à rentrer dans la hute. Ils remplissent l'air de leurs cris, se jettent dans la Campagne & en remuant leurs aîles, ils s'efforcent à rendre leurs corps plus legers pour leurs pieds chancellans. C'est ainsi que *Boyle* poursuivit; c'est ainsi que ce couple d'Amis se conduisit dans leur fuite. Voïant à la fin que leurs efforts étoient vains ils se joignent courageusement, s'arrêtent, & attendent le terrible ennemi; d'abord *Bentley* lui lance un javelot de toutes ses forces, mais

* Voïez l'Avertissement du Libraire; *Boyle* avoit publié une nouvelle Edition de *Phalaris*.

mais *Minerve* en aïant araché la pointe d'acier, au milieu de l'air, y en mit à la place une autre de plomb, qui après avoir choqué le bouclier du Heros tomba à terre toute émoussé; alors *Boyle* prenant son tems avec beaucoup de justesse saisit un dard d'une longueur & d'un poids extraordinaire, & comme ce couple d'Amis étoit serré, cote contre cote; il tourna du coté droit, & avec une force surnaturelle il lança le javelot fatal. *Bentley* voit aprocher sa malheureuse destinée; il couvre ses cotés de ses bras, dans l'esperance de sauver du moins son corps, de ce coup terrible; mais la pointe entre; elle passe par les bras & par le flanc, & ne perd pas sa force avant qu'elle ait aussi percé de part en part le vaillant *Wotton* qui voulant soutenir son ami expirant, partage son triste sort. Tel un habile Cuisinier perce d'un seul coup de sa broche aigue les corps d'une couple de cocqs de bruiere, dont les aîles sont fermement atachées à leurs tendres flancs. De la même maniere la lance du Divin *Boyle* traversa les deux amis; ils tombérent à terre avec un bruit horrible, unis dans leur mort, comme ils l'avoient

été

été dans leur vie. Ils étoient tellement atachez l'un à l'autre, que ne passant que pour un seul corps, ils auront sauvé sans doute la moitié du passage de l'avarice de *Caron*. Adieu couple lié par les plus saints nœuds de l'amitié mutuelle, adieu *Oreste* & *Pylade* de notre âge ; vous quittez un sejour où peu d'amis vous ressemblent ; si l'Esprit & l'Eloquence ont encore quelque force vous serez heureux, vous serez immortels. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . .

. . . . *Desunt Cætera.*





REFLEXION SUR UN BALAY.

Dans le goût des Meditations de Messire Robert Boyle.

COntemplez ce *Balay* jetté ignominieusement dans un coin. Je l'ai vu autrefois dans un état florissant; il ocupoit une place honorable dans une grande forêt, il étoit plein de suc, couvert d'une verdure riante, & de rameaux épaïs; en vain l'industrie de l'homme veut combatre la nature, en atachant à ce trônc deseché l'ornement étranger de quelque branches fletries; ce n'est tout au plus qu'un arbre renversé, qui porte ses branches vers la terre & sa racine en l'air;

l'air ; il eſt manié à préſent par les ſervantes les plus mauſſades, condamné à ſervir d'inſtrument à leurs viles occupations, & par le ſort le plus capricieux, il eſt deſtiné à ſe ſalir, dans le tems qu'il nettoïe toute autre choſe. Uſé à la fin dans ce triſte ſervice, il eſt jetté dans la ruë, ou bien il eſt mis en piéces pour allumer le feu. Quand je l'examine, je ſoupire, & je ne ſaurois m'empêcher de me dire à moi-même. *Certainement l'homme mortel n'eſt qu'un Balay.*

La nature envoïe l'homme dans le monde, vif & robuſte, ſa tête eſt ornée de ſes propres cheveux, branches naturelles des *végétaux raiſonnables*, juſqu'à ce que la hache de l'intemperance coupe ces rameaux ſi gais & ſi riants, & le laiſſe un tronc déſeché. Alors il a recours à l'Art, il ſe charge le front d'un vil amas de cheveux étrangers tous couverts de poudre ; il en paroit fier comme d'une dépouille glorieuſe. Si ce *Balay*, que nous voïons là, vouloit ſe donner des airs ſur ce faiſſeau de branches, qui ne ſont pas de ſon cru, & qui ſont tous couverts de pouſſiere, quoi qu'elles ſervent peut-être à donner

de

de la propreté à la chambre de la plus belle Dame, ſa vanité ne nous paroitroit-elle pas ridicule & mépriſable au ſuprême degré ? Nous ſommes des juges également aveugles, de notre propre mérite, & des défauts d'autrui.

Mais, dira-t-on, un *Balai* eſt l'embleme d'un Arbre appuïé *ſur ſa tête*; eh je vous prie, qu'eſt-ce que l'homme, qu'une créature toûjours tournée ſens deſſus deſſous ? ſes facultez animales ont toujours le deſſus ſur ſa raiſon ; ſa tête eſt placée où devroient être ſes pieds, elle ſe vautre toujours dans la terre. Avec tous ces défauts, il veut être le Réformateur-General des erreurs, & des vices ; il fouille continuellement dans tous les égouts de la nature, il met en lumiere des villenies cachées, il excite une épaiſſe pouſſiere, où l'on n'en voïoit point auparavant, & en même tems il ſe plonge dans les ordures, dont il veut débaraſſer les autres. Ses derniers jours ſont conſumez dans l'eclavage des femmes, & d'ordinaire de celles qui le meritent le moins, juſqu'à ce que uſé

juſ-

jusqu'au bout, comme son Frere le *Balay*, il soit chassé de la maison *, à moins qu'il n'ait dequoi allumer un feu auprès duquel les autres s'échaufent.

* C'est ici une satyre des vieillards amoureux, qui, comme on dit, donne les *violons*, pour faire danser les autres.





PENSE'ES DETACHE'ES MORALES, ET DIVERTISSANTES.

1. NOus avons justement autant de Religion, qu'il nous en faut, pour nous haïr les uns les autres; nous n'en avons pas assez, pour nous porter à la tendresse mutuelle.

2. Quand nous réflechissons sur les évenemens passez, les *Guerres*, les *Emeutes*, les *Negociations*; nous nous étonnons de ce que les hommes se sont donné tant de mouvemens pour des choses si passagéres: si nous considerons le tems présent; nous voïons *pré-*

cisement la même humeur intrigante, qui s'ocupe sur les mêmes Evenemens; & nous ne nous en étonnons point du tout.

3. L'Homme sage tire des conjectures & des conclusions de l'examen de toutes les circonstances des choses; mais le moindre incident, qu'il n'est pas possible de prévoir, est capable de donner aux affaires, des tours si peu attendus, & traine après lui des revolutions si surprenantes, que le sage est souvent aussi peu en état de juger des évenemens, que l'homme du monde le plus ignorant & le moins expérimenté.

4. L'Esprit décisif est une excellente qualité pour les Prédicateurs & pour les Avocats, parce que celui qui veut *obtruder* ses pensées, & ses raisons à une multitude, n'en peut persuader les autres, qu'à proportion, qu'il en paroit fortement convaincu lui-même.

5. Comment peut-on s'atendre à voir les hommes recevoir de bonne grace les Conseils qu'on leur donne sur leur con-

duite, quand on les voit rejetter avec dédain les avertiſſemens qui régardent un danger préſent que les menace.

6. J'ai oublié, ſi parmi les choſes qui ſont perduës ſur la Terre, & qui ſe conſervent dans la Lune, *Arioſte* met les *Conſeils*; il auroit du les y placer auſſi bien que le *Tems*.

7. Le ſeul Prédicateur, dont on profite, c'eſt le Tems; il nous donne préciſément le même tour d'eſprit, que les gens d'age ſe ſont efforcez en vain de nous inſpirer.

8. Quand nous deſirons, ou recherchons certaines choſes, notre ame ne s'atache qu'à leur face lumineuſe, & riante; quand nous les poſſedons, nous ne les conſiderons que de leur coté ſombre & ténébreux.

9. On remarque dans une verrerie, qu'un artiſan qui jette quelques poignées de charbons froids dans le feu, ſemble l'étouffer; mais un ſeul moment après la flamme ſe ranime & prend une nouvelle vigueur. Ce Phenomene peut être

être une Emblême juste de l'utilité des passions, qui judicieusement atisées semblent traverser les operations de l'ame, quoique dans le fond elles l'empêchent de tomber dans une langueur lethargique.

10. Il semble que certaines gens croïent que la Religion est tombée en enfance, & qu'elle doit se nourrir *de Miracles*, comme du tems qu'elle étoit encore au *Berceau*.

11. Tous les accès du plaisir sont contrebalancez par un degré égal de chagrin, & de douleur; celui qui s'y abandonne ressemble à un prodigue, qui dépense pendant l'année courante, la moitié du revenu de celle qui suit.

12. Les derniers jours de l'homme sage se passent entierement à se guerir des folies, des préjugez, & des fausses opinions, qu'il a contractées dans sa jeunesse.

13. Si un Autheur veut savoir, par quelles routes il se rendra agréable à la posterité; qu'en examinant les livres de

nos Prédecesseurs, il prenne garde à ce qui l'y charme le plus, & à ce qu'il y regrette davantage.

14. Que les Grands Seigneurs ne soient pas les dupes des magnifiques promesses des Poëtes; il est certain qu'ils ne donnent l'immortalité qu'à eux-mêmes; nous admirons *Homere* & *Virgile*, & non pas *Achille* ou *Ænée*. Il en est tout autrement des Historiens; nos pensées s'ocupent entierement des Evenemens, des actions, & des personnes dont ils nous parlent; à peine avons-nous le loisir de songer à celui qui nous les dépeint.

15. Une marque certaine qu'un homme qui paroit avec éclat dans le Monde, est véritablement un grand Genie, c'est la conspiration que tous les petits esprits trament contre lui.

16. Les personnes qui possedent tous les avantages de la vie humaine, sont dans un état, où un grand nombre d'accidens peuvent les troubler & leur donner du chagrin, & où peu de choses sont capables de leur donner du plaisir.

17.

17. Il eſt ridicule de punir les Poltrons par l'infamie ; s'ils l'avoient crainte, ils n'auroient pas été poltrons ; le ſupplice qui leur convient, c'eſt la mort, puiſqu'il n'y a que la mort qu'ils craignent.

18. Les plus belles Inventions ſont trouvées d'ordinaire dans les ſiécles les plus ignorans ; tels ſont *l'uſage de la Bouſſole*, *de la poudre-à-canon*, *& l'imprimerie*, qui ont été tirez des tenèbres de l'ignorance par la Nation le plus ſtupide ; les *A* . . . . .

19. Une preuve, qui eſt ſeule capable de faire voir la fauſſeté de ce qu'on débite d'ordinaire, ſur les ſpectres, & ſur les apparitions, peut être tirée de l'opinion generale, qui veut que les Eſprits ne ſe montrent jamais qu'à une ſeule perſonne à la fois. Si on explique ces paroles par une interprétation ſenſée, elles ne veulent dire, ſinon qu'il arrive rarement que dans une Compagnie il ſe trouve plus d'une perſonne hypocondriaque à un certain degré.

20. Je m'imagine qu'au jour du jugement, il y aura peu de connivence pour les gens éclairez, qui auront manqué du coté de la morale, & pour les ignorans qui auront failli du coté de la Foi; ainsi les avantages de l'habileté & de l'ignorance seront égaux. Je crois encore que quelques doutes dans les habiles gens, & quelques vices dans les ignorans seront facilement pardonnez à la force de la tentation.

21. La valeur de plusieurs circonstances dans l'Histoire est extrêmement diminuée par l'éloignement des Epoques; il y en a pourtant de très-petites en apparence, qui répandent un grand jour sur les évenemens, & il faut un esprit très-judicieux dans l'Historien, pour en faire un bon choix.

22. Cet *âge Critique* est une expression devenuë aussi fort en vogue parmi les Auteurs, que ce *siecle corrompu* l'est parmi les Théologiens.

23 Il y a quelque chose de comique, à observer les obligations que le siecle pré-

présent impose aux siécles futurs. *Les siecles futurs parleront de ce fait. C'est une affaire, qui s'attirera l'attention de toute la posterité*; on ne songe pas, que la posterité sera comme nous, & qu'elle n'emploïera son tems & ses pensées qu'aux choses présentes.

24. Le Camaleon, qui selon les sentimens des Naturalistes ne se nourrit que d'air, a de tous les animaux la langue la plus deliée, & la plus vive dans ses mouvemens.

25. Il arrive dans les disputes ce qui est ordinaire dans les Armées; le Parti le plus foible étale des lumieres trompeuses, & fait un bruit excessif pour donner à l'ennemi une haute idée de ses forces.

26. Quand quelqu'un en Angleterre est fait *Pair spirituel* du Roiaume il perd son *nom de Famille*, si quelqu'un devient *Pair temporel*, il perd son nom de Batême.

27. Certaines gens, sous prétexte

 d'ex-

d'extirper les préjugez, déracinent la vertu, la probité, & la religion.

28. Dans plusieurs Républiques bien reglées, on a eu soin autrefois de borner par des Loix les possessions des Particuliers. Plusieurs fortes raisons y ont porté les Legislateurs ; une entr'autres, à laquelle on fait le moins d'attention. Quand on renferme les désirs des hommes dans certaines bornes, il arrive que dès qu'ils ont acquis tout ce que les loix leur permettent de posseder, leur intérêt particulier n'ocupe plus leurs passions ; & ils sont obligez de leur donner pour objèt l'interêt public.

29. L'Homme n'a que trois moïens de se vanger de la censure du Public ; de la mepriser, d'user de répréſailles, & de se conduire avec tant de précaution qu'il n'y donne desormais aucune prise ; on fait ostentation de la prémiere de ces methodes, la derniere est presque impossible, c'est la seconde qui a la vogue.

30. *Herodote* nous dit que dans les païs froids, les Animaux ont rarement des

des *Cornes*, mais que dans les païs chauds ils en ont de fort grandes ; on pourroit faire de cette remarque une application assez plaisante.

31. Ceux qui font la satire la plus fine de tout ce qui régarde les Procès, ce sont les Astrologues, quand par les regles de leur Art, ils prétendent déterminer, quand ils seront finis, & a l'avantage de quel parti ils seront décidez; de cette maniere il font dépendre tout le succès, de l'influence des étoiles, sans avoir le moindre égard à la justice de la cause.

32. J'ai fort souvent entendu tourner en ridicule ce qui est dit dans les livres *Apocryphes* touchant *Tobie* & son Chien, qui le suivoit. Cependant *Homere* s'exprime plus d'une fois de la même maniere à l'égard de *Telemaque* ; *Virgile* dit encore quelque chose de fort aprochant d'*Evander*, & je m'imagine, que le livre de *Tobie*, est en partie écrit en vers.

33. J'ai vû des hommes, qui avoient d'excellentes qualitez, d'un grand usa-

ge pour les autres, & très-inutiles pour eux-mêmes; c'est ainsi qu'un quadran placé au frontispice d'une maison, fait savoir quelle heure il est à tous les voisins d'alentour, sans rendre le même service aux proprietaires qui sont dans la maison même.

34. Si quelqu'un avoit fait un Catalogue exact de toutes les opinions, qu'il a eues depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, sur *l'Amour*, la *Politique*, la *Religion*, & le *Savoir*, quel afreux Cahos de contradictions n'y trouveroit-il pas?

35. Nous ne savons rien de ce qui se fait dans le Ciel, mais nous savons ce qui ne s'y fait pas. *On ne s'y marie point, & l'on n'y donne point en mariage.*

36. Quant on observe le choix de nos Dames, & leur maniere de disposer de leurs faveurs, on ne sauroit que respecter la memoire de ces *Cavalles*, dont parle *Xenophon*. Tant qu'elles conservoient leur *criniere*, c'est-à-dire leur beauté &

& leur jeuneſſe, elles ne vouloient pas ſoufrir les careſſes d'un Ane.

37. La ſituation la plus miſerable, c'eſt d'être ſuſpendu entre l'Eſperance, & la crainte; c'eſt vivre dans une perpetuelle incertitude; c'eſt-là le triſte état auquel fut condamnée *Arachné* changée en Aragnée par *Minerve*;

Vive quidem, pende tame improba dixit.

38. Vouloir trouver le moïen de ſuppléer à ſes beſoins en retranchant ſes paſſions, c'eſt ſe couper les pieds quand on a beſoin de ſouliers.

39. * Les Medecins ne devroient point

* On ſait peut-être qu'en *Angleterre* quand il s'agit de condamner quelqu'un à mort, on choiſit douze perſonnes d'entre le Peuple qu'on appelle des *jurez*, parce qu'ils font ſerment de juger ſelon leur conſcience; on leur expoſe le fait dans toutes ſes circonſtances, & on le confronte avec les Loix du Païs; enſuite on les laiſſe enſemble, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous du même ſentiment. On n'admet pas les bouchers au nombre de ces *jurez* à cauſe de la cruauté, qu'ils contractent par le ſang, qu'ils répandent journellement. L'Auteur ne veut pas, par une raiſon ſem-

point opiner ſur les matieres de Religion, par la même raiſon qui nous oblige en *Angleterre*, de ne point admettre les bouchers parmi les *juges jurez* quand il s'agit de la vie ou de la mort de quelqu'un.

40. La raiſon pourquoi il y a ſi peu de mariages heureux, c'eſt que la plûpart des jeunes Dames s'apliquent à faire des *filets* & non à faire des *Cages*.

41. Un homme qui prête quelque attention aux objets qui frapent ſes yeux dans les ruës, trouvera les viſages les plus gaïs dans les caroſſes de deuil.

42. Rien ne rend un homme plus incapable d'agir avec prudence, qu'un deſaſtre accompagné de crime & d'infamie.

ſemblable, qu'on permette aux Medecins de décider ſur la Religion, où il s'agit de la vie, & de la mort éternelle, parce qu'il les conſidere comme les bouchers du genre-humain; d'ailleurs l'habitude de voir ſoufrir des miſerables, les rends durs, & la ſenſibilité eſt une excellente diſpoſition du cœur pour adherer à la Religion.

43. Le pouvoir de la fortune n'eſt reconnu que par les miſerables ; les gens fortunez attribuent tout leur bonheur à leur *prudence*, *ou à leur merite*.

44. On s'acquite quelquefois des emplois les plus bas & les plus vils, par un principe d'Ambition ; c'eſt ainſi qu'un homme qui *monte*, eſt préciſement dans la même attitude, qu'un homme qui *rampe*.

45. Les Amis d'un mauvais caractere reſſemblent aux chiens qui ſaliſſent le plus ceux à qui ils veulent marquer le plus de tendreſſe.

46. La cenſure eſt une taxe qu'un grand homme paie au public pour la ſuperiorité de ſes lumieres, & de ſon merite.



ESSAY

DANS LE GOUT LE PLUS MODERNE

Sur les

FACULTEZ DE L'AME,

EN FORME DE LETTRE.

MONSIEUR,

Vous étes un si grand Amateur des Antiquitez, que je crois pouvoir supposer raisonnablement, qu'on ne sauroit que vous faire plaisir en vous offrant quelque chose de nouveau. Irrité depuis long-tems contre ces petits Auteurs, qui dans leurs Essays, & dans leurs discours Moraux, se jettent dans les lieux-communs, s'égarent loin de leur sujet, & cachent leurs livres tout entiers sous les citations les plus usées, j'ai reso-

resolu de faire un Essay debarassé de toutes ces fautes, & propre à servir de modelles aux jeunes Ecrivains. Vous verrez ici des pensées, & des remarques absolument neuves, des citations ou aucun autre n'a touché seulement, enfin un sujet de la plus grande importance traité avec toute la methode & avec toute la clarté possibles. Cet ouvrage m'a couté un tems considerable; je vous conjure de le recevoir & de le regarder comme le dernier effort de mon Genie.

Les Philosophes disent que l'homme est un Microcosme, ou petit Monde en miniature, qui represente le Grand dans toutes ses parties. Je suis encore persuadé, que *le corps naturel* peut parfaitement bien être comparé *au Corps Politique*. Et si cette comparaison est juste, comment est-il possible que les *Epicuriens* disent la verité, en soutenant que l'Univers a été formé par un concours fortuit d'Atomes? Je serai prêt à embrasser leur opinion, quand je verrai les Lettres de l'Alphabet jetées à tout hazard, former un traité de Philosophie aussi savant qu'ingenieux; *Risum teneatis amici*. Hor.

Cette

Cette fausse opinion en doit de necessité produire plusieurs autres, de la même maniere qu'une mauvaise *digestion* est suivi d'autres digestions plus mauvaises.

Tout batiment qu'on s'eforce à élever sur une baze foible, doit crouler nécessairement. C'est ainsi que les aveugles mortels sont conduits d'erreur, en erreur, jusqu'à ce qu'enfin, avec *Ixion*, ils embrassent un nuage au lieu d'une Déesse, ou qu'avec le Chien de la fable, ils prennent la réalité pour l'ombre. Des opinions de cette nature n'ont aucune *cohérence*, mais semblables à la terre & au fer, unis ensemble dans les pieds de la statue de *Nabucodonozor*, elles doivent se séparer, & tomber en pieces.

J'ai lû dans un certain Auteur, qu'*Alexandre* pleura un jour, parce qu'il n'y avoit qu'un Monde à conquerir, & il auroit fort bien pu s'épargner ces larmes, si le concours fortuit des Atomes étoit capable de produire des Mondes. Aussi ce sentiment ridicule est plus à la portée du vulgaire, cette Hydre à plusieurs têtes, qu'à celle d'un homme aussi sage qu'*Epicure*, & je croi fort

que

que les plus corrompues de sa Secte n'ont fait qu'emprunter le nom de leur illustre maître, pour donner cours à cette opinion impertinante, semblables au singe, qui se servoit des griffes du chat pour tirer les Chataignes des cendres chaudes.

Cependant le premier pas qu'il s'agit de faire pour guérir un malade, c'est de bien connoître la nature de son indisposition, & quoique la Verité soit difficile à trouver, parceque, selon le sentiment d'un Philosophe, elle demeure au fond d'un Puits, il n'est pas necessaire de se fermer les yeux de propos déliberé, & il me sera permis j'espere d'offrir ma pite au milieu d'un si grand nombre de personnes qui me surpassent en Erudition ; quelquefois un Spectateur voit mieux les coups que les joueurs eux-mêmes. D'ailleurs je ne croi pas qu'un Philosophe soit obligé de rendre compte de tous les Phenomenes de la Nature, ou de se noïer avec *Aristote*, faute de savoir expliquer le flux & le reflux. Sa meilleure sentence n'est pas celle, à coup seur, qu'il s'apliqua à soi-même dans cette facheuse conjoncture. *Quia te non capio, tu capies me.* On peut

peut dire, qu'il fut dans cette occasion le *juge & le criminel*, *l'Accusateur & le Bourreau.*

Sa faute fut d'autant plus grande que *Socrate* osa bien avouer, qu'il ne savoit rien, lui que l'oracle avoit declaré le sage par excellence.

Pour finir cette longue digression, je dirai qu'il me paroit aussi clair qu'une Démonstration *d'Euclide*, que la Nature ne fait rien en vain si nous étions capables de fouiller dans ses trésors les plus cachez; nous verrions, que le plus petit brin d'herbe, & les végétaux les plus méprisables en aparence, ont leur utilité particuliere. Elle est sur-tout admirable dans ses plus petites productions, le moindre & le plus vil des insectes en découvre le mieux l'*Art*, s'il m'est permis de parler ainsi, quoi qu'il soit sur que prenant plaisir à varier ses Ouvrages, elle laisse *l'Art* bien loin derriere elle, comme observe parfaitement bien un Poëte.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Il est vrai que les differentes opinions des

des Philosophes ont répandu dans le Monde autant de maladies de l'ame, qu'il est sorti de maladies du corps, de la boëte de *Pandore*, avec cette difference pourtant qu'elles n'ont pas laissé l'esperance au fond.

Si la *vérité* n'a pas quitté la terre avec *Astrée*, du moins est-elle aussi cachée, que la source du *Nil*, & l'on ne sauroit la trouver que dans l'*Utopie*. Je ne prétends pas par là avancer une proposition injurieuse pour les Sages de l'Antiquité, ce seroit une espece d'ingratitude; & celui qui apelle un homme ingrat le charge de tous les vices imaginables.

Ingratum si dixeris, omnia dicis.

Mais quand je devrois passer pour un Auteur, qui aime à debiter des Paradoxes, j'oserai soutenir, que ce qu'il y a de plus blamable dans les Philosophes c'est l'*orgueil*. *Ipse dixit*; en voila assez pour obliger quelqu'un à s'atacher aveuglement à leurs idées; quoique *Diogene* vecût dans un Tonneau, peut-être cachoit il autant d'orgueil sous ses Guenilles, que le Divin *Platon* sous sa robbe superbe.

On

On nous raporte de ce Philoſophe Cynique, que quand *Alexandre* le vint voir, & lui promit tout ce qu'il voudroit demander, il lui répondit ainſi; *tirez vous d'entre moi & le Soleil, & ne m'otez pas ce que vous ne ſauriez me donner*. Et par là il ſe montra auſſi extravagant, que cet autre Philoſophe, qui jetta toutes ſes richeſſes dans la Mer, en prononçant ces paroles remarquables. . . . .

Quelle difference ne remarque-t-on pas entre cet homme & cet Uſurier, qui étant averti que ſon Fils dépenſeroit tout ce qu'il avoit amaſſé, repondit, *il ne trouvera pas plus de plaiſir à le prodiguer, que je n'en ai ſenti, en l'accumulant*.

Ces ſortes de gens voïent les fautes d'autrui, & ſont aveugles pour leur propres défauts; qu'ils portent dans le ſac qu'ils ont derriere le dos. *Non videmus id manticæ, quod in tergo eſt.*

Je crains bien, d'être cenſuré pour la liberté de mes ſentimens par ces *Momus* envieux, que les Auteurs adorent par un principe de crainte, comme les Indiens ſacrifient au Diable; ils feront tous leurs efforts, pour donner autant de

de playes à ma reputation, qu'on en voit à *l'image* qui est placé au frontispice de l'Almanac.

Mais je méprise leurs coups, & peuttre ces viles mouches voleront si longtems à l'entour de la chandelle, qu'à la fin elles y bruleront leurs aîles. Ils me le pardonneront bien, si j'ose leur donner cet avis, & si je les prie de ne point invectiver contre des choses qui sont audessus de leur Sphere; leurs critiques ridicules ne font que découvrir leur vile jalouzie, cette passion qui se déchire elle-même & qui surpasse tous les tourmens inventez par les tyrans, dont la cruauté a été la plus ingénieuse.

Invidiâ, Siculi non invenere Tyranni
Tormentum majus--Juv.

Je ne crois pas me donner ici des airs, en asseurant mes censeurs, & certains apprentifs Beaux-Esprits, qu'ils sont aussi peu en état de juger de mes Ouvrages, qu'un homme né aveugle est capable de distinguer les couleurs. J'ai toûjours observé que les tonneaux vuides faisoient le plus de bruit, & je me soucie des coups de fouet de pareilles gens,

gens, aussi peu que la mer se mit en peine de ceux de *Xerxes*. Je sai bien que la plus grande faveur qu'on puisse attendre d'eux, est celle que *Polypheme* promit à *Ulisse* : *d'être devoré le dernier*. Ils s'imaginent vaincre un Auteur à la maniere de *César*, par un *Veni*, *vidi*, *vici*.

J'avouë, que je fais un cas extraordinaire du jugement d'un petit nombre de gens sensez, d'un * *Rhymer*, d'un *Denys*, d'un *Welsh*, mais pour dire mon sentiment des autres en fort peu de mots, je crois qu'on peut asseurer que le *vuide* dont les Philosophes ont si longtems disputé, se trouve dans le cerveau de ces petits esprits. Ils ne sont que les Guépes du monde savant ; ils dévorent le miel, & ils ne veulent pas travailler eux-mêmes ; un Auteur ne doit pas s'en embarasser d'avantage, que la Lune ne se met en peine des aboïemens d'un Dogue. En dépits de leurs terribles rugissemens, il est facile de découvrir chez eux l'Ane sous la peau du Lion.

J'en reviens à mon sujèt. Qu'elle est la

* Auteurs mediocres.

la première partie de l'Orateur, demanda quelqu'un à *Demosthene*; *l'action* dit-il; *la seconde?* *l'Action*; la troisiéme? *l'Action*, & ainsi jusqu'à l'infini. Ce Principe peut-être veritable par raport à *l'Art Oratoire*, mais il est certain, que la contemplation s'étend bien au delà de *l'Action*. C'est pourquoi un homme sage n'est jamais en meilleure Compagnie, que quand il est seul.

Nunquam minus solus, quam cum solus.

Et *Archimède* ce fameux Mathematicien étoit si attentif à ces Problêmes, qu'il n'apperçut pas seulement le Soldat, qui étoit venu pour le tuer.

Je n'ai pas la moindre envie d'ôter quelque chose à la Gloire, qui est duë aux Orateurs, & à leur Art, mais il est bon de considérer pourtant, que la Nature, qui nous a donné deux yeux, pour voir, & deux oreilles pour écouter, ne nous a donné qu'une seule langue pour parler; il est vrai que certaines gens savent donner tant d'exercice à cette petite partie du corps humain, que les *virtuosi*, qui ont fait tant d'efforts pour trouver le mouvement per-

petuel peuvent le découvrir là sans peine.

Il y a des gens, qui ont une haute idée des Républiques, parce que les Orateurs y fleurissent le plus, & qu'ils se sont toûjours montrez ennemis jurez de la *Tyrannie*; mais à mon avis un seul Tyran vaut mieux qu'une centaine. Ces *beaux-parleurs* ne font qu'animer la multitude, dont pourtant la colere n'est qu'un court accès de fureur; *Ira furor brevis est*.

Après tout, les Loix ne sont que des toiles d'Araignées, qui prennent les mouches, & qui sont brisées par les Guêpes. Cela soit dit en passant. Pour ce qui regarde l'habileté de l'Orateur, il est certain que son grand art consiste à cacher l'Art.

Artis est celare artem.

Mais ce talent ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de reflechir, & de profiter de toutes les occasions, qui se presentent. Si on ne s'en saisit point, on ne fait que travailler à la toile de *Penelope*, qui défaisoit pendant la nuit, tout ce qu'elle avoit tissu pendant le jour.

jour. Ce qui confirme encore ce que je viens d'avancer c'est l'observation que j'ai faite, que *l'occasion* est representée chauve par derriere, & avec un toupet de cheveux au front; cet Emblême signifie qu'il faut la prendre aux cheveux. parce qu'on la rapelle en vain, quand elle est une fois passée.

Fronte capillata, post est occasio calva.

L'Ame humaine ressemble d'abord à une *table rase*, s'il m'est permis de parler ainsi, ou à une cire, qui pendant qu'elle est molle, est susceptible de toutes sortes d'impressions; elle contracte peu à peu plus de consistance, & de dureté, jusqu'à ce qu'enfin la mort vient l'arrêter au milieu de sa carriere. Les plus grands Conquerans ont enfin succombé sous les coups de la Parque, qui n'épargne personne depuis le Séptre jusqu'à la houlette.

Mors omnibus communis.

Toutes les Rivieres se jettent dans la Mer, mais aucune n'en revient. Quand *Xerxes* fit la revuë de ses Troupes in-

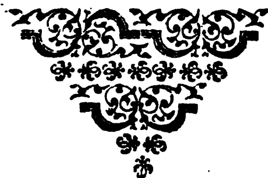
 nom-

nombrables, il pleura en considerant que de tant de millions d'hommes personne ne seroit envie dans l'espace de cent ans. *Anacreon* fut suffoqué par un pepin de raisins, & l'on meurt de joïe aussi bien que de douleur. Rien n'est constant dans le monde, que l'inconstance, ce qui n'empêcha pas le divin *Platon* de soutenir, que si la vertu paroissoit aux yeux des humains avec tous ses ornemens naturels, ils seroient tous charmez de sa beauté; néanmoins l'intérêt gouverne tellement le monde à présent, & ce que les Anciens apelloient *aurea mediocritas*, est tellement méprisé parmi nous, que nous ferions une fort mauvaise reception à *Jupiter* lui-même, à moins qu'il ne descendit sur nous comme une pluie d'or, de la même maniere qu'il trouva l'entrée de la tour de *Danaé*; les mortels dans ce siecle de fer, laissent le Soleil couchant, pour n'adresser leur culte qu'au Soleil qui se leve.

Donec eris Felix multos numerabis amicos.

Je mets ici des bornes à ma Dissertation, que je n'ai entreprise, que pour obéir

obéir à vos ordres ; il me falloit un motif de cette force, pour m'exposer aux censures de *cet âge Critique*. Si j'ai satisfait à ma matiere, ou non, c'est ce qu'il faut laisser a décider aux lumieres du Lecteur savant & judicieux. Quoiqu'il en soit, je puis esperer du moins que cet essay encouragera quelque Génie d'un autre ordre, que le mien, à traiter le même sujet avec plus de succès.





DISSERTATION

Où l'on prouve que

L'ABOLISSEMENT DU CHRISTIANISME

EN

ANGLETERRE.

Pourroit dans les conjonctures présentes engager nos Roïaumes dans quelques inconveniens, & peut-être ne pas produire tous les avantages qu'on semble en atendre.

Cet Ouvrage a été fait l'an 1708.

JE sai parfaitement bien, que l'Esprit humain ne donne jamais des marques plus sensibles de sa foiblesse, & de sa présomption, que lorsqu'il veut emploïer

ploïer le raisonnement contre les opinions généralement reçûës, contre les modes, & contre les habitudes, qui ont pris le dessus. Je me souviens qu'on a considéré avec beauçoup de Justice, comme une chose extrêmement favorable à la liberté du Peuple & de la Presse, la defense qui a été faite de parler, d'écrire, ou de faire des gageures, contre l'*Union* *, avant quelle eut été confirmée par le Parlement. On menaça même les transgresseurs d'une punition severe, avec beaucoup de raison : on ne sauroit considerer ceux que s'oposent au torrent des idées communes, que comme des Perturbateurs du repos public. Sans parler de l'extravagance, qu'il y a à former toutes sortes de projets évidemment inutiles, il est certain que ces gens-là commettent un crime de *lèze-Societé*, en péchant contre ce principe fondamental : *la voix du Peuple est la voix de Dieu.*

Je crains bien que par les mêmes raisons, il n'y ait de l'imprudence à argumenter contre l'Abolissement du Christianis-

* La fameuse union de l'Ecosse & d'Angleterre.

tianisme, dans une conjoncture, où l'on remarque, que tous les partis, & toutes les differentes Sectes, y ont le même panchant, comme il paroit clairement par leurs discours, leurs écrits, & leurs Actions. Malgré cette considération si forte, soit par une singularité affectée, soit par la perversité ordinaire de la nature humaine, soit par une force superieure de ma destinée, il m'est impossible d'être entierement de cette opinion. J'avouë même que quand je serois sûr que le *Procureur-General* me poursuivroit en justice, je ne saurois m'empêcher de soutenir, que dans la situation présente de nos affaires, il n'y a pas une necessité absoluë de déraciner absolument le Christianisme, dans notre Patrie.

Cette proposition paroitra peut-être surprenante, dans un siécle si sage, & si amateur même des Paradoxes, & pour cette raison je manierai ce sujet avec toute la délicatesse, & toute la précaution imaginable, en manquant, aussi peu qu'il me sera possible, au respect qui est dû à la *pluralité des voix*.

J'observerai ici en passant jusqu'à quel point le génie universel d'une nation est su-

sujèt à changer en moins d'un demi-siécle. J'ai entendu dire à des gens d'âge, qu'ils se souviennent d'un tems, où le sentiment contraire à celui qui est à présent généralement adopté, avoit absolument la vogue, & où le projèt d'abolir le Christianisme, auroit passé pour aussi absurde, que le paroit à présent la hardiesse d'écrire contre une pareille entreprise.

J'avouë ingenument que toutes les aparences sont contre-moi. Le Systême de l'Evangile aïant parmi nous la destinée de tous les autres Systêmes est décrié generalement, & il est trop vieux pour conserver encore quelque reste d'Autorité ; toute la masse même du petit Peuple, où le credit du Christianisme s'est soutenu le plus long-tems, en a à présent tout autant de honte, que les personnes de naissance. Je ne m'en étonne pas ; les opinions comme les modes, descendent par cascade du noble jusqu'au bourgeois ; de là ils tombent au milieu du vulgaire, comme dans un canal, où elles s'écoulent, & disparoissent à la fin entierement.

Avant que d'entrer dans la *tractation* de ma matiere, je suis obligé, pour

ôter toute ambiguité, d'emprunter une distinction de certains Auteurs, qui font une difference entre *Trinitaires de nom*, & *Trinitaires réels*. J'espere qu'aucun Lecteur ne sera assez injuste à mon égard, pour se mettre dans l'esprit, que mon dessein est de défendre le *Christianisme réel*, qui dans les premiers siecles, s'il en faut croire les Auteurs de ces tems-là, influoit sur les idées, & sur les actions des hommes. Je conviens que ce seroit-là le projet du monde le plus absurde & le plus pernicieux. Ce seroit vouloir détruire d'un seul coup toute l'Erudition du Roïaume, tous les Arts, toutes les Sciences, & tous ceux, qui les enseignent; ce seroit vouloir renverser toute la Constitution de notre Patrie, ruiner notre Commerce, & changer en deserts *la Cour* & la *Bourse*.

Il y auroit la même absurdité, que l'on découvre dans le Conseil que donne *Horace* aux Romains, de se tirer de leurs vices, & de la corruption de leurs moeurs, en abandonnant leur Ville; & en cherchant une nouvelle demeure dans quelque coin reculé de l'univers.

Quoique dans le fond cet avertissement

ment ne soit pas des plus nécessaires, j'ai trouvé bon de le faire, pour éviter toute chicane. Pour le Lecteur éclairé & benevole, il comprendra facilement que le but de mon discours ne sauroit être, que de défendre le *Christianisme de nom*, puisqu'il y a déja bien du tems, que le *Christianisme réel* a été aboli par un consentement unanime comme absolument incompatible avec nos Systêmes de richesse & de grandeur. Mais j'avouë, qu'il m'est impossible de comprendre qu'il doive suivre de là nécessairement, qu'il faut abjurer le nom de *Chrêtiens*; je vois que tout le monde s'y accorde, mais je ne saurois convenir de la solidité des raisons qui les y portent. Je sais bien que les *Entreprenans* de cette affaire prétendent, que la Nation recevra des avantages considérables de la réüssite de leur projèt, & qu'ils font des objections assez plausibles, contre nos Systêmes du Christianisme, mais je crois qu'il n'est pas impossible de les réfuter. J'en fais ma tache aujourd'hui, je considererai brievement la force de leurs argumens, & je promets de la mettre dans tout son jour; ensuite je ferai voir les inconvé-

niens que cette innovation pouvoit traî-ner après elle, dans la situation presente de nos affaires ; c'est-là tout le plan de ma dissertation.

Un des plus grands avantages qu'on atache à l'extirpation du Christianisme, c'est que par là on élargiroit beaucoup les bornes de la liberté de conscience, ce grand boulevard de la Nation, & de la Religion Protestante, auquel les *fraudes pieuses* font de frequentes breches, malgré la bonne intention de nos Legislateurs. Nous en avons vu un terrible exemple depuis peu ; deux jeunes Cavaliers de grande esperance, d'un esprit vif, & d'un jugement profond, aïant meurement examiné les causes & les effets, avoient découvert par la seule force * de leurs lumieres naturelles, débarassées de toute rouille d'érudition, *qu'il n'y a point de Dieu*, & ils avoient généreusement communiqué aux autres cette découverte si importante & si nécessaire

* L'Auteur fait par tout ailleurs un si grand cas du savoir, qu'on voit évidemment par ce seul passage, que son dessein est de tourner en ridicule les Libertins, qui décident d'ordinaire effrontement sur la Religion, sans avoir ni Logique, ni Lecture.

ecessaire au bien public. On eut la barbarie de leur en faire un crime, & tirant de la poussiere quelque vieille loi, à qui la coutume avoit ôté toute autorité, on les punit de mort comme *Blasphemateurs*. Voilà ce qu'on ne sauroit apeller autrement, qu'un commencement de persécution, qui s'étend toûjours avec rapidité, dès qu'on lui permet d'entamer seulement la Societé humaine.

A cela je repons, en soumettant pourtant mon sentiment à celui d'autres esprits plus éclairez, que cet exemple même fait voir évidemment la necessité d'une *Religion de nom* parmi nous. Les grands Genies aiment à traiter cavalierement *les objets les plus élevez*, & si en abolissant toute Religion on leur ôte une Divinité, sur laquelle ils puissent exercer la force de leur esprit, ils se jetteront sur les personnes de distinction, ils parleront mal du gouvernement, & ils diront des sotises du Ministere, ce qui sera asseurément d'une consequence infiniment plus dangereuse que les traits qu'ils lancent à présent contre Dieu; une Sentence de *Tibere*

est formelle là-dessus ; *Deorum offensa Diis curæ.*

Pour ce qui régarde le fait particulier dont je viens de faire mention, on m'accordera facilement, qu'on ne sauroit fonder une proposition générale, sur un seul exemple. On peut dire à la consolation de tous ceux qui craignent une *pareille intolerance*, qu'il n'est pas possible d'en alleguer un autre ; ne sait-on pas que des discours blasphematoires sont prononcez tous les jours avec toutes la liberté imaginable, dans les Cabarets, & dans tous les autres lieux, ou les honnétes-gens se voïent.

J'avouë ingenument que de faire rouer pour *Blaspheme* un Officier Anglois né libre, est un Acte de Despotisme assez vif, pour en parler dans les termes les plus modestes, & qu'il est difficile de justifier le * *General*, qui s'en est rendu coupable ; peut-être craignoit-il, que ces sortes de discours ne fussent propres à scandaliser les Alliez, parmi lesquels c'est peut-être la mode de *croire en Dieu* ; c'est tout ce qu'on peut alleguer de plausible en sa faveur. Car se fonder

* Le Duc de Marlboroug.

fonder sur un principe que d'autres ont admis, savoir qu'un Officier capable d'insulter la Divinité, pourroit bien un jour aller assez loin, pour exciter une mutinerie contre son *Chef*, c'est en verité se méprendre grossierement; le Général d'une Armée Angloise courroit risque d'être fort mal obéï, si ses Soldats n'avoient pas plus de respect pour lui, que pour la Divinité.

On objecte encore contre cette espéce de Christianisme dont il s'agit ici, qu'elle oblige les hommes à croire des choses trop difficiles à comprendre pour des esprits forts, & pour tous ceux qui ont secoué les préjugez, & qui s'atachent à une éducation bourgeoise & ordinaire. Mais il me semble qu'on devroit être trop prudent, pour faire des objections qui paroissent tendre à donner de foibles idées de la Sagesse de la Nation; quoi! n'est-il pas permis à chacun d'entre nous de croire tout ce qu'il veut, & de rendre public ce qu'il croit quand il le trouve à propos, surtout quand ses opinions servent à affermir le parti qui a raison dans ce tems-là. Qu'on me dise de bonne foi, si un Etranger qui liroit les fadaises, qui ont été écrites

de-

depuis peu par * *Asgil*, *Tindale*, *Toland*, & *Coward*, & par cinquante autres, croiroit-il, que l'Evangile est une regle de notre foi confirmée par un Acte du Parlement ? Où est l'homme dans cette Ile, qui se fait un devoir de croire à l'Evangile, de dire qu'il y croit, ou de souhaiter seulement qu'on dise qu'il y croit ? on peut s'en moquer sans en être plus mal reçû dans les bonnes Compagnies, & sans manquer par là les emplois civils & militaires. Qu'importe qu'il y ait quelques vieilles loix contre ces sortes de gens ; elles sont si fort oubliées, qu'il seroit ridicule de songer seulement à vouloir les mettre en exécution.

On allegue encore contre le Christianisme que par une supputation fort modeste on trouve dans ces Roïaumes plus de dix mille Curez, dont les revenus joints à ceux de *Milords les Evêques* pourroient servir à entretenir du moins deux cens jeunes cavaliers gens d'esprit & de plaisir, & ennemis jurés des *fourberies des Prêtres, de l'austerité, des préjugez*,

* Auteurs qui ont écrit aussi cavalierement, que ridiculement sur la Religion.

juges, *& de la Pédanterie*; en un mot gens à faire l'ornement de la Cour & de la Ville: d'ailleurs, dit-on, un ſi grand nombre de Théologiens maſſifs & bien découplez feroit une recruë impaïable pour nos Flottes, & pour nos Armées.

J'ai trop de bonne foi, pour ne pas convenir que cette difficulté merite notre attention, mais on peut y oppoſer d'autres difficultez d'un poids tout auſſi conſiderable. N'eſt-il pas aſſez néceſſaire par exemple que dans chacun de ces territoires, qu'on apelle *Paroïſſes*, il y ait du moins un ſeul homme, qui ſache lire, & écrire? de plus il me ſemble *qu'on compte*, comme on dit, *ſans ſon hôte*, quand on s'imagine que les revenus des Egliſes de toute notre Ile feroient ſuffiſans, pour entretenir, de la maniere dont les honnêtes-gens vivent dans nos jours, je ne dis pas deux cens jolis Cavaliers, mais ſeulement la moitié de ce nombre. N'eſt-ce pas tomber dans la derniere des abſurditez que de prétendre qu'il y auroit là *dequoi les mettre à leur aiſe*, ſelon le ſens le plus moderne de ces expreſſions? Il y a encore dans ce petit projèt-là, quelque

ai-

aimable qu'il paroisse à la prémiere vuë, un inconvenient caché, mais un inconvenient terrible ; n'imitons pas je vous en prie l'extravagance de cette Femme, assez imprudente pour couper la gorge à la poule, qui lui pondoit tous les matins un œuf d'or. Etendons un peu nos vuës jusqu'à l'avenir, & songeons à ce que deviendroit les races futures. Quelle espece de Posterité pouvons nous attendre de la mauvaise Constitution de ces *gens d'esprit & de plaisir*, qui étant venus à bout de leur vigueur, de leur santé, & de leur bien, sont forcez de reparer leur fortune par quelque mariage désagreable, & de produire des Enfans héritiers de *leurs belles manieres & de leur pouriture*.

Au lieu de ces Messieurs-là, nous avons à présent dix mille hommes réduits par les sages reglemens de *Henry* VIII. à un petit revenu qui les force à conserver leur santé par la diéte & par la continence ; on leur feroit le plus grand tort du monde, si on ne les respectoit pas, comme le fond assuré & comme la base la plus solide d'une Posterité vigoureuse ; il est certain que sans eux tout le Roïaume deviendroit dans deux

deux générations d'ici un Hôpital universel.

On propose encore comme un avantage très-considerable de l'abolition du Christianisme le gain clair d'un jour de la semaine, dont la perte rend à présent tout le païs moins considerable d'un septiéme, pour le Commerce, les affaires, & les plaisirs; on y ajoûte que par la Religion, le public perd tant d'édifices magnifiques qui sont entre les mains du Clergé, & dont on pourroit faire des *sales pour la Comedie, des Bourses, des Halles, des maisons de plaisir, & d'autres édifices publics.*

On me le pardonnera bien, j'espere, si je prends la liberté de traiter cet argument de chicane, dans les formes. Je veux bien avoüer, qu'il y a eu au tems jadis une coutume parmi nos concitoïens d'aller tous à l'Eglise les Dimanches, & je crois que c'est pour en conserver la memoire qu'il y a encore des gens qui ce jour-là ferment leurs boutiques.

Mais quel obstacle imaginable trouve-t-on là-dedans pour les affaires, & pour les plaisirs? Est-ce un si grand malheur pour les gens qui savent vivre, de

de jouer dans leurs maisons un seul jour de la semaine; les Caffez, & les Cabarets ne sont-ils par ouverts les Dimanches, comme les autres jours? y a-t-il un tems plus convenable pour prendre Medecine? Les Filles de joïe sont-elles alors plus chiches de leurs faveurs que de coutume? n'est-ce pas un tems très-utile au Négocians pour ajuster les comptes de la semaine passée, & aux gens de Robbe pour préparer leurs *piéces?*

Par raport aux Eglises je ne comprends pas comment on peut prétendre, que ce sont à présent des bâtimens dont le public ne tire pas le moindre usage. Ce sont les lieux du monde les plus propres pour les rendez-vous amoureux; les bancs qu'on y a placez vis-à-vis de la chaire sont les endroits de l'univers, où un habit magnifique paroit le plus à son avantage; & il n'y a point d'édifice dans tout le Roïaume, où l'on fasse de plus grandes affaires, & où l'on dorme mieux.

Un avantage infiniment plus considerable paroit devoir suivre de l'abolition du Christianisme; c'est *l'extinction* generale de toutes nos factions enflammées sur-

surtout, par les noms odieux & efficaces de *Haute & Basse Eglise*, *de Whigs, & de Toris*, *d'Anglicans & de Presbyteriens*. Tous ces partis servent à présent d'entraves à nos compatriotes; ils bornent toutes leurs actions à chercher les avantages d'une telle faction, & l'abaissement de telle autre, sans leur permettre de faire la moindre attention au bien public.

Si j'étois sûr que *l'extirpation* du Christianisme calmât toutes ces animositez pernicieuses; je me rendrois d'abord, & je ne dirois plus un seul mot contre le projèt en question; mais peut-on dire, que si aujourd'hui un Acte du Parlement chassoit du langage les mots, *paillarder*, *s'enyvrer*, *fourber*, *mentir*, *voler*, nous nous leverions tous demain *sages*, *temperans*, *justes*, *intègres*, *Amateurs de la verité?* La consequence est-elle bien exacte? Quoi! si les Medecins nous défendoient de prononcer les termes de *Goute*, de *Gravelle*, de *Rheumatisme*, &c. cet expédient seroit-il un *Talisman* assez efficace pour détruire toutes ces maladies mêmes? L'esprit de parti & de faction, fait dans les cœurs des impres-

pressions trop fortes pour être effacées, si facilement, par la suppression de quelques termes empruntez de la Religion, si ces expressions odieuses perdoient parmi nous le droit de Bourgeoisie, *l'envie*, *l'orgueil*, *l'ambition*, *&* *l'avarice* sont des Dictionaires assez complets, pour nous en fournir d'autres; en cas de besoin *Heyduks*, *Mameluks*, *Mandarins*, *Bachas*, ou quelque autre terme formé à tout hasard pourroient servir à distinguer ceux qui sont dans le Ministere, d'avec ceux, qui voudroient bien y être, s'ils pouvoient; qu'y a-t-il de plus aisé que de changer quelques Phrazes, & au lieu de parler de *l'Eglise*, de proposer comme un problême, *si le Monument est en danger ou non.* Si la Religion a été assez officieuse pour offrir la prémiere à nos esprits factieux quelques termes caustiques, s'en suit-il que notre imagination n'est pas assez riche pour nous dédommager de leurs pertes? Supposons que les Toris se déclarassent pour la * *Signora Margarita*, les Whigs, pour Mademoiselle *Tofts*, &

* Actrices, & Acteurs de l'Opera de *Londres*.

& les *Moderez* pour *Valentini*; *Margaritiens*, *Toftiens*, & *Valentiniens* ne seroient-ce pas d'assez beaux *noms de parti*? La faction des *Prasini* & *des Veneti*, la plus turbulante qui ait jamais troublé *l'Italie* a tiré son nom si je m'en souviens bien, de quelques rubans de differente couleur; est-ce que chez nous le *bleu* & le *vert* ne peuvent pas rendre le même service, & partager aussi bien la Cour, le Parlement, & tout le Roïaume, qu'aucune Dénomination empruntée de l'Eglise? Par consequent cette objection contre le Christianisme, malgré cette apparence plausible, dont elle nous éblouit d'abord, est dans le fond peu de chose, & l'avantage dont elle nous flatte n'est qu'une pure chimere.

Nos entrepreneurs soutiennent encore que c'est une coutume d'une absurdité très-ridicule, de louer & de païer une troupe de gens pour brailler une fois par semaine, contre les methodes dont on se sert le plus communement, pour se procurer de la grandeur, de la Richesse, & du plaisir; cette objection fait pitié, elle est indigne en verité, des lumiéres d'un siecle aussi éclairé que le notre. J'en apelle au gout rafiné de tout

tout *Esprit fort*, & je lui demande, si en cherchant à satisfaire quelque passion favorite, il n'a pas toûjours senti un surcroit de plaisir merveilleux en songeant, que ce qu'il faisoit étoit défendu? Ce n'est uniquement que pour cette raison, que * la Sagesse de nos Legislateurs prend un soin si particulier de faire porter aux Dames des étoffes défenduës, & de faire boire à nos gourmets du vin, dont on ne permet pas l'entrée. Il seroit à souhaiter même qu'on augmentât ces sortes de défenses, pour donner de la pointe aux plaisirs des sujets, qui faute de pareils expediens, commencent à tomber en langueur, & à dévenir de plus en plus accessibles aux maladies de la Ratte.

On propose encore comme un avantage très-considerable, que si on bannit une fois l'Evangile de nos Roïaumes, elle envelopera dans sa ruïne toute Religion en général, avec tous ces préjugez pernicieux de l'éducation, qui sous les noms de *Vertu*, de *Conscience*, *d'Honneur*, & de *Justice*, ne font que trou-

bler

* En faisant des Edits contre les étoffes étrangeres, & contre les vins de France.

bler le repos de l'homme, & que ce qu'on apelle *veritable raison & force d'esprit* est presque incapable de déraciner pendant tout le Cours de la vie.

J'observerai d'abord qu'il est plus difficile, qu'on ne pense, de défaire le langage d'une phraze dont le public s'est une fois entêté; telle est cette expression qui est si fort en vogue; *Préjugez de l'Education.* Il y a quelques années que quand on voïoit à quelqu'un un nez de mauvaise augure, on attribuoit cette deformité *aux Préjugez de l'Education.* C'est de cette même source, qu'on dérive, toutes nos idées ridicules de la *Justice*, de la *Pieté*, de *l'Amour de la Patrie*, de la *Divinité*, d'une *vie future*, d'un *Ciel* & d'un *Enfer*, *&c.* Il se peut bien qu'autrefois cette prétention n'étoit pas sans fondement; mais on a depuis peu tellement changé la methode de l'éducation, on a eu si grand soin d'éloigner de l'Esprit de la jeunesse ces sortes de Préventions, que je dois avouer à l'honneur de notre âge, si poli & si éclairé, que les jeunes Cavaliers, qui sont à présent sur la Scene, ne paroissent pas avoir la moindre teinture de ces petitesses d'esprit. Ces racines

nes de credulité, & de superstition ne se trouvent pas dans leurs cœurs, & par consequent il n'est pas nécessaire d'abolir le *Christianisme de nom*, pour les extirper.

Peut-être même pourroit-on nier, qu'il soit utile de bannir de l'esprit du vulgaire toute idée de Religion; ce n'est pas que je sois du sentiment de ces Réveurs, qui prétendent qu'elle n'est qu'une invention des Politiques pour tenir le petit Peuple en bride, par la crainte de certaines puissances invisibles. Si leur sentiment est fondé, les hommes d'alors doivent avoir été bien differens de nos Contemporains; je suis persuadé, que toute la masse de notre Peuple Anglois peut disputer aux personnes de la prémiere qualité le rang de l'incredulité, & de l'Irreligion. Ce qui me fait avancer le problême susdit, c'est que je conçois que quelques notions vagues d'un être suprême peuvent fournir des moïens excellens pour apaiser les Enfans qui font les mutins, & des lieux *communs admirables*, pour nous amuser pendant les ennuieuses soirées de l'Hyver.

Le dernier avantage, qu'on prétend

tirer de l'abolition du Christianisme, c'est qu'elle contribuera beaucoup à reünir toutes les differentes parties du Corps *Protestant*, en faisant main basse sur tous les Systêmes de Théologie, & sur toutes les confessions de Foi; par là, dit-on, on donnera l'entrée à tous les *Nonconformistes* qu'on éloigne à present pour l'amour d'un petit nombre de Ceremonies, qui passent pour indifferentes parmi les gens sensez de tous les partis; c'est le seul moïen de venir à bout de cette *Union* si impratiquable jusqu'à présent, & tout le monde pourra entrer sans peine par la large porte qui leur sera ouverte de tous cotez; à présent en marchandant & en chicanant avec les *Nonconformistes*, sur un petit nombre de formalitez, on entr'ouvre seulement un petit nombre de Guichets, où l'on ne sauroit entrer qu'un à un, non sans faire de violens efforts, & sans courir risque d'étouffer.

Je réponds à cette objection specieuse, qu'il y a dans le cœur humain une passion favorite, qui prétend avoir des liaisons étroites avec la Religion, quoique celle-ci ne soit ni sa Mere, ni sa

Maraine, ni sa bonne amie; c'est l'Esprit de contradiction, qui a été au monde long-tems avant le Christianisme, & qui peut aisement subsister sans lui. Examinons, par exemple, surquoi s'exerce l'esprit de contradiction parmi les *Sectaires* de notre Ile; nous verrons que le Christianisme n'y influe en aucune maniere; l'Evangile nous prêche-t-il un air morne, une démarche roide, un habilement particulier, un langage different de celui des gens raisonnables? Non, il prête seulement son nom à ces sortes de fadaises, & s'il n'en étoit pas le prétexte; la source, dont elles se rependent, se jetteroit sur les loix du Roïaume, & troubleroit la paix publique. Il y a une doze d'Enthousiasme assigné à chaque Nation, & si on ne lui fournit pas des objets convenables, elle est capable d'éclater, & de mettre tout en feu. Si l'on peut acheter le repos d'un Etat, en l'amusant par quelques Cérémonies, & par quelque formalitez dans le culte, il me semble qu'il est d'un homme sage, de ne le pas négliger. Que les Mâtins se divertissent, & s'exercent sur une peau de mouton remplie

de

de foin, pourvû qu'on les détourne de se jetter sur le troupeau!

L'intention des Couvents, qu'on trouve en si grand nombre dans d'autres païs, n'est pas si destituée de Sagesse, comme on pourroit bien le croire; il y a fort peu de passions irregulieres, & de penchans fougueux, qui ne puissent trouver le moïen d'avoir leurs coudées franches, & d'éclater librement dans quelque ordre Religieux. Tous les Cloître sont autant d'Asyles de *Réveurs*, de *Mélancoliques*, d'*Orgueilleux*, de *Grondeurs de profession*, & de *gens à complot*. Ils sont les Maîtres d'y évaporer les *particules*, qui seroient si pernicieuses dans des membres ordinaires de la Societé; au lieu que dans notre Ile, nous sommes obligez d'assigner à chacune de ces *humeurs peccantes & dangereuses* une Secte à part, pour les empêcher de se jetter sur l'Etat; si jamais on abolit le Christianisme, il faudra de necessité; que les Legislateurs trouvent quelque autre moïen pour en détourner le cours. Qu'importe de quelle largeur soit une porte que vous ouvrez, si vous étes sûr qu'il y aura un grand nombre de gens, qui se feront un honneur & un

un merite de n'y pas entrer, à quelque prix que ce soit.

Aïant de cette maniere consideré les objections les plus fortes qu'on peut faire contre le *Christianisme en quèstion*, & les principaux avantages qu'on se promèt du projèt de l'abolir, je vais à présent, avec la même soumission pour des gens plus habiles que moi, exposer au jugement du public, un petit nombre d'inconveniens, que cette *abolition* pourroit bien traîner après elle, & auxquels il semble que les Entrepreneurs n'ont pas fait assez d'atention.

Je suis persuadé que nos *gens d'Esprit*, & *de Plaisir*, nos *jolis gens*, sont fort sujèts à murmurer, dès que leur vuë est choquée par quelque Ecclesiastique crotté. Mais ils ne considérent pas ces sages Réformateurs, quel avantage, quelle felicité c'est pour de grands esprits d'être toujours suffisamment pourvus d'objets de mépris, & de raillerie; rien n'est plus propre à exercer, & à augmenter leurs Talens, & à détourner leur bile de leurs Compagnons & d'eux-mêmes. Tant qu'il y aura des gens d'Eglise, ils auront dequoi turlupiner, & dequoi invectiver, &, ce qui n'est pas

un

un avantage méprisable, d'invectiver sans exposer leur vie au moindre péril.

Voici encore un argument tiré de la même source; si le Christianisme étoit un jour aboli, comment les Esprits forts, les *profonds raisonneurs* trouveroient-ils un autre sujèt si exactement proportionné à leur tour d'esprit, & si capable d'en étaler toute la force, & toute la beauté? De quelles merveilleuses productions d'esprit ne serions nous pas privez? Sans pouvoir nous atendre à quelque Ouvrage équivalent de la part de ces génies, qui s'étant uniquement exercez sur la maniére de tourner la Religion en ridicule, se sont mis hors d'état de briller sur tout autre sujèt. Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du Bel-Esprit, & voudrions-nous en retrancher la branche la plus fleurissante, & la plus féconde? Auroit-on jamais soupçonné que * *Asgil* fût un beau Génie, & *Toland* un Philosophe, si la Religion, ce sujèt inépuisable, ne les avoit pourvus abon-

* Petits Esprits qui ont brillé en écrivant contre la Religion.

damment de Syllogismes, & de traits d'esprit?

Quel autre sujèt renfermé dans les bornes de la Nature, & de l'Art, auroit été capable de procurer à *Tyndal* le nom d'Auteur profond, & de le faire lire? Il n'y a que le choix de la matiere, qui fait qu'un Auteur se distingue, & se signale dans le monde savant. Car si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défense du Christianisme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel.

Ce qu'il y a de bien plus important encore, c'est que je crains bien que l'abolissement du Christianisme pouroit *mettre l'Eglise en danger*. Je voudrois me tromper là-dessus, mais je crois fermement que mes apprehensions ne soient trop bien fondées; je suis bien sur que dans la situation presente de nos affaires, *l'Eglise n'est pas en danger*, mais je prévoi qu'elle le sera dès qu'on aura banni le Christianisme de notre Ile, & que sait-on si ce n'est pas là un dessein pernicieux, que nos *Entrepreneurs* cachent sous les fleurs de leur beau projèt.

Il est déja d'une notorieté publique, que les

les *Athées*, les *Deistes*, les *Sociniens*, les *Antitrinitaires* & d'autres Sectes subdivisées *d'Esprits forts*, sont des gens très-peu zelez pour l'Eglise établie ; ils se déclarent ouvertement contre le * *Test*, ils se soucient très-peu de nos *Cérémonies*, & ils avouent franchement, qu'ils ne croïent pas *le droit divin de l'Episcopat* ; ils peuvent par consequent être soupçonnez, sans trop d'injustice, d'en vouloir à la Constitution établie de l'Eglise Anglicane, & d'être capable de mettre le Presbyterianisme à sa place ; je laisse à juger à ceux, qui sont à la tête des affaires si un changement pareil ne pouroit pas influer sur la forme même de notre Gouvernement.

Voici encore une considération tout aussi importante, il n'est que trop apparent, qu'en donnant dans le projet, dont il s'agit, nous nous jetterons à corps perdu précisément dans le même inconvenient, qu'on a principalement en vuë d'éviter, & que l'extirpation de la

* C'est un Serment établi par Acte de Parlement, par lequel on renonce à la suprematie du Pape & au Dogme de la Transubstantiation.

la *Religion Chrêtienne*, nous menera tout droit au *Papisme*.

Nous savons que c'est une pratique constante des *Jesuites*, de nous détacher des émissaires, avec ordre de joüer le rôle de membres de chacune de nos Sectes; des Peres de cette pieuse Societé ont paru souvent au milieu de nous, comme *Presbyteriens*, *Anabatistes*, *Quakres*, *&* *Indépendans*, selon que chacune de ces Sectes étoit le plus en vogue. Il est certain même, que depuis que la Religion a commencé à être décreditée dans notre Ile, il y a eu un bon nombre de *Missionaires Papistes*, qui s'est mêlé parmi nos Esprits forts. Par exemple *Toland*, ce fameux oracle des *Antichrêtiens*, est un Prêtre Irlandois, Fils d'un Prêtre Irlandois; & le savant Auteur du livre intitulé *les Droits de l'Eglise Chrêtienne*, qui est du même caractere que les beaux Ouvrages du grand *Toland*, s'est reconcilié sous main avec l'Eglise Romaine, & continue toujours à en être le *tendre Fils*. Je pourrois en ajoûter d'autres, mais la chose est hors de conteste; aussi le motif de leur conduite est parfaitement bien raisonné; ils sont persuadez que si ja-

jamais le Christianisme est aboli parmi nous, le Peuple ne manquera pas de se ménager quelque autre culte, ce qui ne peut que le jetter dans la *superstition*, & de là dans le *Papisme*.

J'en conclus, que si malgré tout ce que je viens d'alleguer, on s'obstine à proposer un *Bil* touchant l'abolissement du Christianisme, il sera bon d'y faire une legere correction, & de mettre le mot de *Religion*, au lieu de celui de *Christianisme*, ce qui satisfera beaucoup mieux aux veritables vues des *Entrepreneurs*. Tant que nous soufrirons dans la nature un Dieu & une Providence, avec toutes les consequences que pouront tirer de là certains raisonneurs curieux, nous ne toucherons point à la racine du mal, quelques mesures que nous prenions contre le Christianisme, tel qu'il est établi parmi nous. A quoi sert la *liberté de la pensée*, si elle ne produit point la *liberté de l'action* qui en est l'unique but, quoi qu'elle semble n'avoir rien à démêler avec les objections qu'on fait contre la Religion Chrêtienne, & cette *liberté de l'action* ne sauroit jamais être complette, tant qu'il restera parmi les hommes la moindre

idée d'un Legislateur Souverain ; aussi les *Esprits forts* en veulent-ils réellement à la Religion en général ; ils la considérent comme un *Edifice*, dont toutes les parties sont si fort dépendentes les unes des autres, qu'il ne peut que crouler sur ses fondemens, dès qu'on en arache le moindre clou.

Leur pensée là-dessus a été très-heureusement exprimée, par un homme, qui entendant énerver un passage sur lequel on prétendoit fonder la *Trinité*, conclut par une longue suite de Syllogismes, *que si ce passage ne prouvoit rien, il étoit permis de donner dans le crime & dans la débauche sans se mettre en peine des invectives des Prédicateurs*.

Il n'est pas nécessaire d'alleguer plusieurs autres preuves pour faire voir évidemment, que l'intention des Esprits forts n'est pas d'ataquer quelque Article de la Foi Chrêtienne, qui leur paroit de dure digestion, mais de renverser toute la Religion, qui resserant les actions humaines dans certaines bornes, peut-être considerée comme l'ennemie *de la liberté de penser, & d'agir*.

Si néanmoins on songe à faire passer ce *Bil* sans y rien changer, & qu'on en at-

attende de si grands avantages pour l'Etat & pour l'Eglise, je serois du moins d'avis de le differer jusqu'à la Paix, afin de ne nous point brouiller avec tous nos Alliez, qui par malheur sont tous *Chrêtiens*, & parmi lesquels ils s'en trouve, que les préjugez de l'éducation rendent assez bigots, pour se faire une gloire de porter ce nom. Ceux qui pouroient s'imaginer qu'une alliance avec le *Turc* seroit propre à nous dédommager de la perte de nos confédérez, se trompent grossierement. Non seulement cette Nation est trop éloignée de nous, & presque continuellement en Guerre avec le Roi de *Perse*, mais elle seroit encore plus scandalisée de notre *force d'Esprit* que nos voisins & nos Alliez eux-mêmes. Non seulement ces infidelles reconnoissent un culte Religieux, mais qui pis est, ils croïent en Dieu, ce qui est fort au delà de tout ce qu'on exige de nous, même dans le tems que nous portons encore le titre de Chrêtiens.

Je finirai par la remarque que voici; quelques avantages que ce projèt magnifique promette à notre Commerce, je suis sur que six mois après que l'Acte

pour l'extirpation du Christianisme sera passé, les Actions de la Banque, & des Indes Orientales tomberont du moins d'un pour cent ; & puisque la Sagesse de la Nation n'a jamais été d'humeur à hazarder la cinquantiéme partie d'une pareille perte pour la conservation du Christianisme, je ne vois pas pourquoi elle voudroit nous exposer à cette perte entiere, simplement pour avoir le plaisir de le détruire.



PRO-



PROJET

Pour l'avancement de la Religion, & pour la Réformation des

MOEURS.

Adressé à Madame la Comtesse de Berkeley.

L'an 1709.

MADAME,

EN plaçant le nom de Votre Grandeur devant ce discours. Je n'ai pas l'intention de vous prier de le protéger. Je croirois cette priere fort déraisonnable, puisque vous ne sauriez recommander, sans être soupçonnée de quelque partialité, un Ouvrage, qu'on vous dedie, quoique ce soit sans votre aveu, & qu'il vien-

vienne d'une perſonne qui ne ſe nomme pas. Mon deſſein veritable eſt celui-là même que j'ai ſi ſouvent cenſuré dans d'autres Préfaces, & j'ai reſolu de faire votre éloge. Je ne m'arrêterai pas à Votre Naiſſance, il y a d'autres perſonnes auſſi Nobles que Vous; ni à la grandeur de votre fortune, il y en a qui ſont bien plus riches encore; ni a cette charmante famille, image parfaite de ceux à qui elle doit ſa naiſſance; peut-être que d'autres ſiécles, & d'autres païs en ont produites de ſemblables: d'ailleurs aucun de ces avantages ne donnent une perfection réelle à ceux, qui les poſſedent, ils ne font que donner plus d'éclat au merite réel. Ce que je veux louer en vous, Madame, c'eſt la pieté, la candeur, le bon-ſens, l'heureux naturel, l'affabilité & la charité; je voudrois, que par raport à toutes ces excellentes qualitez, il y eut beaucoup de perſonnes qui vous égalaſſent, & qui vous ſurpaſſaſſent même; peut-être qu'en ce cas Votre Grandeur échaperoit à l'importunité de cette Epitre. Mais puiſque ces vœux ſont aſſez inutiles, je crois qu'il eſt avantageux pour la vertu, & pour la Religion, que tout le Roïaume

me connoiſſe votre Caractere, & qu'il ſache que la politeſſe la plus aiſée, jointe à la pieté la plus ſolide, brille en votre Grandeur, d'un éclat auſſi naturel, que celui qu'on admire le plus dans chacune de ces qualitez ſeparées, qu'on remarque dans le caractere d'autres perſonnes. Malgré les traverſes de la fortune, Votre prudence a conſervé la ſplendeur de l'illuſtre maiſon, dans laquelle vous étes entrée, qui avoit été ſi fort éclipſée par la prodigualité exceſſive de pluſieurs générations. Vous vous acquittez avec toute l'exactitude poſſible des devoirs differens que la providence vous impoſe; témoin l'Education de Vos deux incomparables filles, dont la conduite eſt ſi généralement admirée, témoin ce ménagement judicieux ſi convenable à une épouſe circonſpecte, complaiſante, & tendre; & ces ſoins exacts qui s'étendent juſque ſur le moindre de vos Domeſtiques; témoin enfin cette bonté & cette charité pour les pauvres, dirigée par la raiſon la plus ſure.

Il eſt utile au public, dis-je, d'être informé de ces grandes qualitez, qui entrent dans le caractere de Votre Grandeur;

deur; il lui feroit utile encore de le connoitre entierement ; mais par malheur il ne voudroit pas ajouter foi à celui, qui fe hazarderoit à l'en inftruire, & il le traiteroit fans doute d'Adulateur.

Pour éviter un reproche fi odieux je declare que ceci n'eft pas une Dédicace mais uniquement un introduction à un petit difcours, qui traitte de l'avancement de la *Religion*, *& de la Morale*; rien n'eft plus naturel que d'entamer cette matiere par quelques traits du caractere d'une Dame, dont la conduite à le même but, que ma Differtation. Je remarque avec une grande mortification que parmi tous les plans qu'on a propofé au public dans cet Age fi fécond en projèts, il n'y en a pas un feul, qui concerne l'avancement de la Religion, & de la Vertu, quoique fans parler ici des confequences avantageufes d'un tel Projèt pour la vie à venir, ce foit le moïen le plus naturel & le plus facile d'avancer le bonheur de tout l'Etat, & la felicité temporelle, de chaque particulier. Il eft bien vrai que la foi & les bonnes mœurs font prodigieufement alterées parmi nous, & néanmoins je croi que fans beaucoup de peine,

ne, on pourroit les mettre bientôt dans le plus haut degré de perfection, où elles peuvent atteindre dans l'esprit & dans le cœur de tout un Peuple. La methode m'en paroit si aisée, que pour la mettre heureusement en pratique il suffit, à mon avis, d'en donner une idée, à ceux qui y sont le plus interessez, par *l'honneur*, *par le Devoir*, *&* *par l'Amour propre*.

Comme il seroit absurde de proposer des Remedes avant que d'être asseuré qu'il y a des maladies, qui les demandent, & de s'effraïer, sans être convaincu de quelque danger, je commencerai par faire voir en general, que la Nation est extraordinairement corrompuë tant par raport à la Religion, que par raport aux Mœurs; ensuite je tracerai d'une maniere aussi abregée, qu'il me sera possible, un plan de reforme à ces deux égards.

Je sais bien que les plaintes des Théologiens sur la corruption du siecle, ne passent que pour des Phrases favorites, destituées de sens, mais je ne suis nullement de cette opinion, & je croi fort qu'en comparant sans partialité les vices de nos compatriottes d'à présent, avec ceux

ceux d'autres ſiécles, & d'autres Nations, on ne ſauroit que trouver ces plaintes très-fondées.

Je n'alleguerai ici que des faits denuez de toute exaggeration, & de tous traits de Satyre; & je croi que tout le monde m'accordera ſans peine ce que je vais avancer. Il eſt d'abord certain, que parmi nos Nobles, & nos gens aiſez, il y en a à peine un ſeul entre cent, qui paroit reconnoître la Religion pour le Principe de ſa conduite, & que la plus grande partie, en eſt tout prête à avouër naturellement dans les converſations ordinaires, ſon Irreligion, & ſon incredulité.

Il en eſt de même à peu près à l'égard du petit Peuple; ſurtout dans nos grandes Villes, où la profanation, & l'ignorance des artiſans, des marchands du plus bas ordre, & des Domeſtiques, ſont montées aux plus haut degré qu'on puiſſe s'imaginer.

On remarque encore dans les païs étrangers qu'il n'y a pas dans tout l'univers une race de créatures raiſonnables, qui paroiſſent auſſi peu ſuſceptibles de ſentimens Religieux, que nos Soldats Anglois; & j'ai entendu aſſeu-

rer

ner à des Officiers de distinction, que parmi tous ceux de notre Armée, qu'ils avoient frequentez, ils n'en avoient pas connu trois, qui par leurs discours, & par leur conduite parussent croire un seul mot de l'Evangile. On peut hardiment avancer la même chose par raport à nos forces Navales.

Les actions de ces incredules ne repondent que trop juste à leurs sentimens. On ne sait plus ce que c'est que d'affecter du moins la Sagesse, & de pallier les vices. On les expose hardiment aux yeux de tout le monde, comme les choses les plus indifferentes de la vie humaine, sans le moindre remord de conscience, & sans craindre de s'attirer par là une mauvaise reputation. Tout homme vous dira, *qu'il a été ivre le jour précedent, ou qu'il va s'enivrer dans le moment même*, d'un air aussi Cavalier que s'il vous disoit qu'il va faire un tour de promenade. Il vous racontera qu'il s'en va dans un lieu infame, ou *qu'il en est revenu en fort mauvais état*, avec la même indifference dont il vous débiteroit une nouvelle; vous l'entendrez jurer, renier, profaner, blasphemer, sans être animé par la moindre passion.

Il

Il eſt vrai que le Beau-Sexe eſt un peu plus reſervé, & qu'il ne renonce pas abſolument aux ſoins qu'on doit avoir naturellement de la réputation; néanmoins ces ſoins n'inquietent pas beaucoup nos Dames, & elles ne paroiſſent pas trop convaincuës, que la vertu & la Sageſſe ſoient des moiens neceſſaires pour gagner l'eſtime du public. Elles n'ont pas grand tort, puiſque l'on voit des Femmes Galantes auſſi bien reçûës par tout, que celles qui ſe diſtinguent par la Sageſſe la plus auſtere, & qui ne ſont pas aſſez delicates cependant pour ne pas honorer les autres de leurs viſites; cette maniere d'agir n'eſt à la mode parmi nous, que depuis peu d'années, mais elle eſt d'une très-dangereuſe conſequence; elle ſemble établir une eſpéce d'accommodement & de Capitulation entre le vice, & la vertu, & permettre aux femmes d'être vicieuſes juſqu'à un certain point, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument proſtituées. On diroit qu'il y a un certain point fixe ou la galanterie finit, & ou l'Infamie commence, & que cinquantes intrigues criminelles ſont impardonnables

bles dans une femme, mais qu'on peut bien lui en passer une douzaine.

Sans m'étendre d'avantage sur ces sortes de vices, qui s'arachent effrontement le masque à eux-mêmes, je prie le Lecteur de jetter seulement en passant la vuë sur les irregularitez & sur les excès qui sortent du jeu comme d'un goufre, & qui se repandent sur les femmes aussi bien que sur les hommes. Parmi les derniers, il est fécond en fourberies, querelles, juremens, & blasphemes; parmi les autres il produit la négligence des affaires du menage, une liberté sans bornes, des passions indecentes, & fort souvent la débauche, quand la personne même est reduite à la necessité de suppléer aux défauts de la bourse. Le jeu à cet égard peut-être mis en parallele avec la justice qui a pour maxime; *quod non habet in crumena luat in corpore.*

Mais ce ne sont-là que des bagatelles en comparaison d'autres Crimes, qui sont devenus familiers à nôtre Nation. Jettons les yeux sur les fraudes, & sur les fourberies des Marchands. Sur la Justice, cet abime d'injustices & d'extorsions. Sur le traficq ouvert, qu'on fait

fait des Employs, Civils, & Militaires qui pourroit bien s'étendre en peu de tems aux Dignitez Ecclesiastiques ; sur l'infame maniere dont on exerce toutes les Charges ; sur les abus détestables, qui se sont glissez dans l'Election de ceux qui doivent representer tout le Corps du Peuple, & sur les factions & les brigues, qui semblent être l'unique objet de l'attention de ces *Députez*. J'ose y ajouter l'Ignorance de quelques membres du bas Clergé, la bassesse, & le cœur servil de quelques autres, & la conduite brusque & brouillonne de quelques jeunes Ecclesiastiques tout enflez d'un sot orgueil. Je laisse là d'autres particularitez trop odieuses, qui influent extrêmement sur les irregularitez des Laïcs, & qui ont attiré, quoique à tort, les mépris du public sur tout l'ordre.

Voilà une espece de *Sommaire* des Vices qui se sont generalement répendus parmi nous, & je n'aurois jamais fait si je voulois entrer dans le détail. Néanmoins quelques profondes racines, qu'ils paroissent avoir jettées dans les ames de nos Compatriottes, je suis le plus trompé des hommes, si l'on ne pour-

pourroit pas y aporter des remedes efficaces; le Projèt que j'ai formé là-dessus n'est pas vague, ou uniquement propre pour la spéculation; mais je le crois fort aisé dans la pratique.

Tant que le droit de dispoſer de tous les Emplois reste ataché à la Couronne, il est au pouvoir du Souverain de rendre la Vertu & la Pieté à la mode, en les faiſant conſidérer comme des Qualitez neceſſaires pour la faveur, & pour l'avancement.

Il est évident par une expérience que nous faiſons dans nos jours que le ſeul exemple du meilleur des Souverains n'influë pas d'une maniere fort efficace ſur les mœurs des ſujets, dans un ſiécle extraordinairement corrompu. A-t-on jamais vu le Trone ocupé par une perſonne plus excellente, que notre *Reine* d'à-préſent; je ne m'étendrai pas ici, ſur ſon talent pour le Gouvernement des Peuples, ſur ſa tendreſſe pour ſes Sujets, en un mot ſur toutes ſes Vertus purement Roïales. Je ne parle que de ſa Pieté, de ſa Charité, de ſa Temperance, de ſon atachement pour ſon Auguſte Epoux, en un mot de toutes ces vertus qui relèvent le caractere d'un

particulier, & dans lesquelles on peut dire sans flaterie, que personne ne la surpasse; cependant on peut avancer sans se faire soupçonner d'un tour d'esprit malin, & satirique, que notre corruption n'est pas beaucoup diminuée depuis son avenement à la Couronne, & qu'il n'y arrivera aucun changement avantageux, si elle ne se sert pas de mesures plus efficaces que son exemple.

Une preuve certaine de la perversité de la nature humaine, c'est que le seul exemple d'un Prince vicieux, entrainera en peu de tems la masse generale de ses sujets, & que la conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'est pas capable de les reformer, si elle n'est pas soutenuë d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'Autorité, que les Loix lui donnent fasse en sorte, qu'il soit de l'interêt, & de l'honneur de chacun de s'atacher à la Vertu & à la Pieté, & que l'infamie & la disgrace suive toujours le Vice, & prive les vicieux de toute esperance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec succès, il devroit commencer par les introduire dans son Domestique & dans sa Cour. Ne pour-

pourroit-on pas, par exemple, obliger les Domestiques & les Officiers subalternes de Sa Majesté, d'assister une fois par semaine au service divin, avec des manieres décentes, de communier quatre fois par An, d'éviter les imprécations, & les discours profanes, & de se conduire du moins en aparence, avec sobrieté, & avec Sagesse, ne pourroit-on pas les assujettir à ces devoirs, en punissant les Transgresseurs par la suspension, ou par la perte de leurs Emplois. Et en établissant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions.

Pour les personnes d'un rang plus élevé, qui exerçent les Emplois Domestiques de la Cour, & qui aprochent Sa Majesté même, ne peuvent-ils pas recevoir de pareils commandemens de sa propre bouche, & ne recevoir des marques de sa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéïssent exactement à cet égard. Elle pourroit d'ailleurs ordonner aux Evêques, & à d'autres personnes d'une Pieté reconnuë, d'être attentifs à la conduite de ses Officiers, & de l'avertir de leur libertinage, tant à

l'égard des ſentimens, que par raport aux actions.

De plus ceux qui entreroient dans les charges Domeſtiques de la Reine, pourroient être obligez de faire un ſerment parallele à celui dont on impoſe la neceſſité aux perſonnes qu'on honore de quelque emploi Eccleſiaſtique, & par lequel on défend l'Egliſe contre la Simonie. Si l'on obſervoit de pareils reglemens, il eſt évident que la Religion, & les bonnes mœurs deviendroient des Vertus à la mode, & qu'elles paſſeroient pour l'unique moïen de parvenir aux Emplois & de les conſerver, ce qui ne manqueroit pas de faire de ſalutaires impreſſions ſur la nobleſſe, & ſur toutes les perſonnes de famille.

Si on mettoit en uſage la même methode, avec toute la ponctualité poſſible, à l'égard de ceux qu'on honore des grandes charges de l'Etat, il eſt évident qu'avec le tems elle introduiroit dans la Nation une réforme entiere, & generale. Dès que la Pieté & la Vertu ſeroient une fois eſtimées des qualitez neceſſaires pour l'avancement, ceux qui par des moïens ſi grands & ſi nobles ſeroient parvenus aux premieres

Di-

Dignitez, ne manqueroient pas d'imiter l'exemple de la Reine, dans la distribution des Emplois ſubalternes, qui ſeroient à leur diſpoſition, ſur tout ſi la moindre faveur, ou la moindre partialité, pour des ſujets indignes, paſſoit pour un manque de devoirs, propre à attirer au coupable la Diſgrace de la Cour.

Il y a un ſi grand nombre de petits Emplois répendus par tout le Roïaume, que ſi tous ceux, qui les exerçent, menoient une vie exemplaire, tout prendroit bientôt une face nouvelle parmi nous, & la Religion y ſeroit en peu d'années dans l'état le plus fleuriſſant.

Il ne faut pas s'imaginer que les Revenus de l'Etat ſoufriroient d'une pareille reforme, puiſque de dix Emplois, qui ſont mal exercez, il y en a du moins neuf, dont il faut attribuer la mauvaiſe adminiſtration, à un manque de probité, plûtôt qu'à un défaut de lumieres. Pour moi je ne connois point de charge, de laquelle la Pieté puiſſe rendre un homme incapable; & quand cela ſeroit, ce n'eſt pas la ſaiſon de faire contre mon projèt une objection de

cette nature ; à préfent, qu'en difpofant des charges on ne fe donne pas la peine de fonger feulement aux qualitez, qui rendent une perfonne propre à s'en acquiter comme il faut.

Je me fuis imaginé fort fouvent, qu'une Dignité femblable à celle de la *Cenfure* chez les *Romains*, pourroit être introduite chez nous avec fuccès, & renfermée dans les bornes néceffaires, pour l'empêcher de tomber dans des excès pernicieux. Les Romains connoiffoient auffi bien que nous les avantages de la liberté, & les moïens néceffaires pour la maintenir ; ils en étoient auffi jaloux que nous, & dans toutes les occafions ils s'en montroient auffi hardis defenfeurs. Cependant je ne me fouviens pas d'avoir vu dans leurs Hiftoires, de grandes plaintes, fur les inconveniens atachez à cette Dignité ; elles nous ont informé au contraire de mille effets extraordinairement utiles de cette charge falutaire.

Il s'eft répandu dans notre Nation un grand nombre de vices, qui ne font que trop connus de tout le monde, quoi qu'ils échapent à la rigueur de toutes nos Loix. Tels font *l'Atheïfme*,

l'I-

l'Ivrognerie, *la Fraude*, *l'Avarice* & plusieurs autres de la même nature, qui pourroient être de la compétance de cette nouvelle Dignité. Supposons, par exemple, qu'on établît des *Commissaires* pour aller dans tous les Cantons du Roïaume s'informer de la conduite, pour le moins, de ceux qui sont dans les emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs, comme de leur capacité.

Ces personnes seroient obligées de recevoir toutes les informations, & toutes les plaintes, qu'on leur présenteroit, & d'en faire leur raport, sous serment, à la Cour, ou bien au Ministére, afin de leur fournir des moïens de couper la racine à ces sortes de maux, par une distribution équitable de peines, & de récompenses.

Je n'entre point là-dessus dans un plus grand détail de mon Systême, qui venant d'un simple particulier pourroit être sujet à plusieurs inconveniens, mais dont l'idée recevroit aisement sa forme nécessaire de la Sagesse de ceux, qui sont à la tête des affaires. Ce que j'ose asseurer avec confiance, c'est que six mille livres sterling ne seroient pas mal emploïez, à l'entretien de *six Commis-*

faires duëment qualifiez pour cet Emploi, & qui seroient obligez d'aller deux à deux faire toutes les années le tour du Roïaume, dans le dessein que je viens d'indiquer.

Mais ce dernier Article ne touche pas directement l'intention que j'ai de faire voir, que sans le moindre effort de côté du pouvoir Legislatif, la Reine seule est la Maitresse de réformer ses sujets; ce qu'Elle est obligée de faire en conscience, en y emploïant son Autorité aussi bien que sa conduite exemplaire.

On m'acordera, je crois, sans peine que l'exemple de cette grande Ville influë extrêmement sur tout le Roïaume; & que cette Ville est également dominée par les influences de la Cour, du Ministere, & de tous ceux qui en dépendent par leurs charges, ou par leurs Esperances. Or si sous une aussi excellente Princesse que la notre, nous voïons tous les Officiers de la Cour reglez dans leur conduite, & un Ministre qui se distinguât par la pieté; si nous voïons toutes les charges de l'Etat & de la Robbe remplies de personnes du même caractere, soigneuses à ne placer

dans les emplois ſubalternes, que des gens de mérite, & obligées de faire de ſemblables choſes, & par l'exemple de notre Souveraine, & par la crainte de perdre leurs Dignitez, ne m'avouera-t-on pas que l'Empire du Vice, & de l'Irreligion ſeroit bientôt détruits dans notre Capitale, & qu'il chancelleroit en peu de tems dans tout le Roïaume, qui a avec elle de ſi grandes liaiſons, & qui affecte ſi fort d'en ſuivre les manieres.

Si l'on ſe mettoit une fois fortement dans l'Eſprit, que la Religion eſt un degré neceſſaire pour parvenir à la faveur, & à l'avancement, peut-on comprendre, que des perſonnes devouées à leur réputation, & à leur fortune, oſeroient ſe déclarer contre ſes maximes, & ſe conduire, comme ſi elles les mépriſoient? Il n'y a point de qualité ſi contraire au naturel de l'homme qu'il ne ſe l'aproprie pour ménager ſes intérêts, ou pour favoriſer ſes paſſions dominantes. Le mortel le plus fier devient humble, l'Eſprit le plus farouche s'addoucit, le plus pareſſeux ſe rend induſtrieux & actif, quand il s'agit d'ateindre l'objèt de ſes vœux les plus

ardens. Avec quelle vivacité, par consequent, n'entreroit-on pas dans les routes de la Vertu & de la Pieté, si elles ménoient infailliblement à la faveur, & à la fortune.

Si dans nos Armées on mettoit quelques bornes aux Imprécations, aux discours Profanes, à la débauche, dont on tire vanité, au jeu excessif & à l'intemperance, je ne vois pas que les consequences d'une telle réforme pourroient être dangereuses. Je suis très-persuadé, que la corruption n'y seroit ni si générale, ni si exorbitante, si on obligeoit du moins les Militaires à quelque bienséance extérieure dans leur conduite, si leur libertinage n'étoit pas un moïen de s'avancer, & si la pieté ne leur servoit pas d'un obstacle presque insurmontable, pour faire leur chemin. J'ai été informé par des Officiers d'une très-grande distinction, que dans toutes les Armées des Alliez il n'y a point de troupes aussi mal disciplinées, que les notres, & je comprends fort bien qu'il est impossible, qu'elles le soient mieux. Les Soldats ont continuellement devant leurs yeux le mauvais exemple de leurs Chefs, & ils ne sauroient donner dans au-

aucun Crime, dont leurs Officiers ne ſoient infiniment plus coupables qu'eux, ſans y être portez par des tentations également fortes.

On accuſe généralement nos Officiers d'avoir rétabli parmi nous le vice brûtal de boire avec excès, qui étoit diſparu preſque entierement en Angleterre, il y a quelques années. Il eſt certain, qu'ils ont réüſſi merveilleuſement bien; pluſieurs jeunes gens de Famille, & même un grand nombre de Nobles du premier ordre, ont fait de grands progrès, ſous de ſi habiles Maîtres; ils n'ont pas le moindre ſoin de cacher leur talent; & s'ils n'en ont aucune honte, c'eſt qu'ils ſont perſuadez qu'il ne les expoſera à aucun reproche.

Ce mal ſeroit bientôt deraciné ſi la Reine trouvoit bon de déclarer ouvertement, qu'aucun jeune homme de quelque qualité qu'il pût être, adonné à un vice ſi honteux, ou à quelqu'autre également infame, n'auroit accès à ſa faveur, ni même à ſa preſence, & ſi elle ordonnoit poſitivement à ſes Miniſtres, & à tous ceux qui poſſedent les premieres Dignitez de l'Etat, de les traiter avec le même mépris, dès que

cette déclaration seroit généralement connuë, tous ceux qui ont le moindre atachement pour leur réputation, & pour leur fortune éviteroit avec soin le Commerce de pareils débauchez; par là le Vice deviendroit tellement infame, que ceux, qui ne voudroient pas se donner la peine de l'aracher de leur cœur, s'efforceroient du moins de sauver les aparences.

Cette même methode pouroit arêter dans sa course la coutume impetueuse de brusquer sa ruine en jouant des sommes immenses. La cause, qui fait faire tant de progrès dans la Nation au jeu immoderé, c'est qu'on le soutient, & qu'on paroit l'animer par une conduite toute oposée à celle que je recommande ici, ce qui ôte absolument l'autorité aux Loix, qui ont été faites pour le tenir en bride.

On ne sauroit me nier encore que le défaut de discipline exacte & severe, dans nos Universitez, n'ait été d'une dangereuse consequence pour notre jeunesse, qui y est presque entierement abandonnée à sa propre conduite; sur-tout la Noblesse, qui ne considérant pas l'Erudition comme nécessaire à sa subsistance,

ce, y vit à sa Fantaisie, & y prend ses degrés, sans qu'elle soit obligée de faire quelques progrès dans les Sciences. Ce qui est le plus grand, & le plus pernicieux de tous les abus. Si l'on ne gagne pas dans les Universitez quelques notions du savoir & des belles Lettres, il est certain qu'on y perd absolument son tems, puisque tout ce qui sert d'ornement à une belle éducation, est infiniment mieux enseigné par tout ailleurs. Le séjour que les jeunes gens y font ne sauroit servir à les détourner de la route du vice, ou à les éloigner des occasions de se débaucher: ils s'y trouvent ensemble en trop grand nombre, & ils sont trop Maîtres de leurs Actions, pour qu'une semblable intention puisse promettre la moindre réüssite.

Cependant de quelle nature que puissent être les abus qui se sont glissez dans les Universitez par la négligeance & par la longue suite des tems, qui a fait perdre aux Anciens Statuts toute leur vigueur, on peut y remedier, par des ordres severes de la Cour, adressez aux Chefs, & aux Inspecteurs des Collèges; sans parler ici de l'Autorité particuliere de Sa Majesté dans quelques-

unes de ces Maisons, fondées par ses Prédecesseurs.

Au sortir des Universitez, la jeune Noblesse, & d'autres Ecoliers d'une fortune considérable, sont d'abord envoïez dans la Ville, de peur de contracter des airs de Pédanterie, par un trop long séjour dans les Colléges. Plusieurs jeunes Gentilshommes sont placez dans les * *Apartemens de la Cour*, où ils ont toute liberté de suivre aveuglement leurs passions & leurs caprices.

Les mauvaises consequences de tous ces relâchemens dans l'éducation, paroissent évidemment, en ce que de dix personnes qui parviennent, & qui se distinguent, dans l'Eglise, dans la Cour, dans la Politique, & dans les Armées, il y en a neufs Cadets de Famille, ou gens sans naissance, qu'une fortune bornée a animez au travail, & à l'application.

Pour ce qui regarde ces *Appartemens de la Cour*, à moins que de supposer qu'ils

* C'est un endroit à *Londres* ou les jeunes Jurisconsultes prennent d'ordinaire des Chambres.

qu'ils ſont fort dégénérez de leur inſtitution primitive, jamais aucun ſeminaire n'a été plus mal reglé dans un Païs Chrêtien; ſi l'on peut y remedier ſans l'interpoſition du Pouvoir legiſlatif, c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer, faute d'avoir fait des recherches aſſez exactes là-deſſus. Ce que je ſai très-bien, c'eſt que toutes les Nations éclairées, ſe ſont acordées en établiſſant des *Seminaires*, à obliger la jeuneſſe à l'obſervation exacte de certains devoirs moraux, ſur tout de la Juſtice, de la Temperance & de la Sageſſe; & de n'en pas borner les obligations aux Sciences, & aux exercices du corps; au lieu que chez nous, on ſe moque ouvertement de cette partie eſſentielle d'une bonne éducation.

On me permettra de dire ici, ſans avoir le moindre deſſein de choquer le Clergé, que par une prévention auſſi commune que pernicieuſe, les Eccleſiaſtiques eux-mêmes, détruiſent les ſervices qu'ils pouroient rendre à la Religion, & à la Vertu; ils affectent de n'avoir du Commerce ſinon les uns avec les autres, & de ne ſe point mêler avec les Laïcs; ils ont leurs Societez

par-

particulieres, leurs caffez Particuliers, où ils paroiſſent toûjours pour ainſi dire en *troupe*. Un Miniſtre tout ſeul oſe à peine ſe montrer dans une Compagnie de gens polis, & s'il s'y trouve par malheur, il eſt taciturne, la défiance eſt peinte ſur ſon viſage, il eſt dans des apprehenſions continuelles d'être turlupiné, & d'être en butte à des railleries offenſantes.

Cette conduite du Clergé me paroît auſſi ſenſée, que le ſeroit celle des Médecins, s'ils mettoient tout leur tems, à viſiter leurs Apoticaires, ou à ſe viſiter les uns les autres, ſans ſe mettre en peine de leurs malades; à mon avis le Commerce avec les Laïcs eſt l'afaire principale des gens d'Egliſe, & je ne crois pas qu'ils puiſſent trouver un moïen plus efficace de ſauver les ames, que de ſe rendre propre à plaire dans la Converſation des gens du monde; leur érudition pouroit y contribuer beaucoup, s'ils s'apliquoient à la polir; & à la débaraſſer de la rudeſſe, & de la Pédanterie. Il eſt ordinaire à préſent, que ceux qu'on apelle *bons vivans*, qui ne vont jamais à l'Egliſe, & qui ne s'amuſent point à parcourir les livres de dé-

dévotion, forment leur idée de tout le Clergé, ſur quelques pauvres Miniſtres vagabonds, qui ſe crottent dans les ruës, ou qui ſemblent ſe dérober de quelque Maiſon de *Qualité*, où ils font l'office de *Chapelain* pour dix *Shellings* par mois ; cette idée n'eſt pas rectifiée par la vuë d'autres Eccleſiaſtiques, qui ont des talens plus relevez, & une figure plus revenante.

Que certains raiſonneurs penſent ce qu'ils trouvent à propos, il eſt certain qu'il faut porter la maſſe generale des hommes à aimer, & à eſtimer les gens d'Egliſe, ſi l'on veut leur inſpirer de la tendreſſe pour la Religion ; on fait d'ordinaire fort peu de cas d'un remede, quelque excellent, qu'il puiſſe être, s'il eſt donné par un medecin, qu'on hait ou qu'on mépriſe.

Or ſi les Eccleſiaſtiques avoient autant de penchant à frequenter les bonnes Compagnies, qu'en ont d'autres honnêtes gens ; s'ils vouloient étudier un peu l'Art de la converſation, ils ſeroient les bien venus par tout, où l'on à quelqu'égard pour le bon-ſens, & pour la politeſſe, & par conſequent ils previendroient mille diſcours imper-

tinens.

tinens & prophanes, & mille actions du même caractere. Il ne seroit pas à craindre même, que des gens, qui auroient la moindre idée du sens commun, se plaignissent d'être gênez par la Compagnie d'un homme d'Eglise, parce qu'ils n'oseroient prononcer devant lui des blasphemes, & des railleries obscenes.

Pendant que le Peuple est si jaloux de l'autorité & de l'ambition des Ecclesiastiques, qu'il ne sauroit penser qu'avec horreur au rétablissement de l'ancienne Discipline de l'Eglise, je ne vois pas d'autre methode pour le Clergé, de reformer le monde, que de faire tous les efforts, que la vertu avouë, pour se rendre agréable aux Laïques. C'est là sans doute une partie de la prudence du Serpent, recommandée dans l'Evangile, & c'est précisement le procedé dont se glorifie St. Paul, *qui devenoit tout à tous, Juif aux Juifs, & Grec aux Grecs.*

Je suis persuadé qu'il seroit difficile de faire gouter cet expedient aux gens d'Eglise, qui se font mis généralement dans l'Esprit, que cette coutume de se bannir de la Societé des gens du monde est

eſt une partie eſſentielle de leur devoir. Je ſai même, qu'on s'eſt efforcé de leur inſpirer cette idée, dans pluſieurs Lettres Paſtorales des Evêques. Il y a même un de ces Prélats diſtingué par ſes lumieres, & par ſon mérite, qui leur a donné de pareils préceptes, quoique pendant toute ſa vie, il ait pris lui-même un chemin tout opoſé ; mais je me trompe fort pourtant, ſi ces Conſeils ſont les motifs les plus forts d'une telle conduite, & ſi les Eccleſiaſtiques n'y ſont pas porté plus efficacement, par une certaine honte atachée à une mauvaiſe éducation, & par la crainte d'être inſulté par les gens du monde.

Ces deux motifs perdroient bientôt toute leur force, ſi la Vertu, & la Religion ſoutenuës par la Cour, étoient en vogue parmi tous ceux, qui ocupent les grandes charges, & qui les briguent, ou qui ſe flatent d'y parvenir un jour ; une eſtime extérieure, du moins pour le Clergé, ſeroit la conſequence infaillible d'une telle réforme, & les gens d'Egliſe auroient aſſez de bon ſens pour trouver leur devoir & leur intérêt, à ſe rendre propre à une converſation

des Victoires, nous reprefentons les Heros de nos pieces Comiques chargez des dépouilles de plusieurs femmes conquises par la ruse & par l'effronterie.

Je ne me souviens pas que nos Auteurs Dramatiques aïent jamais donné sur le Théatre un succès avantageux à une intrigue Criminelle, avant *Charles II.* mais dépuis son Regne, un Echevin ne manque jamais d'être cocu sur la Scene, ni la Vierge Innocente d'être dupée, dans le tems que le Spectateur est obligé de supofer que la fornication & l'Adultere sont commis derriere les Coulisses, & de garder pour ainsi dire les manteaux.

Ces Irregularitez Criminelles du Théatre & plusieurs autres particulieres à notre âge, & à notre Païs, ne subsisteront, que tant que la Cour voudra bien les tolerer, & y conniver; & certainement une pension ne seroit pas mal emploïé à quelqu'homme vertueux, savant & spirituel, à qui on donneroit la commission de retrancher les passages scandaleux des piéces qui ont déja cours parmi nous, & de celles qu'on offre de tems en tems pour être représentées; par là & par d'autres reglemens sensez, le

le Théatre pouroit devenir un divertisſement innocent, & utile, au lieu de jetter du ſcandale ſur notre Patrie & ſur notre Religion.

Les Propoſitions que j'ai faites juſqu'ici, pour l'avancement de la Religion, & de la Vertu ne ſont pas vagues, & de pure ſpeculation, elles peuvent être miſes en uſage par un Prince pieux & actif, fermement reſolu à en profiter, & à y donner toute ſon attention. Je ne croi pas même qu'on puiſſe faire contre elles les moindres objections, ſinon qu'en faiſant de la Religion un degré vers les Dignitez & vers la Fortune, on augmenteroit le nombre des Hypocrites parmi nous. Je le crois effectivement; mais pourvu que par les methodes que j'ai indiquées, une ſeule perſonne d'entre vingt devint réellement vertueuſe, je penſe pourtant que notre Roïaume y gagneroit; d'ailleurs la ſimple affectation de la Vertu, vaut mieux que le Vice demaſqué, & que le libertinage qui marche à découvert; elle porte du moins les livrées de la Religion, en reconnoît l'autorité, & évite le ſcandale; je m'imagine même, qu'un déguiſement

continuel gêne trop la nature humaine, & surtout le temperamment Anglois.

Il est probable que nos Compatriottes abandonneroient leurs vices par pure lassitude, plûtôt que de s'ocuper toûjours à sauver les aparences, & à chercher des biais pour s'y livrer en particulier, & pour les dérober aux yeux du public. Je crois que bien souvent il en est de la Religion, comme de l'Amour, qui à force d'affectation peut devenir réel, par raport aux sentimens il n'y a qu'un pas de la fiction à la réalité.

Tous les autres projèts, qui tendoient au même but ont été jusqu'ici inutiles. Toutes les Loix contre les mauvaises moeurs ont manqué du coté de l'exécution, & les Edits qu'on a fait de tems en tems, pour leur donner une nouvelle force, n'ont passé que pour de simples formalitez.

On dit même que certaines Societez Religieuses établies dans la meilleure intention du monde, & par des personnes d'une Pieté exemplaire se sont changées avec le tems en Assemblées factieuses, ocupées à un Commerce honteux, uni-

uniquement propre à enrichir d'infames délateurs.

Cependant par raport à la Politique même, il est d'une plus grande necessité, qu'on ne pense d'ordinaire, de prendre des mesures vigoureuses & efficaces pour executer une pareille reforme; la ruine d'un Etat est ordinairement précédée, par une corruption generale, & par un mépris universel de la Religion, & c'est là par malheur notre triste cas.

Dîs te minorem quod geris, imperas.

Ce Projet n'est pas d'une nature à être differé jusqu'à un tems de Paix & de loisir; une heureuse réforme dans les sentimens & dans la conduite, est le meilleur moïen que la nature & la Religion puissent nous fournir pour finir avantageusement la présente Guerre; car si ceux, qui remplissent les Charges s'acquittoient de leurs devoirs par un Principe de Conscience, nos affaires n'auroient rien à essüier de la fraude, de la négligence, de la Corruption; d'ailleurs si nous croïons un Dieu, & sa Providence, & si nous nous conduisions consequemment à cette persuasion, nous pourions nous atendre à l'as-

ſiſtance du Ciel, aïant une cauſe auſſi juſte qu'eſt la notre.

Jamais auſſi la Majeſté de la Couronne de la grande Bretagne ne pourroit ſe revetir d'une plus grande ſplendeur, aux yeux des ſubjets, & des Etrangers, que par l'exécution d'un projèt, qui produiſant des effets ſi admirables, donneroit la plus grande idée du pouvoir de nos Souverains. Le Pouvoir eſt le centre des vœux, de tous les Princes, & un Monarque d'une puiſſance limitée ne peut jamais mieux ſatisfaire à une ambition reglée, qu'en faiſant valoir des Loix ſalutaires.

Il faut remarquer encore, que tous les differens partis s'acorderoient à pouſſer une ſi excellente entrepriſe, pour ſe donner de la Réputation; il eſt même naturel de croire, que ce ſeroit le meilleur expédient pour calmer leurs animoſitez. J'ai obſervé que les Eſprits les plus factieux ſont préciſement ceux qui font voir dans toutes leurs actions le moins d'atachement pour la Religion, & pour la Vertu; & ſi de telles gens, du moins ceux qui ſont les plus incorrigibles entr'eux, ne veulent pas reconnoître l'utilité de nos meſures, & reſter

en

en proie aux inquietudes de leur propre naturel, le mal ne ſera pas grand, & il ne ſera pas fort dificile de gagner les autres, & de les reconcilier.

A préſent les corruptions exceſſives qui ſont répanduës dans l'adminiſtration de nos affaires, paſſent l'Imagination. Des perſonnes d'une grande habileté, ont fait voir par un calcul exact que de ſix millions qu'on leve tous les Ans ſur le Peuple, pour le bien public, un bon tiers s'abime dans les différentes Claſſes; & ſubordinations de ceux, qui adminiſtrent nos Deniers, avant que le reſte puiſſe être emploïé pour l'utilité de la Patrie. C'eſt là un inconvenient accidentel de notre liberté, & tandis qu'on confiera nos affaires à des gens, qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun remord, & qui n'ont d'autre vuë qu'un vil intérêt, la ſeule choſe qui pouroit nous défendre contre leurs rapine, ce ſeroit le pouvoir arbitraire d'un Prince qui les feroit pendre, dès que leurs fraudes ſeroient découvertes. Mais chez nous le Souverain ne peut rien ſans les Loix, & le ſeul danger où ces Scelerats s'expoſent, en cas qu'on découvre leurs vols, c'eſt la perte de leurs

emplois, danger qu'on peut éviter de mille differentes manieres : quand la fourberie eſt parvenuë au plus haut point, elle tire de ſon propre ſein des armes pour ſe défendre. Tout ce qui peut arriver de plus chagrinant à ces malhonnêtes gens, c'eſt que quand leurs crimes ſont ſi énormes & ſi généralement connus, que les Miniſtres ſont obligez, par pure honte, de les priver de leurs charges, ils en ſortent accablez des dépouilles de la Nation, *&* *fruuntur Diis iratis*. Je pourrois nommer ici une *Commiſſion*, dans laquelle pluſieurs perſonnes, n'aïant pour toute penſion, que cinq cens livres ſterling, ſans autres revenus conſiderables, ont vecu, comme s'ils en avoient deux mille par an, & ont acheté des *Terres*, & des *Annuitez* pour plus de quarante ou de cinquante mille livres.

Il ne ſeroit pas dificile de citer cent autres exemples de la même nature. Quel remede peut-on trouver à de pareilles mal-verſations, dans une *Conſtitution* comme la notre, que de mettre la Religion en vogue, & de remplir les Charges de perſonnes portées par l'eſperance d'une recompenſe éternelle,

&

& par la crainte d'une punition ſans bornes, à ſe conduire avec Juſtice, & avec integrité.

Le Souverain, comme j'ai déja dit, en eſt abſolument le Maître, il n'a qu'à regler exactement ſes Miniſtres, & les perſonnes honorées des plus grandes Dignitez du Roïaume, & les favoriſer ſelon que leur atachement pour la Pieté, & pour les bonnes mœurs, les en rendra dignes, afin que par leur exemple, & par leur autorité ils reduiſent à la même reforme, tous ceux qui dépendent d'eux, & qui ſont intereſſez à chercher leur protection.

Il eſt certain qu'une telle reforme executée avec ſuccès ſe répandroit bientôt dans tout le Roïaume, puiſque la plûpart de la jeuneſſe de quelque diſtinction paſſe dans cette capitale, la partie de la vie la plus ſuſceptible de fortes impreſſions, & qu'elle s'y aſſemble de tous cotez, pour atraper de belles manieres, ou pour faire fortune. Ceux de ces jeunes gens, qui retournent enſuite dans leurs Provinces, y ſont imitez comme les plus parfaits modéles d'eſprit & de politeſſe.

Si une fois on étoit en train de con-

ſidérer la Religion, & la Vertu, comme des qualitez neceſſaires pour la réputation, & pour l'avancement ; ſi le Vice & l'Irreligion n'étoient pas ſeulement chargez d'infamie, mais encore un obſtacle invincible à toutes les eſperances de fortune, notre devoir devenant la même choſe que notre intérêt, jetteroit de profondes racines dans nos Ames ; il ſeroit tellement enté ſur le Génie de toute la Nation, qu'il ſeroit difficile à un Prince peu vertueux, de nous faire retourner à notre prémiere corruption.

Je me ſuis borné aux moïens d'avancer la Pieté, qui ſont au pouvoir d'un Souverain limité dans ſa puiſſance, comme le notre, & qui conſiſtent dans une exécution vigoureuſe des Loix établies ; en voilà aſſez pour un projèt qui n'eſt pas recommandé par un nom illuſtre. Si l'on en voïoit une fois le ſuccès, je ne doute point qu'on ne mit encore en œuvre d'autres meſures, qui ne dépendent pas entierement du Prince, & que le *pouvoir Legiſlatif* ne négligeroit rien, pour y mettre la derniere main. J'indiquerai ſeulement ici un petit nombre

de

de moïens, dont il pourroit se servir avec fruit.

Pour reformer les Vices de la Ville, qui ont une si grande influence surtout le Roïaume, il seroit fort utile de faire une Loi pour ordonner à tous les Cabaretiers de renvoïer leur chalands chez eux, & de fermer leur porte à minuit, & pour défendre à toute femme, quelle qu'elle pût être, de mettre jamais le pied dans un Cabaret, sous quelque prétexte que ce fût; on comprend facilement, qu'une pareille Loi prévièndroit un très-grand nombre d'inconveniens, comme Querelles, Débauches, Vols, Maladies infames, & un grand nombre d'autres maux, qu'il est inutile de mentionner. Il seroit bon même d'enjoindre aux Maîtres de ces maisons, sous des peines severes, de ne donner à chaque Compagnie qu'une certaine quantité de boisson, & de leur refuser tout ce qui pouroit les jetter dans des excès.

Je croi qu'il y a à peine dans toute la Chrêtienté une seule Nation, où toutes sortes de fraudes sont pratiquées dans un aussi haut degré que chez nous; l'homme de Robbe, le Negociant, &

blesse de mes lumieres, je suis sûr que les pensées sinceres d'un homme éclairé & intègre, qui n'a en vuë que le bien de sa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les déliberations d'une Assemblée nombreuse, où la faction, & l'intérêt, ne prévalent souvent que trop. Un seul guide montrera mieux le chemin que cinq cens, qui ont des idées differentes, ou qui marchent à tatons, en se fermant les yeux.

Dans la défiance où je suis de la reception qu'on fera à mes *Propositions*, je ne ferai encore qu'une seule remarque, qui mérite ce me semble toute l'attention du Parlement.

N'est-ce pas une honte pour notre Païs, & un sujet de scandale pour toutes les Nations Chrêtiennes que dans plusieurs Villes, où le nombre des Habitans augmente tous les jours, on ait si peu soin de bâtir de nouvelles Eglises, qu'il est impossible à la cinquiéme partie du Peuple d'assister au Service Divin? Dans notre Capitale même un seul Ministre assisté de deux chetifs Vicaires, est souvent chargé du soin de plus de vingt mille Ames. Ce manque d'égards, & de respect pour la Religion, me

me paroit si abominable, que je ne croi pas qu'aucun Siécle ou aucun autre Peuple en puisse fournir des exemples.

En voilà assez pour ce qui regarde les nouvelles Loix qu'on pouroit faire pour reformer le Genre-Humain. J'en reviens à mon sujet Principal, *l'exécution exacte & rigoureuse des Loix déja faites*, qui dépend absolument du Souverain, en vertu d'un droit ataché à la Couronne; je conclus de tout ce que j'ai avancé à cet égard, que si les postes d'Autorité, de Pouvoir, d'Honneur, & de Profit, devenoient les recompenses de la Vertu, & de la Pieté, un établissement si salutaire influeroit puissamment sur les mœurs, & sur la Foi de tous les Sujets. C'est alors que des gens éclairez, & habiles feroient tous leurs efforts pour exceller dans la pratique des devoirs de la Religion, afin de se mettre en état de parvenir aux plus grandes Dignitez.

Je pourrois bien me tromper par raport à quelques moïens, que j'ai proposez, comme nécessaires à l'exécution d'un si grand dessein, mais on ne sauroit tirer de là aucune objection essen-

tielle contre le deſſein même. Que ceux qui ſe trouvent à la tête des affaires prennent des meſures plus juſtes ; rien ne leur eſt plus aiſé. Il ſuffit que tout le monde m'acorde, que le mal dont il s'agit eſt réel, & d'une très-dangereuſe conſequence ; qu'il exige de prompts remedes, & que tous ceux qu'on y a apliquez juſqu'à préſent n'ont produit aucun effet ſenſible.

Ces veritez inconteſtables autoriſent ſuffiſamment un Amateur de ſa Patrie, & qui n'a pas d'autre but que le bien public, à communiquer à la Nation, ſes penſées ſur un ſujet ſi important.

Notre Reine eſt une Princeſſe auſſi reſpectable par ſes vertus, qu'aucun Souverain, qui ait jamais rempli le Trone ; de quel nouvel éclat ne brilleroit pas ſon admirable caractere aux yeux de ſes contemporains, & de la poſterité la plus reculée, ſi Elle emploïoit toute ſon autorité à communiquer une partie de ſes vertus à ſes ſujets, trop abatardis pour devenir meilleurs, par ſon ſeul exemple ? Qu'il me ſoit permis de dire avec toute la vénération que l'on doit à cette Princeſſe incomparable, que les efforts qu'elle peut

faire

faire pour parvenir à ce grand but sont une partie essentielle de ses devoirs, de son intérêt, & de sa gloire.

A présent un homme croit avoir tout le mérite necessaire pour prétendre les plus éminentes Dignitez, pourvû qu'il ait crié plusieurs fois contre ceux qui forment de pernicieux desseins contre le Gouvernement, il est vrai que c'est un homme devoué à ses plaisirs, & un *Esprit fort*, c'est-à-dire un débauché dans les formes, & un ennemi de la Religion; qu'importe, c'est un homme utile, propre à soutenir le *parti*, qu'il a embrassé; il en mérite toute la confiance, il est vif Defenseur de la Liberté, & des Droits du Peuple, il déclame contre le Papisme, contre le Pouvoir Arbitraire, contre les fourberies du Clergé, & contre *la Haute Eglise*; en voilà assez: c'est un Personnage duëment qualifié pour quelque charge que ce soit dans la Cour, dans l'Armée, dans la Flotte, ou dans la Politique, & bientôt il se voit en état de pousser jusqu'aux derniers rafinemens les fourberies, la Fraude, la Corruption, l'Oppression, l'Injustice, & tous

tous les crimes, qu'il espere de pouvoir commettre avec impunité. Faut-il s'étonner que de pareilles gens s'atachent si fort à un Gouvernement, où la *Liberté* est si excessive, & où les sujets sont si surs de la *Proprieté* de leur bien, de quelque maniere, qu'ils l'aïent acquise? Ils ne pouroient jamais choisir une autre *Constitution* sans y perdre considerablement.

Une exacte fidélité pour un Gouvernement établi, est en effet le moïen principal de le défendre contre les entreprises des ennemis de dehors, mais si elle n'est acompagnée d'autres vertus, elle ne préviendra jamais les vices, qui en sappent les fondemens, & qui ruinent plus surement un Etat, que ne fait l'ambition des Princes voisins.

Si mes propositions, qui tendent à réformer le Roïaume, sont les plus sensées, & les plus convenables; c'est ce qui peut être traité comme une question problematique: mais il est incontestable qu'une telle réforme est absolument nécessaire, parce qu'on peut conclure de la nature des choses mê-

mes,

mes, que des abus, auxquels on n'aporte point de remede efficace, s'augmentent de jour en jour jusqu'à ce qu'ils aïent renversé entierement la Societé. Comme il n'est pas possible, qu'il n'y ait dans le cœur des hommes des semences de *Corruption*, il faut dans un état bien reglé, que ceux, qui sont armez du pouvoir d'exécuter les Loix, s'ocupent continuellement à s'oposer à ses progrès *& à reduire tout à ses premiers Principes*, comme s'exprime *Machiavel*. Ils ne doivent jamais permettre que les abus vieillissent, & se multiplient d'une maniere à rendre les remedes inutiles.

Celui qui veut empêcher la ruïne de sa maison, doit prendre garde à chaque fente, & la boucher dans le moment; à moins d'y veiller sans relache, le tems seul la fera crouler, sans le secours des orages, & des tremblemens de terre; il sera dans un danger perpetuel d'être envelopé sous les ruines de cet Edifice; il n'est plus tems de songer à l'étaïer, & à le raffermir; il lui en coutera moins à l'abbatre, & à en construire un nou-

nouveau, qui ne sera peut-être ni si ferme, ni si commode, que celui qu'il a laissé dépérir par sa négligence.



PRE-



PREDICTIONS

Pour l'année M. DCC. VIII.

Où les Grands Evenemens sont raportez selon leur ordre, avec les noms des Personnes, & le jour du Mois.

Publiées, pour précautionner la Nation Angloise *contre les impostures des Faiseurs* d'Almanacs.

PAR

ISAAC BICKERSTAF, *Ecuïer*.

APrès avoir long-tems & meurement consideré l'abus qu'on fait de *l'Astrologie*, dans ce Roïaume, j'ai vu évidemment, qu'au lieu d'en accuser l'*Art* même, il ne faut s'en prendre qu'à ceux qui le Pro-

Professent. Je sais que des personnes très-éclairées ont pretendu prouver, que toute cette célébre Science, n'est qu'une fourberie complette, & qu'il est du dernier absurde de se mettre dans l'Esprit, que les Etoiles puissent avoir la moindre influence sur les pensées, les penchans, & les Actions des Hommes.

J'avouë que ce sentiment est très-excusable dans des personnes, qui n'ont pas tourné leurs études de ce côté-là, sur tout quand ils observent, comment cet Art si noble est manié par quelques idiots. Ces miserables prétendent avoir établi une espéce de Négoce dans le *monde planétaire*, & ils n'en raportent toutes les années qu'une ample Cargaison de Galimathias, de mensonges, & d'impertinences, qui bien loin de venir directement des Astres, ont tout l'air de ne descendre pas de plus haut que de leur impertinente imagination.

J'ai resolu de publier bientôt une Apologie détaillée de cette célébre Science, où je tire toutes mes preuves des principes incontestables de la raison, tout ce que je dirai à présent, pour en donner une idée avantageuse, c'est que

dans

dans tous les siécles elle a eu pour Partisans des Savans du premier ordre ; parmi lesquels je range *Socrate*, qui a été indubitablement le plus sage de tous les hommes non-inspirez. Si j'y ajoûte, que ceux, qui ont condamné cet Art, quoi que d'ailleurs gens d'une habileté incontestable, ne s'y sont jamais apliquez, ou bien n'ont pas réüssi dans leurs recherches, on verra que leur témoignage ne doit pas être d'un grand poids, puisqu'ils ont condamné, ce qu'ils n'entendoient pas.

D'ailleurs je ne suis pas fort choqué de voir ceux, qui étudient l'Astrologie, & qui n'y ont fait, que des progrès mediocres, traitez par les gens sages avec le dernier mépris ; je suis bien plus mortifié en voïant les Gentilshommes Provinciaux duëment qualifiez par leurs richesses à être un jour membres du Parlement, creuser dans l'Almanac de *Partrige*, pour y trouver les Evenemens de chaque Année, & n'oser proposer une partie de chasse, si cet habile Homme, ou son Compagnon *Gadbury*, n'ont pas fixé le beau-tems.

Je suis prêt à jurer, que ces deux Messieurs & tous leurs *Colégues* ne sont pas

pas ſeulement de grands Aſtrologues, mais encore des Enchanteurs dans les formes, ſi je ne prouve papier ſur table, par mille paſſages tirez de leurs Almanacs, qu'ils n'ont pas ſeulement une idée ordinaire de la *Grammaire* & de la *Syntaxe*, qu'ils ne ſavent pas épeler un ſeul mot, qui ſorte un peu de la Sphere de la converſation la plus commune, & que dans leurs Préfaces ils ne ſavent ni parler Anglois ni penſer ſens-commun.

Pour leurs Obſervations, & leurs Prédictions ce ſont des ſelles à tous chevaux, & elles peuvent convenir à tous les ſiécles, & à tous les Peuples. *Dans ce Mois, certaine perſonne de diſtinction eſt menacée de la mort, ou d'une dangereuſe maladie.* Ils n'ont qu'à conſulter la Gazette, pour en être perſuadez; on y voit clairement à la fin de l'année, qu'aucun mois ne s'eſt paſſé ſans la mort de quelque perſonne de marque. Il n'eſt pas poſſible même que la choſe ſoit autrement, puiſqu'il y a du moins dans ce Roïaume deux mille perſonnes de diſtinction, parmi leſquelles il faut de neceſſité qu'il y en ait de fort âgées; & pour deviner à coup ſûr, l'Auteur n'a

que

qu'à fixer sa Prédiction, sur le mois de l'année le plus fécond en maladies. *Ce Mois, un célébre Ecclesiastique parviendra aux Dignitez de l'Eglise.* Eh qui en doute, il y a parmi nous un grand nombre de Prélats, dont plusieurs ont déja un pied dans la fosse, & s'ils meurent, il n'est pas naturel qu'on laisse leurs charges vacantes. *Une Telle Planete, dans une telle saison, fait voir des Complots, & des Conspirations très-considerables dont on pouroit bien voir de funestes suites.* Si dans le tems prédit on découvre la moindre machination, voilà notre Astrologue érigé en Prophete du premier rang.

Ils se servent encore d'un tour admirable qui d'ordinaire couronne l'œuvre; *Dieu preserve le Roi Guillaume de tous ses Ennemis déclarez & secrets. Amen.* Si après cela ce Monarque meurt, il est certain que l'Almanac l'a prognostiqué clairement; s'il reste en vie, cette Phraze ne passe que pour une petite Ejaculation d'un fidéle sujet.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans quelques-uns de nos Almanacs, on a fait cette digne Priere pour le pauvre Roi *Guillaume*, plusieurs mois après sa

Mort,

Mort, parce que malheureusement pour ces pauvres Astrologues, il déceda au commencement de l'année, quand ces belles piéces étoit déja publiées.

Pour laisser-là leurs impertinentes Propheties, je voudrois bien savoir à quoi nous servent leurs avertissemens touchant des *Pillules* & des *Ptisannes*, pour les maux Vénériens, & leurs querelles en Vers & en Prose, sur les *Whigs*, & sur le *Thoris*, & d'autres fadaises ; dont les Planetes n'ont garde de se mêler.

Aïant long-tems remarqué avec toute la mortification possible, ces indignes abus de cet Art respectable, j'ai resolu de lui ouvrir une nouvelle route, & de m'y prendre d'une maniere qui ne sauroit que plaire généralement à toute la Nation, je ne donnerai cette Année qu'un essay, parce que j'ai été obligé d'emploïer presque tout mon tems, à revoir & à corriger des Calculs, que j'ai faits autrefois, resolu de ne rien donner au public dont je ne sois aussi persuadé, que de ma propre existance. Pour ce qui regarde mes Prognostics touchant les Evenemens des deux dernieres Années passées, je ne me suis

trom-

trompé que dans deux particularitez de peu d'importance. J'ai prédit exactement le mauvais succès du Siége de *Toulon*, avec toutes ses circonstances, comme aussi le naufrage de l'Amiral *Shovell.* Il est vrai que je m'étois mépris de 36. heures par raport au tems fixe de ce triste accident, mais en revoïant mon calcul j'en ai d'abord découvert l'erreur.

J'ai prédit encore la Bataille d'*Almanza* avec les circonstances du jour, de l'heure, de la perte de coté & d'autres, & des suites; & pour faire voir que je ne suis pas de ces gens, qui devinent après coup, j'ai donné à mes amis des billets scélez, qui contenoient ces Prédictions, avec ordre de les ouvrir dans un certain tems fixe, & ils les ont trouvées exactement vraies, à quelques petites minuties près.

Pour ce qui regarde le petit nombre de Prédictions suivantes, j'ai differé à les rendre publiques, jusqu'à ce que j'eusse examiné les Almanacs de l'année, où nous sommes entrez; je n'y ai trouvé que le tour ordinaire, & je conjure le Lecteur de comparer leur methode avec la mienne. J'ose bien hazarder

tout le credit de mon Art, ſur le ſuccès des Prédictions, que j'offre ici au public, & je permets à *Partrige*, & à tous ceux de ſa bande, de me décrier comme le dernier des Impoſteurs, ſi je me trompe ici dans la moindre particularité, de quelque importance. Je m'imagine que ceux qui voudront bien lire cette brochure, me ſuppoſeront pour le moins autant de lumieres, & de probité, qu'à un Faiſeur d'Almanacs. Je ne me cache pas; je ſuis un homme de quelque réputation dans le monde, & j'ai mis ici mon nom tout du long, afin qu'il me ſoit une marque éternelle d'infamie, ſi j'en impoſe au public.

Au reſte j'eſpere qu'on ne trouvera pas mauvais, que je parle avec menagement des affaires Domeſtiques de la Nation; il eſt indiſcret & imprudent de dévoiler les Miſteres d'Etat, & il y a du danger pour ceux, qui ſont aſſez étourdis pour vouloir ſe ſignaler par là, mais je me donnerai carriere ſur des particularitez, qui n'ont rien de commun avec le Gouvernement, & la ſureté de mon Art paroîtra avec tout autant d'éclat à l'égard de ces évenemens ordinaires, qu'à l'égard des *revolu-*

tions

tions de la plus grande consequence. Pour ce qui doit se passer de plus remarquable hors de la Patrie, comme en *France*, en *Flandre*, en *Italie*, & en *Espagne*, je ne me ferai pas le moindre scrupule d'en parler ouvertement, & en termes clairs, & je me fais fort de ne me jamais tromper sur les *dates* Afin que le Lecteur puisse me rendre Justice là-dessus; je l'avertis, que je me servirai par tout du Vieux Stile, & je prie le public de s'en souvenir, en voïant dans les Gazettes les Evenemens, que je pronostique ici.

Je sai qu'on peut me faire une objection, qui n'est pas sans fondement, & qui merite toute mon attention. Une personne, dit-on, peut être disposée par la force d'une Planete dominante; à la Volupté, à la Colere, ou à l'Avarice, & vaincre par sa raison ces mauvaises influences, comme fit autrefois *Socrate*; les Astres inclinent, mais ne forcent point la volonté des hommes, & par consequent on a beau suivre les regles les plus certaines de l'Astrologie, il est impossible d'être parfaitement sûr que les évenemens répondront juste aux Prédictions. J'avoüe que cette objec-

tion eſt très ſolide par raport à tel, ou à tel individu humain, mais comme les grandes révolutions dépendent d'ordinaire des diſpoſitions d'un grand nombre de perſonnes, il eſt impoſſible de croire, qu'elles s'acorderont toutes à s'opoſer à leurs penchans, & à les détourner d'un deſſein général, qui eſt conforme à leurs inclinations; d'ailleurs l'influence des Etoiles s'étend à un grand nombre d'Evenemens qui ſont independans de la raiſon, comme les maladies, la mort, & en un mot tout ce qu'on apelle dans le monde *Accidens*.

J'ai commencé mes Prédictions par le tems que le Soleil entre dans le *Belier*, ce que je prends pour le veritable commencement de l'Année naturelle, & je les ai pouſſées un peu plus loin que le tems, auquel il entre dans le ſigne de la *Balance*, c'eſt la préciſement la Saiſon des grandes affaires; je n'ai pas encore arangé ce qui regarde le reſte de l'Année, parce que j'en ai été détourné, par pluſieurs occupations, qui n'ont rien de commun avec le public. D'ailleurs j'ai déja inſinué, que ce n'eſt ici qu'un échantillon d'un grand nombre de pronoſtics, que je prépa-

re

re pour les Années suivantes, si l'on veut bien me le permettre, & m'encourager à l'exécution d'un si grand dessein.

Ma prémiere Prédiction n'est qu'une bagatelle, & je ne la donne ici que pour faire voir l'ignorance des prétendus Astrologues, dans les choses, qui les regardent directement eux-mêmes; elle a pour objet *Partrige*, le Faiseur d'Almanacs; j'ai fait son Horoscope selon ma methode particuliere, & je trouve qu'il mourra infailliblement d'une fiévre chaude le 29. de *Mars* environ à onze heures de nuit; je le prie d'y songer, & de mettre ordre à ses affaires.

Le mois d'*Avril* sera remarquable par la mort de plusieurs personnes du premier rang. Le *Cardinal de Noailles*, mourra le 4. & le 11. le *Prince des Asturies*, Fils du Roi *Philippe*; le 14. un des premiers Pairs de ce Roïaume mourra à sa maison de Campagne. Le 19. l'Angleterre perdra un Vieux Laïc distingue par sa grande érudition, & le 23. un fameux Banquier demeurant dans la *ruë de Lombard*. J'en pourois nommer un plus grand nombre de

ce Païs, & d'autres; si je ne croïois pas ces sortes de cas particuliers peu interessans pour le Lecteur. Pour ce qui regarde les affaires publiques; il y aura le 7. une émeute dans le *Dauphiné* causée par l'oppression du Peuple, & cette affaire ne sera pas apaisée de plusieurs mois.

Le 15. Il y aura une violente Tempête, sur les cotes de France, qui regardent le Sud-Est, elle détruira beaucoup de Vaisseaux dans les ports mêmes.

Le 19. sera célèbre par la révolte de tout un Roïaume, à l'exception d'une seule Ville, ce qui donnera un tour très-avantageux aux affaires d'un des Princes Alliez.

Le mois de *May* sera contre toutes les aparences fort sterile en grands évenemens; il ne sera remarquable que par la mort du *Dauphin*, qui arrivera le 7. Après une courte maladie, & de violentes douleurs causées par une *retention d'Urine*. Il meurt plus regrété par le *Roïaume*, que par la *Cour*.

Le 9. Un *Maréchal de France* se cassera la jambe, en tombant de son Cheval;

val ; il m'a été impoſſible de découvrir s'il en mourra, ou non.

Le 11. On commencera un Siége de grande importance, qui attirera les yeux de toute l'Europe ; je n'en prédirai point les particularitez ; pluſieurs raiſons, qu'on devinera aiſement, m'obligent à ne pas m'étendre beaucoup ſur des affaires, qui touchent de ſi près les Hauts-Alliez, & par conſéquent ce Roïaume.

Le 15. On recevra la nouvelle d'un Evenement le plus ſurprenant, & le moins attendu, qu'on puiſſe s'imaginer.

Le 16. Trois grandes Dames de ce Roïaume ſe trouveront enceintes contre leur attente, à la grande ſatisfaction de leurs Epoux.

Le 23. Un fameux boufon de la Comedie, mourra d'une mort comique, très-bien aſſortie à ſa profeſſion.

JUIN. Ce Mois ſera illuſtre par la déroute de certains Enthouſiaſtes ridicules connus ſous le nom de *Petits Prophetes* ; elle ſera cauſée par l'arrivée du tems, ou leurs Prédictions devroient être verifiées, & par la découverte de leur ſottiſe, ou de leur fourberie ; c'eſt

 une

une chose admirable qu'il y ait des imposteurs assez extravagans, pour prédire des choses, qui doivent arriver en peu de tems, & pour s'exposer à être siflez par tout le monde dans l'espace de quelques mois; ces gens-là sont moins prudens encore que les Faiseurs d'Almanacs qui ont la finesse de s'enveloper d'épaisses ténébres, & de ne parler que par Enigmes, en laissant au Lecteur le soin de l'interprétation.

Le premier de ce Mois un Général François sera tué d'un coup de Canon tiré à tout hazard.

Le 6. il y aura dans un des Fauxbourgs de *Paris* un grand incendie, qui consumera plus de mille maisons, & qu'on pourra considerer comme l'avant-coureur d'une nouvelle, qui étonnera toute l'Europe, vers la fin du mois suivant.

Le 10. il se donnera une grande Bataille, qui commencera à quatre heures après dîner, & durera jusqu'à 9. heures du soir, avec beaucoup d'opiniâtreté, sans que la fin en soit fort décisive, pour toute la Guerre; je ne nommerai pas l'endroit, qui sera le Champ de Bataille, pour les raisons susdites;

mais

mais je dirai que de coté & d'autre, ceux qui commanderont l'aîle gauche, seront tuëz, je vois des feux de joye, & j'entends des coups de canon qui annonçent une Victoire.

Le 14. Il se répendra un faux bruit de la mort du *Roi de France*.

Le 20. Le *Cardinal Porto-Carrero* finira ses jours par une Dyssenterie, non sans soupçon d'être empoisonné; mais on trouvera que tout ce qu'on aura débité, de son dessein de prendre le parti du Roi *Charles*, est absolument faux.

JUILLET, le 6. de ce Mois, un certain Général recouvrera, par une action des plus glorieuses, la Réputation, qu'il avoit perduë par quelques mauvais succès.

Le 12. Un Chef d'Armée mourra Prisonnier parmi ses Ennemis.

Le 14. On découvrira le dessein infame d'un Jesuite François, d'empoisonner un Général étranger, & quand il sera apliqué à la question, il déclarera les choses les plus surprenantes.

En un mot ce Mois sera fecond en grands Evenemens, dont il ne m'est

pas permis de détailler toutes les particularitez.

Dans le Roïaume un vieux Senateur de grande réputation mourra à ſa maiſon de Campagne, extenué par l'âge, & par les maladies.

Mais ce qui doit rendre ce Mois à jamais fameux, eſt la Mort du *Roi* de *France*, *Louis quatorze*, qui finira ſa vie à *Marli* le 26. environ à ſix heures du ſoir, après une maladie d'une ſemaine; ce ſera, ſelon tout ce que j'en puis découvrir, d'une *goutte remontée* ſuivie d'un *flux de Sang* : trois jours après, M. de *Chamillard* ſuivra ſon Maître, en mourant d'Apoplexie.

Dans le même Mois un Ambaſſadeur mourra à *Londres*, mais je n'en ſaurois dire préciſement le jour.

AOUT; Les affaires de France paroîtront pendant quelque tems ne pas ſouffrir la moindre alteration, ſous le Régne du *Duc de Bourgogne*; mais le Génie, qui animoit toute la Machine étant diſparu, elles ſeront ſujettes à des révolutions extraordinaires l'année ſuivante; juſqu'ici le jeune Roi laiſſe à peu près tout ſur le même pied, dans le Miniſtere, & dans les Troupes, mais les

Li-

Libelles & les Satyres, qui se répendent contre son Grand-Pere, & qui volent, pour ainsi dire, à l'entour de son Palais même, mortifient cruellement le nouveau Monarque.

Je vois un Courier fort empressé & les yeux pleins de vivacité & de joye arriver au point du jour le 28. de ce Mois, aïant fait un voïage prodigieux, par Mer & par Terre, en trois jours de tems. Vers le soir j'entends les Cloches, & les coups de Canon; les illuminations, & les feux de joye font paroître la Ville en feu.

Un jeune Admiral d'une très-noble extraction acquiert ce même Mois une Gloire immortelle, par une Action des plus Heroïques.

Les affaires de Pologne sont entierement reglées; *Auguste* renonce à ses Prétentions, qu'il avoit voulu pendant quelque tems, faire valoir de nouveau. *Stanislas* est paisible Possesseur de la Couronne, & le Roi de Suede se déclare pour l'Empereur.

Je ne saurois passer sous silence un accident particulier, qui doit arriver dans ce mois à *Londres*; c'est qu'à la *foire de St. Barthelemy*, un grand dé-

sastre sera causé par la chute d'une *Tente*:

SEPTEMBRE; ce Mois commencera par une Gêlée extraordinaire dans cette saison; elle durera près de 12. jours.

Après que le *Pape* aura langui longtems, le Mois passé, les enflures de ses jambes creveront, la Gangrene s'y mettra & il finira ses jours le 11. trois semaines après sa mort, il sera succedé par le moïens des brigues, les plus violentes, par un Cardinal de la faction Impériale, né en Toscane, & âge à présent de 61. ans.

L'Armée des François se tient à présent entierement sur la defensive, & elle se retranche jusqu'aux dents. Le jeune Roi envoïe des ouvertures pour la Paix, par le moïen du Duc de *Mantoüe*; mais comme c'est là une affaire d'Etat, qui touche de près notre Gouvernement, je n'en dirai pas d'avantage.

Je n'ajoûterai encore qu'une Prédiction, en termes misterieux; elle est comprise dans ce passage de *Virgile*;

Al-

Alter erit tum Tiphys , & altera quæ vehat Argo
Delectos Heroas.

Le 25. de ce Mois tout le monde verra cette Prédiction , parfaitement accomplie.

Je n'ai pas poussé plus loin mes Calculs pour l'année présente. Je ne prétends pas , que ce soient-là tous les grands évenemens , que nous verrons , mais je prétends , que ceux , dont je viens de parler arriveront infailliblement. Peut-être m'accusera-t-on encore malgré les raisons que j'ai alleguées , avant que d'en venir à mes Pronostics , de ne m'être pas plus étendu sur nos affaires Domestiques , & sur le succès de nos Armes ; je conviens que j'étois le Maître de donner là-dessus des lumieres fort sures , mais notre Ministere éclairé ne trouve pas à propos qu'on entre dans les Misteres d'Etat , & je ne suis pas homme à lui donner le moindre mécontentement.

Tout ce que j'ose prendre la hardiesse de dire , c'est que cette Campagne sera très-glorieuse pour les Alliez , &

que les forces Britanniques par Mer, & par Terre, auront une bonne part dans les lauriers dont la victoire couronnera la grande Alliance, que la Reine *Anne* continuera de vivre en santé, & en prosperité ; & qu'il n'arrivera aucun désastre aux prémiers têtes du Roïaume.

Pour ce qui concerne les évenemens dont j'ai fait mention, le public verra par leur accomplissement, si je dois être mis de niveau avec les Astrologues ordinaires, qui par leur pitoïable jargon, & par certaines *figures* tracées à tout hazard, se sont trop long-tems jouez de la credulité du Vulgaire. Mais il ne faut pas mépriser un habile & sage Medecin, parce qu'il y a des Charlatans dans le monde.

Peut-être croira-t-on que je ne songe ici qu'à me divertir, aux depends des Sots ; mais on me fera tort, j'ai quelque espece de reputation dans le monde, que je ne hazarderois pas volontiers, uniquement pour satisfaire à un caprice de cette nature ; j'ose me flatter encore que tout homme sensé, qui lira cet écrit, n'aura garde de le confondre avec les miserables brochures,

qui

qui ſont les délices du petit Peuple. Heureuſement pour moi je ſuis au-deſſus du ſort de ces miſerables Ecrivains, qui ſont obligez d'inſulter le bon ſens, pour ſe procurer dequoi vivre; ma fortune fait que je n'ai pas beſoin d'un gain ſi mince, & mon naturel me le fait mépriſer.

Que des gens éclairez ne condamnent pas, avec trop de précipitation, cet eſſai deſtiné à rendre ſon ancienne réputation à un Art, qui n'eſt tombé en diſgrace, que par l'ignorance & la fourberie, de ceux qui le profeſſent. Un court eſpace de tems décidera ſi je me ſuis trompé moi-même, ou ſi j'ai voulu tromper les autres, & ce n'eſt pas, ce me ſemble, exiger quelque choſe de fort déraiſonnable, que de prier le Public de vouloir bien ſuſpendre ſon jugement, pendant un petit nombre de Mois.

Autrefois je me ſuis vû confondu avec les habiles gens, qui mépriſent toutes les Prédictions fondées ſur les Etoiles, & j'étois encore de leur Opinion l'An 1686. quand un homme de qualité me fit voir dans ſon *Album*, une déclaration du très-éclairé Aſtronome le

Ca-

Capitaine H... par laquelle ce grand homme afſeuroit, qu'il ne croiroit jamais rien des influences des Aſtres, s'il n'arrivoit pas en Angleterre une très-célébre Révolution l'An 1688. Depuis l'accompliſſement de ces Pronoſtics, je me ſuis tiré de mon erreur, & après une étude aſſiduë de dix-huit ans, j'ai trouvé la veritable methode de parvenir à cette Science, & par là je me crois païé avec uſure d'une application ſi longue, & ſi penible. Pour n'arrêter pas le Lecteur plus long-tems, je finirai, en l'aſſeurant, que les Prédictions, que j'ai deſſein de lui communiquer pour les Années ſuivantes, comprendront les principales affaires de toute l'Europe, & ſi l'on ne me veut pas permettre de les rendre publiques dans ma Patrie, j'apellerai de cette rude Sentence, au Monde Savant, en les donnant en Latin, & en les faiſant imprimer en Hollande.

L'AC-



L'ACCOMPLISSEMENT
De la prémiere Prédiction
DE M. BICKERSTAF;
OU
Lettre à une Personne de Qualité,
Contenant la
RELATION CIRCONSTANCIE'E
De la Mort de
M. PARTRIGE,
Faiseur d'Almanacs,
Arrivée le 29. de Mars 1708.

MILORD,

POur obéir aux Commandemens de Votre Grandeur, aussi bien que pour satisfaire ma propre curiosité, je me suis constamment informé ces jours passez

dans le Cours de cette Année, que moi-même. Je lui dis que son discours me surprenoit, & que je serois ravi que sa santé lui permit de me communiquer les raisons, qui le convainquoient de l'ignorance de M. *Bickerstaf*; *Helas* Monsieur, me répondit-il, *je ne suis qu'un pauvre Idiot*, * *élevé dans le métier le plus bas, mais j'ai assez de bon-sens, pour savoir, que toutes les prétentions des Astrologues sur l'avenir, ne sont que des chimeres; la raison en est évidente; toutes les personnes éclairées, & savantes, qui sont seules capables de connoître le fort & le foible de cette Science, s'accordent unanimement à la mépriser, & à la tourner en ridicule; il n'y que l'ignorant vulgaire qui y donne, & cela sur la Foi de gens comme moi & mes Camarades, trop ignorans pour savoir bien lire, & écrire.*

Je lui demandai là-dessus, s'il n'avoit jamais tiré son propre Horoscope, pour voir s'il s'accorderoit avec le Pronostic de M. *Bickerstaf*: *Monsieur, Monsieur*, me repliqua-t-il, en secouant la tête;

* Il avoit été Savetier.

tête; *il ne s'agit pas de railler à présent, mais de me repentir de ces petites fourberies, comme je le fais du fond de mon ame.*

Ainsi donc, repliquai-je, ces observations, & ces Prédictions, que vous avez fait imprimer dans votre Almanac, ne servoient qu'à duper le sot Peuple; *s'il n'en étoit ainsi*, repartit-il, *j'en serois moins coupable devant Dieu, & devant les hommes; nous avons une methode generale pour toutes ces choses: à l'égard de notre maniere de prédire le tems; nous en laissons le soin aux Imprimeurs, qui ne font que copier à tout hasard quelques vieux Almanacs; les Prédictions d'une autre nature étoient de ma propre invention, & ne tendoient qu'à faire vendre mon pauvre Calendrier. Je n'avois pas d'autre moïen de gagner du pain, pour moi, & pour ma Femme, car c'est un métier bien maigre que celui de rappetasser de vieux Souliers. Helas*, ajouta-t-il en soupirant, *heureux encore! si mes remèdes n'ont pas fait plus de mal aux hommes, que mes Pronostics; il est vrai que j'avois herité quelques bonnes recettes de ma Grand-mere, & que j'ai eu soin*

que

que dans mes propres Compositions il n'entrât aucun ingrédient dangereux.

J'eus encore quelques autres discours avec lui dont je ne me souviens pas ; le mal n'est pas grand, & peut-être mon récit ennuïe-t-il déja votre Grandeur ; j'ajoûterai seulement à ce que je viens de dire, que dans son lit de Mort il s'est déclaré *Nonconformiste* & qu'il avoit un Ministre fanatique pour Consolateur & pour guide spirituel.

Après une demi-heure de Conversation, je pris congé de lui à moitié étouffé par l'air renfermé de sa petite chambre. Persuadé qu'il n'en avoit pas pour long-tems j'entrai dans un petit caffé près de là, après avoir laissé chez le malade un Laquais ; avec ordre de me venir avertir de l'instant de sa mort le plus exactement, qu'il seroit possible; il m'en vint aporter la nouvelle deux heures après, & tirant ma montre, je vis qu'il étoit à peu près sept heures & cinq minutes, ce qui fait voir clairement que M. *Bickerstaf* s'est trompé dans son calcul de quatre heures. En recompense, sa Prédiction est fort exacte par raport aux autres circonstances de cette mort.

La queſtion eſt s'il n'a pas été la *cauſe* de cet évenement, auſſi bien que le *Prophete*; quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt aſſez extraordinaire, ſoit qu'elle ſoit un effet du haſard, ou de la force d'imagination du pauvre *Partrige*; & quoique je ſois des plus incredules ſur ces ſortes de matiéres, j'attends avec impatience la réüſſite de la ſeconde Prédiction de notre Aſtrologue. Elle nous annonce, que le *Cardinal de Noailles*, doit mourir le 4. d'Avril, & ſi ce Pronoſtic eſt verifié auſſi exactement, que l'a été celui qui concernoit *Partrige*, je vous avouë que j'en ſerai dans une grande ſurpriſe, & que je ſerai très-porté à attendre l'accompliſſement de toutes ſes autres Propheties.





JUSTIFICATION DE M. BICKERSTAF, *Ecuïer.*

Contre ce qui lui a été objecté par

M. PARTRIGE

Dans son ALMANAC pour l'année Courante 1709.

Par le dit

ISAAC BICKERSTAF, *Ecuïer.*

M. *Partrige* a trouvé bon, il y a quelque tems, de me traiter de la maniere du monde la plus rude, dans l'Ecrit, qu'il apelle son *Almanac pour l'année présente*. Un pareil procédé ne convient en aucune maniere à des gens de Lettres, & ne contribuë rien à la décou-

couverte de la verité, qui doit être le grand but de toutes les disputes des Savans.

Il me semble, qu'un homme de l'éducation de M. *Partrige*, devroit songer un peu à polir son stile, & ne point donner à un homme, dont tout le crime consiste à differer de lui, dans un point de pure spéculation, les noms odieux *de fou*, *de faquin*, *& d'impudent*; j'en apelle au monde savant, & je lui demande, si dans mes Prédictions de l'année passée, je l'ai traité d'une maniere à m'attirer de pareils *Epithetes*. Les Philosophes ont eu des disputes dans tous les siécles, mais les plus polis d'entr'eux ont toujours disputé en vrais Philosophes; la fougue & les *manieres harangeres*, dans la controverse, ne font rien à la question, & ne sont tout au plus qu'un aveu tacite, qu'on se défie de la bonté de sa cause.

Ce qui me touche le plus dans cette affaire ce n'est pas ma propre réputation, c'est le bien général de la République des Lettres, que le Sieur *Partrige* à blessé *à travers mon flanc*. Si des gens qui travaillent pour le bien public doivent être traitez d'une maniere

si impitoïable, comment peut on esperer, que les Sciences les plus utiles fassent jamais des progrès considerables.

M. *Partrige* auroit certainement honte de sa conduite peu généreuse à mon égard, s'il savoit ce qu'en pensent les Universitez étrangéres; mais je m'interesse trop à la réputation d'un si illustre compatriote, pour rendre public tout ce que je sai là-dessus. Cet Esprit d'envie & d'orgueil, qui suffoque en leur naissance tant de beaux Genies, qui sans elles s'éleveroient dans notre Patrie, n'est pas encore extrêmement en vogue parmi les Savans étrangers, & la necessité de faire mon apologie m'excusera, si j'ose déclarer ici au Lecteur, que j'ai reçû plus de cent Lettres de felicitation sur mon *Essay Astrologique*, de differentes parties de l'Europe, jusqu'à la *Moscovie* inclusivement. J'ai même lieu de croire qu'aux *bureaux*, on en a retenu, & ouvert, un bon nombre d'autres. J'avouë que *l'Inquisition de Lisbone* a trouvé à propos de bruler mes Prédictions, & de condamner d'*Heresie*, l'Auteur, & les Lecteurs. Mais j'espere qu'on voudra bien s'en prendre au triste état, où les bel-

les

les Lettres ſont réduites dans ce Roïaume. J'oſe dire même, avec tout le profond reſpect qu'on doit aux têtes Couronnées, que *Sa Majeſté Portugaiſe* auroit bien fait d'emploïer ſon autorité, en faveur d'un ſavant de quelque naiſſance, ſujet d'une Souveraine, avec laquelle ce Prince eſt ſi étroitement allié. En recompenſe, les autres Roïaumes & Républiques de l'Europe m'ont comblé d'Eloges, & ſi je voulois faire imprimer les Lettres Latines, que j'ai reçûës des Païs étrangers ſur le ſujet en queſtion, elles feroient un volume dans les formes, propre à détruire abſolument tout ce qui peut m'être objecté par M. *Partrige*, & par ſes complices les *Inquiſiteurs Portugais*, qui ſont les ſeuls Antagoniſtes, pour le dire en paſſant, que mes Prédictions ſe ſont juſqu'ici attirez. Mais le ſujet eſt trop délicat, & trop ſcabreux pour rendre public les ſentimens qu'ont là-deſſus mes *illuſtres Correſpondans*; j'eſpere pourtant qu'ils ne trouveront pas mauvais, que pour me défendre contre mes adverſaires, je copie ici quelques paſſages de leurs Lettres. Le très-docte M. *Leibnits* m'adreſſe ainſi ſa troiſiéme Let-

tre *Illustrissimo Bickerstaffio Astrologiæ instauratori*, *&c.* M. *le Clerc* en citans mes Prédictions dans un Traité; qu'il a mis au jour l'an passé, a la bonté de dire, *Ita nuper Bickerstaffius magnum illud Angliæ sidus*, &c. Un autre Professeur d'une grande réputation se sert de ces termes en parlant de moi. *Bickerstaffius, nobilis Anglus, Astrologorum hujusce seculi facile princeps*; & le *Signor Magliabecchi*, Bibliothecaire du *Grand Duc*, m'a écrit une grande Epitre toute remplie de complimens, & d'Eloges. Il est vrai qu'un fameux Savant d'*Utrecht*, Professeur en Astronomie, semble differer de moi dans un point, mais il s'exprime avec toute la modestie, qui est naturelle à un vrai Philosophe *Pace tanti viri dixerim*, & page 55. il paroit rejetter toute la faute sur l'Imprimeur, en quoi il a raison; *vel forsan error Typographi*, *cum alioquin Bickerstaffius vir Doctissimus*, *&c.*

Si M. *Partrige* avoit suivi cet exemple, il m'auroit épargné la peine de faire mon Apologie d'une maniere si publique. Je puis dire sans vanité, que je suis l'homme du monde le plus prêt à reconnoître mes méprises, & le

plus

plus reconnoiſſant envers ceux, qui me les découvrent, quand on s'y prend d'une maniere honnête, mais il ſemble que le fameux M. *Partrige*, au lieu d'être charmé des progrès de ſon Art, regarde tous ceux qui veulent y contribuer, comme des Uſurpateurs. Il eſt vrai qu'il a été aſſez prudent, pour ne rien objecter contre mes Prédictions, ſi l'on en excepte le ſeul article, qui le regarde; mais pour faire voir dans quel aveuglement l'eſprit de partialité jette ceux, qui en ſont poſſedez, je proteſte ici ſolemnellement, qu'il eſt le ſeul homme au monde, qui ſoit entré là-deſſus en diſpute avec moi; cette ſeule conſideration ſuffit ce me ſemble, pour énerver tous ſes preuves.

Je n'ai jamais pû découvrir que deux objections qui ont été faites contre mes Prédictions de l'an paſſé; la premiere eſt d'un François, qui trouve bon d'avertir le public, de ce que le *Cardinal de Noailles* eſt encore en vie, nonobſtant le prétendu pronoſtic de M. *Bickerſtaf*: mais je laiſſe à juger au Lecteur benevole & impartial, ſi un *François*, *un Papiſte*, *& un Ennemi* doit être cru *dans ſa propre cauſe* aux dépens d'un

Protestant Anglois, qui est du Parti du Gouvernement.

La seconde objection est le triste sujet de la présente dispute; elle roule sur un article de mes Prédictions, selon lequel M. *Partrige* devoit mourir le 29. de Mars 1708. Il a le front de soutenir dans son Almanac pour l'année présente, que ce Pronostic est absolument faux, & il le soutient, comme je l'ai déja dit, de cette maniere rude & brutale, qui siéd si mal à une personne de quelque naissance; il déclare ouvertement dans le susdit Ouvrage, *que non seulement il est en vie à présent, mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa mort.* Voilà précisément l'état de la question, & j'ai resolu de la traiter, avec toute la brieveté, toute la clarté, & toute la tranquillité possible. Je suis persuadé que cette dispute s'attirera l'attention de toute l'Angleterre, & même de toute l'Europe; les Savans de chaque Nation ne manqueront point sans doute de prendre parti, & de se déclarer pour ce qui leur paroîtra le plus vraisemblable, & le plus solide.

Sans entrer ici dans un examen critique

que de l'heure précise de la mort du Sieur Partrige, je me contenterai de prouver, qu'il n'est pas *au nombre des vivans*, & de le faire voir par l'autorité d'un prodigieux nombre de témoins irreprochables. Plus de mille personnes de naissance, qui ont acheté son Almanac, uniquement pour y voir les invectives, qu'il vomit contre moi, s'écrient à chaque ligne, en levant les yeux au Ciel, & en crevant moitié de rire, & moitié de dépit, *qu'ils sont persuadez, que jamais homme vivant n'écrivit de pareilles fadaises*; je suis convaincu même, que personne au monde, qui soit au fait, puisse en parler autrement. Par consequent M. *Partrige*, pressé par un *dilemme formidable*, doit ou desavouer son Almanac, au bien convenir qu'il n'est pas un *homme vivant*.

Je veux bien croire qu'une certaine figure inanimée se donne les airs de courir les ruës sous le nom de *Partrige*; mais I. *Bickerstaf* ne s'en croit pas responsable; & il soutient que ladite figure n'a pas eu le moindre droit d'étriller le pauvre garçon, qui crioit en passant par devant lui; *la veritable & exacte*

acte rélation de la mort du Docteur Partrige.

D'ailleurs M. *Partrige* se mêle de dire la bonne avanture, & de faire retrouver les hardes volées ; or tout son voisinage asseure, qu'il le fait par le moïen du Diable, & des malins esprits, qu'on ne sauroit frequenter, de l'aveu de tous les gens éclairez, que lorsqu'on n'est plus en vie.

En troisiéme lieu je prétends prouver qu'il est mort par son Almanac même, & par ce même passage, qui sert à nous faire croire qu'il vit encore. Il dit : *qu'il n'est pas seulement en vie à présent ; mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars que j'avois fixé pour sa mort.* Par là il fait entendre évidemment, qu'un homme peut-être en vie à l'heure qu'il est, quoi qu'il ait été mort, il y a douze mois. Et voilà précisement ce qu'il y a de Sophistique dans cette proposition. Il n'ose pas asseurer, *qu'il a été en vie depuis le 29. de Mars* ; il déclare seulement *qu'il vit à présent, & qu'il vivoit ce jour-là.* La derniere partie de sa déclaration, est hors de conteste, car il ne mourut que le soir, comme il paroit par une *relation de son dé-*

décèz dans une Lettre à un Lord; s'il a vecu depuis ce tems-là, c'eſt ce que je laiſſe à décider au public. En verité ce ſont-là de pures chicanes, & j'ai honte de m'y arrêter.

En quatriéme lieu j'en apelle à M. *Partrige* lui-même, & je lui demande, s'il eſt probable, que j'aïe été aſſez imprudent pour commencer mes prédictions par la ſeule fauſſeté, qu'on leur ait reproché juſqu'ici ? Eſt-il vraiſemblable que je me ſois trompé, par raport à un évenement, qui devoit arriver, pour ainſi dire, ſous mes yeux, & par raport auquel il m'étoit infiniment plus aizé d'être exact, qu'à l'égard de tout le reſte? Eſt-il naturel que preſque de propos déliberé, j'aïe voulu donner un tel avantage ſur moi à un homme de l'Eſprit & de l'Erudition de M. *Partrige*, qui, s'il lui avoit été poſſible de faire encore quelqu'autre objection, contre mes Pronoſtics, ne m'auroit certainement pas épargné.

Je ſaiſis ici l'occaſion de refûter l'Auteur de *la rélation de la mort de M. Partrige dans une Lettre à un Lord*. Il s'eſt donné les airs de m'acuſer de m'être

trompé à l'égard de cet évenement, de quatre heures entieres; j'avouë que cette critique avancée d'un air de triomphe, par un Auteur *grave*, *&* *judicieux*, touchant une matiere, qui me touche de si près, m'a mortifié de la maniere la plus cruelle. J'étois hors de la Ville, lors de cette mort, & j'étois si convaincu de la justesse de mon calcul, que je ne daignois pas seulement y penser un moment; cependant plusieurs de mes Amis, qui pour satisfaire leur curiosité, n'ont rien négligé pour en être instruits, à fond, m'ont asseuré que je ne me suis mépris que d'une petite demi-heure. S'il m'est permis de parler naturellement, il me semble que cette méprise n'est pas d'une nature, à m'attirer des censures si pleines de vivacité & d'amertume. Cet Auteur me permettra de lui dire, qu'une autrefois il ne feroit pas mal d'avoir plus d'égard pour sa propre reputation, en ménageant d'avantage celle de son prochain. Je suis bien heureux que dans mes Prédictions il n'y ait pas d'autres erreurs de calcul, s'il y en avoit, il est a presumer que ce *Critique bilieux*

me

me les reprocheroit du même ton Cavalier.

J'ai vu encore des gens qui font une autre objection contre la verité de la mort de M. *Partrige*, mais ils ne la proposent que d'une maniere timide; ils s'imaginent qu'il doit être encore en vie, parce qu'il continue à faire des Almanacs. Mais il faut faire peu de reflexion, sur ce qui se passe sous nos yeux, pour proposer une pareille difficulté; c'est un privilege très-commun à tous les Faiseurs d'Almanacs. * *Gadburi*, *Robin*, *Dove*, & *Wing* ne publient-ils pas tous les Ans leurs Almanacs, quoi qu'ils aïent été déja morts avant la *Révolution*. Voici la raison véritable d'un Phenomêne qui paroit d'abord surprenant; tous les Auteurs peuvent vivre après leur mort, excepté uniquement les Auteurs des Almanacs; leurs ouvrages ne roulent que sur les minutes, à mesure qu'elles passent, & ils de-

* La même chose arrive aussi en *Hollande*, où tous les ans on voit éclore des Almanacs sous le nom d'*Antonio Magino*, & l'on dit qu'il y a déja cent ans que ce nom y brille.

deviennent abſolument inutiles, quand l'année eſt finie; pour les en dédommager, le *Tems*, dont ces Meſſieurs ſont les regiſtres vivans, leur accorde la prérogative de continuer leurs *journaux* après leur mort.

J'aurois épargné au Public, & à moi-même cette Apologie, ſi pluſieurs perſonnes ne s'étoient ſervies de mon nom, ſans que j'aïe jamais eu la moindre intention de le leur prêter; il y a une perſonne, par exemple, qui m'a voulu faire adopter malgré moi, il y a quelques jours, un bon nombre de fades Prédictions, dont je ne fus jamais le Pere. A lui parler franchement ce ne ſont pas là des choſes à ſervir de plaiſanterie, & de ſimple amuſement; elles ſont très-ſerieuſes, & j'avouë même que j'ai été touché au vif, quand j'ai vu mes prédictions, qui m'ont couté tant de travail, & de veilles, criées dans les ruës, & être débitées indifferemment au Peuple; au lieu que je ne les avois deſtiné qu'à la reflexion des perſonnes les plus graves; cette eſpece de *Proſtitution* a tellement prévenu le public d'abord, que pluſieurs de mes

Amis

Amis ont été aſſez mal aviſez, pour me demander très-ſerieuſement, ſi mon unique but n'avoit pas été de badiner avec mes Lecteurs. Je me contentai de leur répondre froidement, que *l'Evenement les en inſtruiroit*; certainement je leur en aurois voulu du mal, ſi je n'avois pas ſu que c'eſt le grand talent de notre ſiécle, & de notre nation de tourner en ridicule les choſes du plus grand poids.

Lorſque la fin avoit verifié toutes mes Prédictions, voilà l'Almanac de *Partrige*, qui ne ſemble ſortir de la preſſe, que pour me diſputer l'article de la mort de ſon Auteur, & par là j'ai le ſort de certains Heros de Roman, qui étoient obligez de tuer deux fois de ſuite leurs ennemis reſſuſcitez par des Enchanteurs.

Si le Sieur *Partrige* a été aſſez habile, pour ſe rendre un pareil ſervice à lui-même, grand bien lui faſſe, mon Pronoſtic n'en eſt pas moins véritable; je crois avoir prouvé par des demonſtrations en forme, qu'il eſt mort une demi-heure avant le tems que j'avois fixé pour ſon décès; ce qui

qui desabusera le Public, de ce que lui a débité effrontement l'Auteur de la Lettre à *un Lord*, qui ne prétend que je me suis tromper de quatre heures, que pour me décrediter, en m'accusant d'une erreur si grossiere.

FIN.



TABLE



TABLE DES MATIERES. DU TOME SECOND.

fiers

Ob-

La

FIN.

